



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 753

**OXFORD
1992**



**LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE.**

THE

REVIEW

OF

THE

LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE;

PAR M. R. D. L. de plusieurs Académies.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

HORACE.

TOME TROISIEME.

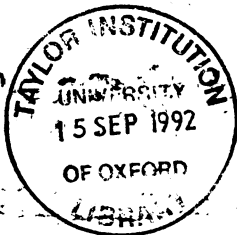


A F E R N E Y ,

Et se trouve A PARIS ,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille,
hôtel de Coëtlosquet, N.º 20.

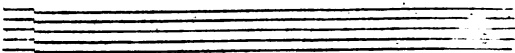
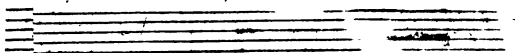
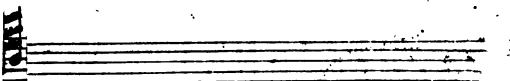
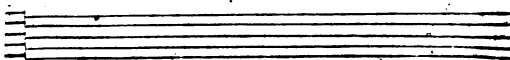
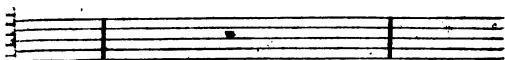
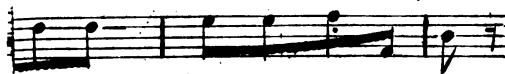
1789.







Ri-





LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE.

XX. SOUPER.

LA MARQUISE.

SAINTRÉ, ce que vous nous avez raconté à dîner ne m'est pas sorti de la tête ; cela a l'air d'un conte plutôt que d'une vérité.

SAINTRÉ.

Je vous jure que la nouvelle est sûre,
& l'homme est fort connu.

DORIVAL.

C'est la matière d'un conte excellent.

Tome III.

A

2 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

MADAME D'ERBY.

Vous n'en aurez pas les gants, car
Saintré....

SAINTRÉ.

Ah ! vous me trahissez, vous m'aviez
promis.....

MADAME D'ERBY.

Voyez le grand malheur, de manquer
à de semblables paroles.

DORIVAL.

Puisque le conte est fait, de grâce,
voyons-le ?

SAINTRÉ.

Il est broché à la hâte, &, de plus, j'ai
un peu brodé le canevas.

LA BARONNE.

Voyons toujours.

SAINTRÉ lit.

LA JOURNÉE D'UN PARISIEN.

Tout fier de ses coureurs anglais ,
A sept heures Cléon vole au bois de Vincenne,
Et perd un gros pari contre un vilain Jokais :
Jusqu'à huis il reprend haleine ,

X X.^e SOUPER.

Fait encore une course , & crève son coursier ;
A *neuf* , à toute bride il revient à la ville ,
Rencontre un Porte-Dieu , renverse le Sonneur ;
Est conduit , au haro d'une canaille vile ,

Chez le Commissaire voisin ;

Accuse son cheval , à prix d'argent s'en tire ;
Arrive à *dix* chez lui. Pour passer son chagrin ,
A *midi* chez Spurie il va chercher Zelmire :
Un Major l'occupait , Cléon prend de l'humeur ;
Il attend jusqu'à *deux* , & , las de ne rien faire ,
Fait tapage. On dégaîne , un coup d'estoc l'enferme

Au bras seulement par bonheur.

Un Esculape vient qui bande sa blessure :
A *trois* Cléon chez lui trouve un tendron vermeil ,
Aussi-tôt le galant répare avec usure
Le temps perdu , mais gagne-outré mesure
Tout ce qu'on peut gagner avec gibier pareil ;

S'habille à *cinq* , à l'Opéra se montre ;

A *sept* ne trouve plus sa boîte ni sa montre ;

A *huit* en achète à crédit ;

A *neuf* va jouer chez *Gerfure* ,

Perd & gagne jusqu'à *minuit* :

A *deux heures* à sec , engage sa voiture ,

Ses-chevaux , ses bijoux , ses terres , ses contrats

Sur sa parole ; à *quatre* , à vingt mille ducats

Se monte son débet ; à *six* on le ramène ,

Se maudissant de tout son cœur ,

Le bras saignant , l'œil fixe , & le corps en sueur ;

A 2

4 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

A sept Cléon se trouve au château de Vincenne. . .
Tant pis , cet homme aurait bien rempli la semaine.

MADAME DE CHANCEAUX.

En effet , vous ne nous aviez pas parlé
du tendron , ni de l'opéra.

MADAME DE LINTZ.

Ni du Donjon de Vincenne.

SAINT RÉ.

Non , c'est ma broderie ; le fait est que
le héros de l'aventure s'en est allé , la
même nuit , on ne fait où ; mais j'ai trouvé
plaisant de le faire ramener , au bout de
vingt-quatre heures , au lieu où , la veille,
à la même heure , il avait couru contre un
jokais.

LE COMMANDEUR.

Le beau mérite à partager , que la vî-
tesse d'un cheval ! encore si nous faisons
de cette fantaisie un exercice , si nous
prenions tant de peine pour former des
chevaux à la course , & en faire un
objet d'utilité & de commerce , je ne
verrais point de ridicule à des courses faites
sous ce double point de vue ; mais imita-

XX.^e S O U P E R.

teurs serviles des Anglais, nous ne prenons d'eux que leurs travers ; après, singes maladroits , par exemple , nous coupons la queue à nos chevaux normands , qui l'ont fournie & superbe , tandis que les Anglais n'écourtent les leurs , que parce qu'ils ont la queue de rat & dégarnie.

L E C O M T E.

Je ne fais rien de plus comique que de voir un écuyer moderne perché sur son courfier , le corps en avant , les étriers à la housarde , ne portant pas sur la selle ; je me figure ces babouins qu'on promène par les rues , cramponnés sur des chiens.

L' A B B É.

Le Comte fait tableau , mais ce ne sont là que des ridicules ; moi qui suis bon citoyen , je trouve bien plus à redire à la manie , à la mode de préconiser l'Anglais à nos dépens : que signifie cet enthousiasme , qui avait , il y a quelques années , électrisé tous les cerveaux ? c'était à qui trouverait des qualités à ces insulaires , & des vices à notre nation qui , par sa

A 3

6 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

bravoure, sa gaité, son industrie, son aptitude à tout, sa franchise & son amour pour ses maîtres, fait oublier sa légèreté, le seul défaut né avec elle; encore a-t-elle le talent de le rendre aimable. Qu'est-ce, au contraire, qu'un peuple qui, sombre par tempérament, féroce par habitude, orgueilleux & insolent dans la prospérité, timide dans l'adversité, fait trembler ses souverains, les précipite du trône, les égorge, déchire ses propres entrailles, &, le nom de liberté sans cesse à la bouche, ne commet tant d'excès, de meurtres & de brigandages, qu'avec les fers qui cicatrisent ses mains? Comment ces pirates ont-ils usurpé l'empire des mers? en violant tous les droits, ceux même respectés par les nations que nous nommons Barbares; aussi l'Europe a-t-elle ouvert les yeux; aussi le jour de la vengeance est-il venu; j'ose le prédire, oui, la corruption publique du Parlement a entraîné celle de la nation; mais l'énergie qui la caractérise (car à travers tant de vices, il brille

XX.^e SOUPER. 7

quelques vertus) va la porter aux partis les plus violens ; & vous verrez les Anglais , dans l'impuissance de nous faire tout le mal qu'ils nous souhaitent , tourner contre eux-mêmes , des armes que nous aurons émouffées , mais que leur rage aiguîsra aux dépens de leurs Ministres , de leurs adhérens , peut-être même.... Plus la victime est élevée , plus ce peuple met sa gloire à l'abattre. Le parti terrassé est , en ce moment , un lion à la chaîne ; mais malheur au parti contraire , si , dans l'accès , un des anneaux vient à se rompre !

LA MARQUISE.

Comme la haine rend éloquent ! l'Abbé , vous n'avez pas envie d'aller manger du puding à Londres.

L'ABBÉ.

Non , en vérité , aille qui voudra humer les brouillards de la Tamise , & la vapeur du charbon de terre ; il est ridicule de quitter un aussi beau ciel que le nôtre , pour aller s'enrhumer , s'ennuyer , s'exposer à la brutalité d'une canaille sans

8 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

frein ; pour quoi voir ? des gens qui nous détestent & nous le témoignent sans gêne, & dont la haine jalouse n'a pour objet que la beauté de notre climat , la fertilité variée de notre sol , les succès & les produits de notre industrie , & les qualités brillantes de notre nation.

LE CHEVALIER.

Fort bien, l'Abbé, cela s'appelle soutenir vigoureusement son opinion ; sachez-vous à quoi je compare les Ministres Anglais , en ce moment ? au loup que ses camarades envoyèrent, une nuit d'hiver, par un temps de neige , dans une cour de métairie, où était un cheval mort que le fermier avait laissé pour appât. Le loup émissaire, fin & défiant de sa nature , rôda longtemps , fit le guet , examina si tout était tranquille dans la ferme ; enfin , rassuré par le silence profond qui régnait partout , il alla faire son rapport à la troupe affamée qui le suivit, & se jeta avidement sur le cadavre ; mais , à peine en fonctions , les portes se fermèrent , & les

gloutons se trouvèrent pris : le premier mouvement fut de chercher à s'échapper ; mais , convaincus bientôt qu'il y avait impossibilité , & les mâts de la ferme paraissant , ils cerclèrent le malheureux émissaire qui les avait attirés dans le piège , & le mirent en lambeaux.

LE COMMANDEUR.

Je n'ai pas voulu interrompre les vigoureuses sorties qu'on vient de faire contre les Anglais , le patriotisme semble les avouer ; mais qu'il me soit permis de dire qu'il se trouve en opposition avec la justice & l'expérience. Pendant la dernière guerre , ce style & cette touche exaltée eussent trouvé moins de contradicteurs ; mais ce jugement sévère eût toujours trop visiblement porté l'empreinte de la fermentation du moment ; ne choisissons jamais l'époque d'une guerre , pour juger notre ennemi. Avant celle qui a humilié l'Anglais , j'ai vu le peuple , à Londres , agité de la passion de dominer exclusivement sur les mers ; il ne nous haïssait guère plus que les autres nations de l'Eu-

rope qui pouvaient lui disputer le trident ;
 mais le Français visitant davantage les
 étrangers , & , confessons-le , ne portant
 pas toujours , hors de chez lui , le ton ni
 les mœurs qui gagnent les cœurs , se
 trouve plus exposé aux brusques faillies
 du peuple qu'il n'apprécie pas assez ;
 un crocheteur Anglais fait & sent qu'il
 est un homme , & croit en valoir un
 autre ; il regarde avec mépris le petit
 maître musqué qui ose le dédaigner ; si
 celui-ci s'en offense , le grossier , mais
 robuste mangeur de rosbeef , lui offre la
 preuve que deux bons poings peuvent
 rétablir amplement l'équilibre , & que
 lorsqu'on n'est pas fort , il ne convient
 pas d'être insolent. Nous n'aimons pas
 ces sortes de leçons , & nous en faisons
 un crime au professeur ; eh bien ! nous
 avons plusieurs provinces en France ,
 notamment la basse-Bretagne , où l'on
 trouve aussi fréquemment qu'en Angle-
 terre , de ces vigoureux maîtres d'école ,
 qui n'entendent pas plus raillerie que les
 riverains de la Tamise.

Quant aux gens d'un rang supérieur, ils sont par-tout les mêmes, & accordent estime, bienveillance & admiration à qui la mérite, sous quelque climat qu'on soit né. L'Anglais a de l'ambition, de l'orgueil, peut-être un peu de dureté extérieure; mais ces défauts sont compensés par des vertus solides: il est généreux, bienfaisant, & la fierté de son ame lui donne l'énergie qui conduit aux grandes choses. Voilà du moins comme j'ai vu les honnêtes gens en Angleterre. Aujourd'hui même, le peuple se rapproche de nous, un moment d'adversité semble avoir défilé ses yeux, & le traité de commerce qui vient d'être consommé entre les deux nations, doit achever de les convaincre qu'une union sincère peut seule leur assurer un bien que la force ne procure jamais, & que la rivalité éloigne toujours. Les North, les Sandwich, sentaient cette vérité; mais il était réservé à un jeune Ministre de la démontrer, & de terrasser le vieux colosse des préjugés.

12 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

L' A B B É.

Vous avez cité là un Lord, qui me rappelle que la ville de son nom fut pillée, en 1457, par les Français, qui y firent une descente; cela prouve au moins qu'on peut en faire.

LE CHEVALIER.

Votre anecdote m'en rappelle une plus moderne : Un de ces Français qu'on compare à l'écume sortie de la marmite qui bout en France, récitait à Londres, devant Wilkes, alors fameux par son insurrection, un poème contre les Anglais. Il débuta par ce vers-ci :

O barbares Anglais ! dont les cruels couteaux

La mémoire lui manquant, Wilkes fit le second.

Coupe la tête aux Rois & la queue aux chevaux :

S A I N T R É.

Bravo, l'Anglais n'est pas ordinairement si gai.

L A B A R O N N E.

Messieurs, je n'aime pas plus que vous

les Anglais ; & c'est pour cela que je suis
fâchée que nous leur fassions l'honneur
de nous entretenir d'eux si long-temps ;
allons, Dorival, nous avons un peu né-
gligé votre Zamire.

DORIVAL.

C'est une revanche ; car à l'époque où
nous en sommes restés, elle me négligeait
un peu aussi ; elle était à la campagne ,
pouvait m'écrire , & n'y songeait pas ; je
l'agaçai par ce billet rimé.

(Il lit.)

Partez, mes vers, allez trouver Zamire,
Retracez mes desirs & peignez mon ardeur ;

Vous connaissez la route de son cœur,
Aisément vous y pouvez lire.

Est-il toujours sensible à mes accens ?

Ce cœur est-il toujours le même ?

Fait-il toujours son bien suprême

De partager ce que je sens ?

Jadis il y mettait sa gloire ;

Mais, hélas ! il a pu changer.

Un cœur trop sûr de sa victoire

Peut finir par la négliger.

Ah ! faites cesser mes alarmes.....

Mais si je dois verser des larmes,

14. LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Adoucissez votre pinceau.

Flatteuse illusion, sur ce triste tableau,

Séduis-moi, je le veux, j'ai besoin de tes charmes.

MADAME DE CHANCEAUX.

Eh bien ! ces vers-là ne sont pas merveilleux, & ils m'auraient fait impression : quand vous voulez nous tromper, vous fardez davantage votre marchandise ; eûtes-vous réponse, & favorable ?

DORIVAL.

Vous allez en juger ; je reçus ce poulet sur un éventail bien emballé, auquel on me priait de faire mettre un papier.

* Novice encor dans l'art des vers,
J'essaie en tremblant ma musette ;
Oui, je tremble & suis inquiète,
J'en ai mille sujets divers.
Un quatrain, une chansonnette,
Encor passe ; mais de l'amour
Une épître & puis du retour
En voilà trop dans un seul jour
Pour me faire tourner la tête.

MADAME DE LINTZ.

Pas mal pour un enfant, il y a de l'air-

sance & du naturel dans ces vers ; ils ne
durent pas vous désespérer ?

DORIVAL.

Il me fallait du positif.

MADAME D'ERBY.

Elle y viendra ; en attendant , le Comte
nous doit sa treizième lettre.

LE COMTE.

Elle n'est pas gaie ; j'étais fatigué dans
ce moment , & je commençais à m'en-
nuier. (Il lit.)

Treizième Lettre du Comte.

13 Mars 1777.

« Nos répétitions & nos tracasseries
continuent , ma belle pupille ; j'en suis
bien las , qu'allais-je faire sur cette galère ?
j'ai manqué à tout envoyer promener hier ;
la réflexion m'a arrêté ; il faut faire contre
fortune bon cœur ; d'ailleurs cette jeune
enfant m'intéresse à la réussite de la pièce
qu'elle joue , & où elle joue d'une manière
surprenante ; elle met un cœur à son en-
treprise qui me donne le courage nécessaire

116 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

pour aller jusqu'au bout. Je l'ai surprise, hier matin, qui avait mis une glace par terre, & qui déclamait & gesticulait devant; voilà aimer le métier.

Sans me mal porter, il me manque quelque chose au physique, & je soupçonne que ce vide vient de l'inanition du moral. Croiriez-vous que ce pays-ci est tel, qu'il faut que je m'enveloppe d'une triple écorce, pour ne pas encourir le ridicule d'affecter de l'esprit & des connaissances? que, s'il m'échappe de me servir d'un terme d'art, qui me sera plutôt venu que son synonyme, on me regarde comme un pédant, & je suis réduit à parler de la pluie & du beau temps, pour ne pas gendарmer contre moi les gens qui ne s'occupent que du baromètre? Pour ne pas entièrement me rouiller, je m'amuse & me dédommage par quelques petites misères que je tiens en porte-feuille. Voici une fable, en attendant d'autres bagatelles semblables, & un impromptu, que j'écris l'autre jour, en donnant une collation, dans mon jardin, à des Dames. Concevez,

chère Pouponne, combien mon existence est resserrée, bornée & gênée ici; moi qui suis franc, aimant à me répandre, ne tracassant jamais, laissant tout le monde être ce qu'il veut, je suis continuellement obligé de m'observer, & d'être ce que je soupçonne qu'on veut que je sois: ce n'est pas que le ridicule que les fots jettent à tort & à travers sur ceux qui ne sont pas de leur bord, m'effraie, quand la société est au moins mi-partie; mais il y a si peu d'appréciateurs ici, que déplaire aux fots, c'est quasi déplaire à tout le monde; au reste, c'est le mot de Phèdre: *Mon mal vient de plus loin*. Vous m'entendez; il était décidé, même avant mon arrivée, parmi certaines gens, que j'aurais au moins des ridicules; ils enragent assez de n'avoir pas trouvé de vices, & sur-tout, de ne pouvoir m'entamer sur mon état. Il faut remplir ma tâche du mieux que je pourrai, peut-être cela me fournira-t-il un titre pour obtenir ce qui m'a été promis; cet espoir me soutient dans la carrière épineuse que je parcours, contre les dé-

18 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

goûts du local ; trop heureux un jour d'avoir assuré , à ce prix , la fortune & la tranquillité de ma famille , de m'en trouver rapproché pour le reste de ma vie , & des amis qui valent bien des parens. Ma chère pupille est accoutumée depuis long-temps à cette adoption , & aux sentimens tendres & durables qu'elle est faite pour inspirer , & dont j'ai toujours un nouveau plaisir à l'assurer. »

MADAME DE CHANCEAUX.

Mon pauvre Comte , votre humeur venait de ce qu'on vous faisait jouer la comédie malgré vous , de ce que votre élève était trop jeune , & vos autres femmes pas assez ; avouez la dette ?

LE COMTE.

Je vous jure que j'étais bien éloigné d'avoir des desseins sur mes camarades femelles , eussent-elles été belles comme Vénus !

MADAME DE LINTZ.

Et la fable & l'impromptu ?

LE COMTE.

Je n'ai pas gardé copie de la fable ;
mais je vais tâcher de m'en souvenir ;
vous vous rappelez cette amie que j'ai
perdue en Corse , elle avait à se plaindre
de quelques ingrats qu'elle avait la délicatesse de ne point nommer ; c'est le sujet
de la fable. (*Il lit.*)

LE LIS DU DÉSERT.

FABLE.

Dans un désert aride , à travers les épines ,
Le pavot , le chardon , la ronce & le chiendent ,
 Au milieu de quelques ruines ,
 Transplanté par accident ,
Un lis , moitié d'ennui , moitié de sécheresse ,
 Sur sa tige languissait ,
 Et chaque jour dépérissait ;
 Cependant , malgré sa faiblesse ,
Son calice courbé par fois se redressait :
 Alors l'odeur plus que divine ,
 Dès les premiers rayons du jour ,
 Embaumait la plage voisine
Jusqu'au temps où Phébus , en achevant son tour ,
 Embraisait l'humide séjour ;
Les plantes du canton , parasites & viles ,
 Rebut du sol qui les porte à regret ,
Ne remplissaient les airs que de cris inutiles.

10 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Jalousie en vain murmurait ,
Du lis de toutes parts l'odeur les pénétrait ,
Même elle parvint jusqu'à Flore ,
Et sauva le lis délicat.
Baigné des larmes de l'Aurore ,
Il reprit son premier éclat ,
Et bientôt transplanté des mains de la Déesse ,
Il ne cessa d'embaumer l'air ,
Tandis que la rampante & méprisable espèce
Sécha sur pied dans le désert.

MADAME D'ERBY.

Et l'impromptu ?

LE COMTE.

Je donnais une collation dans mon
jardin , le vent y avait fait du ravage ; il
s'y trouvait , entre autres femmes ; cette
amie qui est le Lis de la fable , & la
petite Nanine. Je brochai cette misère ci :

Ici l'Aquilon furieux
Détruisait l'empire de Flore ,
Les Zéphirs s'éloignaient des lieux
Où les fleurs n'osaient plus éclore.
Zéphirs & fleurs se font sentir.
Qui ranime ainsi la nature ?
On respire sous la verdure
Odeur d'amour & de plaisir.

Belles , les Dieux suivent vos traces ,
Ils se partagent vos beaux jours ,
Et sur-tout se trouvent toujours
Où sont les Muses & les Grâces.

LA BARONNE.

Fort bien ; mais votre jardin n'en était pas moins sec : sortez-nous des broussailles de votre Corse , & lisez-nous la réponse de Pouponne ; c'est nous ramener au milieu des roses.

LE COMTE.

Pour celle-ci , il me faudrait plus qu'un éventail ; mais mes amis me connaissent , & je les prie de rabattre les quatre cinquièmes des cajoleries d'une enfant trop reconnaissante , & encore plus prévenue , qui croit écrire à son père , & pour lui seul.

LA MARQUISE.

Préface inutile , mon cher Comte ; en vous réduisant à votre juste valeur , nous ferons tous contens , j'en suis sûre. Allons , l'Abbé , tirez vos lunettes.

L'ABBÉ.

Je suis prêt , & ne trouve jamais qu'un défaut aux lettres de Pouponne.

21 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

MADAME D'ERBY.

C'est d'être trop courtes.

LA MARQUISE.

Cette réflexion m'en fait faire une autre, mais qui est chagrinante ; nous sommes à la veille de perdre le tuteur, & Mesdames de Lintz & d'Erby ; mes instances ont dû céder à leurs motifs, il serait inhumain de retenir Saintré : mon avis est que nous lisions encore quelques lettres du Comte aujourd'hui, & autant demain.

LE COMTE.

Vous pourrez alors finir notre correspondance de Corse après-demain.

LA MARQUISE.

Eh bien ! l'Abbé, lisez-nous d'abord la réponse de Pouponne.

L'ABBÉ lit.

Douzième Lettre de Pouponne.

» O mon ami ! armez-vous de patience ; vous avez dû vous attendre à des orages avec les gens que vous m'avez peints ; c'est de l'exercice à votre philoso-

phie, & vous avez trop bien commencé pour vous arrêter à des misères. Du courage, ne fût-ce que pour cette jeune Corse, que vous me rendez intéressante. La pauvre petite ! comme elle a envie de réussir ! telle que vous la dépeignez, ce doit être une aimable enfant, & je ne suis pas surprise que la Baronne lui dise des duretés de bon cœur. J'ai demandé Nanine à Rosbif, & j'ai reconnu la scène d'après nature. Le rôle de Nanine, comme vous le dites, se joue tout seul ; avec de la figure, même de la timidité ; l'âge, la douceur, l'intéressant s'y trouvent : il y aurait quelque chose à dire sur les gestes & la prononciation, que cela ne choquerait pas ; encore des gestes n'en faut-il presque point : mon Dieu ! que je voudrais bien être hirondelle pour aller à Bastia par-ci par-là, sur-tout le jour de la pièce ; mon cher tuteur, vous avez bien besoin de cette petite dissipation, à ce qu'il me paraît, & je serais tentée de vous gronder, si je n'en avais perdu le droit. Quoi ! vous, ce philosophe tranquille,

24. LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

accoutumé aux événemens de la vie , même à ses revers , qui , par la fermeté de son ame & le secours de ses principes , a toujours sur nagé sur le torrent des misères humaines (c'est une phrase à vous) ? Vous , mon ami , qui m'avez dit cent fois , que vous étiez habillé de toile-cirée , vous êtes sensible à l'opinion , ou plutôt au bavardage des caillettes & des automates de votre Bastia ; car pour avoir une opinion , je vous ai ouï dire qu'il fallait avoir des idées , des connaissances & un caractère , & tous ces gens-là me paraissent des échappés de la tour de Babel. Ne mettez-vous pas trop d'importance à ce qui ne me paraît mériter que votre mépris & votre persiflage ? Allons , Démocrite moderne , prenez Bastia pour Abdère ; s'ils vous croient fou , vous avez tant de moyens de leur prouver qu'ils ont plus besoin d'Hippocrate que vous. Riez , mon ami , riez à la journée , laissez-vous débou-tonner , vous n'y perdrez rien , battez en ruine leur ignorance ; je vous ai vu quelquefois balloter si légèrement des mer-veilleux

veilleux à prétentions , avez-vous donc perdu ce secret que nous vous avons tant envié?..... Vous pédant, ô pécores ! quel blasphème ! vous que le pédantisme fait fuir aux antipodes ! Vous qui prêchez sans relâche contre cette manie de tout savoir ou d'y aspirer..... Votre fable est légère & bien versifiée. Votre esprit était libre quand vous la fîtes, & j'ai cru y reconnaître une application indirecte à quelques-uns de vos plats Abdéritains.....

Votre impromptu est tout ce qu'on peut tirer de la circonstance ; mais vous avez des Muses ? Je vous trouvais assez heureux d'avoir des Grâces : expliquez-moi cela ; car enfin si vous avez quelques femmes qui sachent un peu plus que médire & jouer, vous voilà sauvé, jusqu'à ce que vous puissiez revenir dans le sein de votre famille & de vos amis, y répandre la joie, la confiance & l'instruction. Vous n'y trouverez ni des pédans ni des censeurs ; on y rend hommage..... & vous jouirez à votre retour de l'effusion de tous les sentimens que ces qualités ont

26 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

fait naître & entretiennent dans le cœur de vos amis, & sur-tout de votre pupille. »

LE COMMANDEUR.

Quel fonds de raison & d'instruction cette fille est étonnante, & toujours nouvelle; ma foi, mon ami, pareilles louanges fortant d'une bouche aussi jolie, & assaisonnées avec autant de grâce & de naïveté, sont bien faites pour inspirer un peu d'amour-propre à l'heureux mortel qui s'en voit l'objet : j'avoue que la tête m'en tournerait, & je suis impatient d'entendre de quel style vous avez répondu à cette délicieuse épître.

LA BARONNE.

Le Commandeur prend feu, Marquise, cela vous regarde.

LA MARQUISE.

On le prendrait à moins, en sa place je serais un volcan; mais continuons la lecture. A la quatorzième lettre.

LE COMTE.

Cette lettre-ci répond à la neuvième de

ma pupille ; dans laquelle elle me mandait qu'elle avait vu les enfans d'un de mes meilleurs amis. Il n'est guère possible de mettre une suite parfaite dans une correspondance aussi hachée. Nous étions quelquefois cinq à six semaines sans recevoir de bateaux , de sorte que le même jour nous apportait souvent cinq ou six lettres de la même personne ; & , pour être au courant , il faudrait que je vous lusse quelques-unes des miennes de suite.

Quatorzième lettre du Comte.

25. Mars.

« Que les enfans de mon ami sont heureux, ma sensible & obligeante amie, ils vous ont vue, ils ont imprimé le baiser de l'amitié sur votre belle bouche, ils ont serré votre main caressante, l'aîné sur-tout ; je lui envie plus ce plaisir qu'au cadet, parce que je suis sûr qu'il en a senti le prix. Je reconnais effectivement l'un à sa réponse, l'autre à sa légèreté ; mais j'espère que le parallèle flatteur que vous faites, sera complet : au brillant de sa mère,

B 2

28 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

il joindra sa douceur & sa bonté. Leurs père & mère en acceptent l'augure, dût-il leur en coûter quelques soins; ils s'y attendent; trop heureux si l'éducation qu'ils comptent leur donner, les préserve des pièges des passions!

J'ai confié mes cahiers à un père qui a les mêmes vues que moi; quand il me les aura rendus, je compte bien les continuer, ce sera l'occupation de mon automne, ce doit être la saison des fruits; hélas! je tremble d'avance, en voyant s'approcher l'époque où j'aurai à mettre mes principes en pratique, moi qui ai surpris vingt fois mon cœur aux prises avec mon esprit! il est si naturel, il est si doux de s'attacher à ce qui est aimable! Cette chaîne commence par des fleurs, on n'en redoute pas l'étreinte; l'illusion a un terme, un coup de lumière éclaire ce lien qu'on a cru fragile, on en voit le danger, on s'agite, on en rompt avec effort les nœuds illégitimes; mais qu'une pareille victoire coûte souvent de larmes & laisse de regrets! regrets qu'il faut

encore étouffer, comme tout ce qui peut faire rougir la vertu.

Votre réflexion est charmante; il y a une bonne pièce à faire, elle le serait déjà? mais il ne faut pas fournir des armes contre moi. Je regrette votre sensitive, c'étaient vos armes parlantes, & vous avez en effet à vous reprocher sa mort: il ne faut jamais d'eau chaude aux plantes abritées & environnées d'une atmosphère tempérée. Vous voyez que vos basilics se sont bien trouvés de n'avoir pas été *mignotés* comme votre sensitive: les plantes sont comme les enfans, il faut quelquefois les oublier, ou du moins en faire semblant.

La Corse n'a rien de particulier à son sol; je ne peux vous apporter un jour que de beaux cédrats, un mufoli vous conviendrait mieux; ils sont, comme vous, alertes, amateurs de leur liberté, gais & jolis; mais il est très-rare de les conserver dans la route. Dites à Biron que son bon cœur intéresse le mien, & que je lui tiens le plus grand compte de son attachement

B 3

30 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

& de celui qu'elle a pour vous ; il me tarde au moins autant qu'à vous , ma belle amie , d'aller vous dire tout cela , & de paraître un matin dans votre alcove , avec les premiers rayons du soleil , conduit , bien entendu , par votre tante ; que dis-je ? les premiers rayons du soleil n'y auront pas encore pénétré , ceux de l'aurore les devancent toujours. »

Celle-ci répond à la dixième lettre de Pouponne , qu'il est nécessaire que , je vous lise , sans quoi vous ne comprendriez pas ma réponse. (*Il lit la dixième lettre de Pouponne , qui se trouve dans le XVIII. Souper.*)

Actuellement ma lettre va devenir intelligible.

Quinzième Lettre du Comte.

1.^{er} Avril.

« Chère Pouponne , votre santé m'alarme , je vous crois plus malade que vous ne le soupçonnez ; il y a chez vous un fonds d'humeur qui exigerait , en bonne règle , l'émétique , sans votre délicatesse

XX.^e SOUPÉ R. 51

naturelle; mais, au moins, prenez quelques précautions; après un gros rhume, il-reste toujours quelques levains qu'il faut évacuer. Je fais que ce n'est pas vous plaire que de vous conseiller des remèdes; mais, au moins, que je vous sois utile, cela me consolera du malheur de ne vous être rien de plus.

Ce pays-ci ne fournit pas même matière à gazette, il ne m'arrive rien d'intéressant pour vous; mes plaisirs sont si ordinaires! c'est à vous à faire vivre notre correspondance; j'ai toujours trouvé la vôtre charmante, sur-tout par sa variété, & c'est avec la plus grande vérité, ma chère pupille, que je vous assure qu'elle fait l'adoucissement de mon exil, mais il n'est pas de beaux jours sans nuages. Je vous embrasse tendrement & fais les vœux les plus sincères pour le rétablissement de la santé de l'intéressante Pouponne. »

MADAME D'ERBY.

Ah! Comte, je ne vous pardonne pas cette réponse, elle est d'une sécheresse....

LA MARQUISE.

Moi, je la trouve fort en place, la jeune personne la méritait par son épître; j'adore le motif de son humeur, mais j'en blâme la faillie; c'est même de ses lettres, celle où je l'ai le moins reconnue. Sa touche, délicate & sensible, fait place à une teinte d'amertume que rien n'adoucit.

LE COMTE.

Ah! Mesdames, grâce pour une faillie, comme vous l'appellez, & permettez-moi, pour la justification de l'aimable boudeuse, de vous relire le correctif qu'elle se hâta de m'adresser; vous verrez quelles ressources nous ménage un bon cœur. (*Il lit : Je n'entends rien, mon cher tuteur, &c. Voyez le XVIII.^e Souper, onzième lettre de Pouponne.*)

LA BARONNE.

Vous avez raison, on ne peut vouloir de mal long-temps à une jeune personne aussi intéressante.

MADAME D'ERBY.

Oh! si elle était là, je lui sauterais au cou.

LE COMMANDEUR.

Je me hâterais, d'honneur, de partager cette manière de lui pardonner; mais, Marquise, qu'a donc Saintré? il épuise toutes les carafes; la fontaine de Vaucluse ne suffirait pas même à le désaltérer. Il fera de mauvais vers; Castalie, l'Hypocrène & toutes les sources des monts savans ne font qu'une fiction ingénieuse pour figurer la pureté du style & la fraîcheur de l'imagination; mais soyez sûrs que les poètes grecs buvaient des bons vins de l'Archipel; je n'ai pas foi aux buveurs d'eau, & je m'apperçois que, lorsque ma santé exige le régime de Dumoulin, les Muses désertent mon cabinet.

SAINTRÉ.

La promenade d'aujourd'hui m'a beaucoup échauffé; votre fol & vos rochers renvoient une chaleur calcinante.

LA MARQUISE.

Commandeur, est-ce que vous n'auriez pas exhalé votre humeur contre les grenouilles des marais de la Phocide, dans

B 5

34 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

quelques couplets? C'est assez votre genre,
& cela terminerait gaiment la soirée.

LE COMMANDEUR.

Oui, mais toujours en commençant
par les deux divinités favorites que j'ai
chantées sur toutes sortes de tons; & je
crois que, dans les couplets dont je vais
tâcher de me souvenir, il y a un peu de
tout ce que vous demandez.

(*Il chante.*)

AIR; du Vaudeville de la Rosière.

Amis, je vais chanter les Dieux,
Les Dieux qui règnent sur mon ame;
C'est le charme de ces beaux lieux
Qui vient y réveiller leur flamme.
Chantons Bacchus, chantons l'Amour,
Et que chacun d'eux ait son tour.

Dans le séjour des Déités,
Toi qui fais danser la marmotte,
Momus, viens battre à mes côtés
La mesure avec ta marotte;
Et si mes tons sont trop grivois,
Siffle, & donne-m'en sur les doigts.

Laiſſons la morale aux Savans,
Tout doit être physique à table.

XX.^e SOUPÉR.

78

La table réveille les sens,
Et la morale les accable.
Aimer, boire & chanter en chœur
Fait jouir l'esprit & le cœur.

Un banquet, ainsi qu'un jardin,
Offre boutons & fleurs écloses;
Les talens en font le dessin,
Belles, vous en êtes les roses.
Talens, brillez sans vanité;
Vous, beautés, réglez sans fierté.

Laiſſons là-haut crier Jupin,
Noyer l'un, mettre l'autre en poudre;
Bonne chère, beaux yeux, bon vin
Ont toujours gardé de la foudre,
Bacchus avec elle est d'accord,
Et jamais buveur n'en est mort.

Mais j'ai beau chercher parmi nous
Le brillant époux d'Erigone,
Au lieu de bachiques glonglous,
De l'eau claire fort de sa tonne;
C'est cette eau, Dieu des rimeurs froids,
Qui devient glace sous leurs doigts.

Pourquoi, Momus, frapper les miens ?
Ai-je fait rougir la décence ?
Je te comprends, Ah ! Dieu des riens,
D'Apollon tu prends la défense.

B. G.

36 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Depuis que vous êtes à l'eau,
Vous n'avez à deux qu'un grelot.

Un buveur d'eau n'est pas mon Saint,
Moi, je lui déclare la guerre,
Et je soutiens que sans le vin
Un rimeur ne s'échauffe guère.
J'ajoute, & je chante en chorus,
Qu'Amour grelotte sans Bacchus.

Pauvre buveur est pauvre amant,
C'est de Cythère la chronique.
Quel est le plus froid élément?
C'est l'eau, le fait est sans réplique.
Belles, parlez. A certain jeu
Aimez-vous mieux l'eau que le feu?

C'est le feu qui sort de vos yeux
Lorsque le plaisir vous anime;
Le désir des cœurs amoureux,
Le feu de leurs soupirs l'exprime.
Deux amans se serrent la main,
Ce feu-là fait trembler soudain.

Anacréon buvait sans eau,
Horace fablait le Falerne.
Si vous voulez du plus nouveau,
Lisez l'Ecole de Salerne.
De l'Amour fait-on le tableau,
Son attribut est un flambeau.

L'eau, que je fronde avec raison,
Fut toujours du feu l'ennemie,
Elle l'éteint; c'est le poison
Et de l'amour & du génie.
Aimons chaudement, buvons pur,
Je crois mon secret le plus sûr.

Vous croyez que de mon sujet,
En prêchant, j'ai perdu la piste.
Mes amis, l'un & l'autre objet
Ont toujours été sur ma liste.
L'Amour & Bacchus en refrain,
Belles, c'est vous & le bon vin.

S A I N T R É.

Monsieur le Commandeur, je ne conviens pas de tous les principes, encore moins des applications de votre chanson; au total, je suis le premier à applaudir au genre, & à la gaité qui y règne.

L E C O M M A N D E U R.

Voilà le bon esprit, mon ami; quand on prend aussi galamment la plaisanterie, on est homme de bonne société, on en fait le charme, & l'on en est recherché & estimé. Ne me fachez pas mauvais gré de quelques malices de l'ancien temps, je

38 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

n'éprouve que ceux dont je veux faire mes amis.

SAINTRÉ.

L'épreuve me flatte sensiblement; mais ne la faites pas durer long-temps.

LE COMMANDEUR.

Non d'aujourd'hui pour la vie, & cet embrassement en est le gage. (*Il embrasse Saintré.*) Allons nous coucher là-dessus; l'amitié procure des songes aussi agréables que l'amour, & un réveil bien plus serein..





XXI.^e SOUPER.

LE CHEVALIER.

MARQUISE, vous avez-là une charmante voisine, à l'Isle; vous vous êtes avisée bien tard de nous faire faire sa connaissance.

LA MARQUISE.

Par une excellente raison, c'est qu'elle n'y est que depuis quelques jours; & vous m'avouerez que les chaleurs excessives qu'il a fait jusqu'à présent, ne nous ont pas permis de sortir le matin.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle de B... a cette sorte d'esprit qui plaît à tout le monde, parce qu'il n'empiète sur personne; elle permet aux autres d'avoir le leur; sa saillie est fine, sans prétention; elle a le mérite de l'à-propos, sans la gêne de la recherche, & ses vers ont cette tournure, ce qui est

40 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

un grand mérite aujourd'hui, que la disette rend précieux & alambiqué.

MADAME DE CHANCEAUX.

Aussi mon Berger m'a-t-il fait une infidélité en faveur de cette Muse.

LE CHEVALIER.

Au moins, ma Bergère, conviendrez-vous que la circonstance fait mon excuse. Mademoiselle de B.... m'ayant demandé un exemplaire des Tableaux de la Nature, je ne pouvais guère les lui envoyer sans un mot honnête; de Poète à Poète c'est l'usage.

LA BARONNE.

O Messieurs ! vous ne manquez jamais d'excuses pour pallier vos fredaines. Voyons les vers, c'est leur style qui décidera la question.

LE CHEVALIER.

Madame de Chanceaux les a, ce mot seul doit me justifier.

LA BARONNE.

Pas entièrement. Lisons toujours.

MADAME DE CHANCEAUX.

J'avoue que la confiance m'a désarmée,
& que je n'ai vu que de la galanterie dans
ses vers : au surplus, vous allez en juger.

(*Elle lit.*)

Quand les oiseaux, sous le feuillage,
Ont chanté la fin d'un beau jour,
Le Berger retourne au village,
Et, joyeux, il chante à son tour.

Ainsi charmé du ton facile
Qui règne en tes écrits divers,
Hier, en regagnant la ville,
Comme toi je faisais des vers.

Comme toi ? . . . Non, tu nous effaces,
Sexe délicat, j'en conviens;
Près de la mollesse & des grâces
La force & l'esprit ne font rien.

Mon hommage est sans imposture,
Ces aveux ne sont pas nouveaux ;
Je les offris à la Nature
Quand j'osai tracer ses tableaux.

Dans mes rimes je les répète,
Ces aveux si chers aux amours ;
Mais ce qu'affaiblit ma musette,
Tu nous le prouves tous les jours.

MADAME DE LINTZ.

Madame de Chanceaux a raison, cela n'est que galant; permis à nos Bergers d'être infidèles en propos.

MADAME D'ERBY.

Oui, mais les propos sont la préface du livre, & ces Messieurs sont bientôt à la table.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est pas toujours notre faute, l'expérience vous l'apprendra.

SAINTRÉ.

Madame la Marquise, il y a long-temps que vous ne nous avez rien donné du porte-feuille du Marquis, c'est un larcin que vous nous faites. Il vous reste sûrement encore quelque chose.

LA MARQUISE.

Oui, mais c'est qu'il est toujours question de moi. Le Marquis m'attendait en Allemagne, où j'allai le joindre il y a quelques années. Je devais mener mes deux enfans; la longueur de la route

m'effraya, sur-tout au cœur de l'hiver.
Je fis le voyage seule ; mais ce sont de
petits détails de ménage qui n'intéressent
que les acteurs.

LE COMMANDEUR.

Et vos amis ne sont-ils pas du nombre ?
Vous craignez donc d'ajouter à nos plaisirs,
vous qui nous en comblez depuis
que nous sommes ici ? Donnez , nous
voulons bien nous prêter à votre modestie,
& ne vous pas envier ce charme de plus.
(*Il lit.*)

Zéphire , j'attends une rose
Avec ses deux jolis boutons ;
Conserve-la-moi demi-closé
Et caresse ses rejets.
Que , rafraichis par ton haleine,
De leur tige ils soient l'ornement ;
Sur-tout , Zéphir , qu'il te souvienne
Combien l'absence est un tourment !
Quoique volage , loin de Flore
Quelque chose manque à ton cœur ,
Du printemps la première aurore
Te ramène à ce cher vainqueur.
Mon bonheur est de voir ma rose
La saison des fleurs est éclosé ,

44 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Elle a fait fondre les frimats ,
Et ma rose ne paraît pas !
Daigne , pour soulager ma peine ,
Lui porter mes tendres soupirs ,
Peins mes impatiens désirs.
Comme mon ame est à la gêne !.....
Mais lorsque le plaisir l'entraîne ,
Les transports deviennent féconds.
Zéphire , retiens ton haleine ,
Ou fixe-la sur les boutons :
Sa chaleur ferait trop éclore
La fleur , doux objet de mes vœux ,
Tu te brouillerais avec Flore.
Restez amans , restons heureux.

LE C O M T E.

Quand on peint ainsi les désirs , on ne
se refuse guère à chanter les plaisirs qui
les ont suivis.

LE C O M M A N D E U R.

Aussi y a-t-il une suite. Voici un remer-
ciment au zéphir qui amène la rose.

(*Il lit.*)

Zéphire , je te remercie ;
De ma rose enfin je jouis.
Fraîche , caressante & jolie ,
Elle m'a fait goûter des plaisirs inouis.
Un seul manquait : sa tige solitaire

N'avait pas l'éclat ordinaire
Que lui donnent ses rejetons.
A la rose il faut des boutons ,
C'est sa parure & sa richesse.

Ce regret a fini par un double soupir ,
L'Amour nous consolait sans cesse ;
Mais au milieu de cette ivresse ,
J'entendais le nom de Zéphir
Répété fréquemment , & d'un ton de tendresse.
Je ne suis point jaloux , mais pareil souvenir
Passe pour père du désir.....

Ecoute, arrangeons-nous ; je te laisse en partage
Ce qui flatte les yeux ,
Même ce sein délicieux
Qui fixerait le plus volage ;
Mais, Zéphir, borne-là tes vœux & ton hommage ;
Je t'interdis sur-tout les lieux
Où de la volupté j'ai retrouvé l'aurore ,
Sans quoi je te dénonce à Flore ;
Et si ce n'est assez , aux Aquilons fougueux.

LA MARQUISE.

Comte , vite nos lettres , je tremble
que le temps ne nous manque.

LE COMTE lit.

Seizième lettre du Comte.

10 Avril 1777.

« Fille adorable ! vous êtes à mes

genoux, & c'est à moi à me jeter aux vôtres. Quel cœur ! quelle ame ! C'est à moi à recourir à votre indulgence pour la lettre sérieuse que je vous ai écrite il y a huit jours. Vous aviez de vous-même déjà réparé & au-delà, ce que vous appelez vos torts, quand j'ai eu celui de manquer de délicatesse en vous témoignant trop de sensibilité à un instant d'humeur si vite défavoué, & dont le motif est si flatteur pour moi. Ne soyez pas généreuse à demi, brûlez ma lettre, & que jamais les passions des amans ne viennent agiter les paisibles sentimens de deux amis à qui ce titre suffit, & à qui tout autre est défendu. Reprenez votre gaité, charmante Pouponne : quelque intéressante que soit votre timidité, je préfère la première autant que je crains l'autre.

Le voyage de l'Intendant à Paris, & la tenue des Etats me dérangent en retardant ma tournée : je me trouverai en chemin dans les chaleurs, & j'aurai à souffrir de toutes manières ; car je ne pourrai guère

vous écrire faute de temps, de liberté d'esprit & d'occasion. Le peu de loisir que je pourrai avoir, permettez-moi, chère pupille, de l'employer, toujours pour votre compte, à bien examiner la Corse dans son intérieur, pour meubler la relation que vous désirez que je vous en fasse.

La Comtesse ne peut plus tenir en Bretagne, éloignée de moi & de ses enfans; malgré tout l'attachement que mes parens ont pour elle, & qu'ils lui témoignent, je m'apperçois qu'un plus long séjour prendrait sur sa santé; elle vous ressemble, ma tendre amie; ce que son cœur désire, il le veut ardemment; & désir de femme est un feu qui dévore. Je lui ai proposé de retourner à Paris quand elle voudrait; je ne crois pas qu'elle tarde à profiter de cette offre. Quelle joie de serrer ses enfans contre son sein! les douces larmes qu'elle versera! car si elle pleure de tristesse, elle pleure aussi de plaisir: ce sont deux causes bien différentes qui procurent deux effets semblables.

48 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Nous avons eu hier la C. . . & moi , la plus plaisante scène ; nous répétions le quatuor de Lucile , je suis son père , je lui disais : *Sois douce , sois douce avec ton mari.* Il m'est échappé un sourire , tout le monde a éclaté , c'est que le conseil ne pouvait pas être mieux appliqué. De ce moment on a fait un quart de conversion , & je n'avais plus qu'une épaule pour parthenaire ; j'ai prié la belle , sérieusement , de sacrifier son petit ressentiment , & de me regarder , en lui promettant de ne pas m'en souvenir d'abord après le morceau ; alors j'ai animé mon chant. Point du tout , la bégueule s'est levée furieuse , en disant que je me moquais d'elle , & elle court encore : si elle tient son courage , je n'oublierai jamais la manière de lui en donner.

L'enfant m'étonne ; ces Italiens unissent au goût de la musique les dispositions théâtrales. Nous avons fait une répétition devant plus de cent personnes sur le théâtre ; c'était la plus assurée , & la mieux sur la planche. Oh ! que nous ressemblons
bien

bien à des Comédiens à plein vent ! nous renouvelons les farces du Roman comique ; mais j'oublie , ma chère pupille , que vous ne connaissez pas les malques ; & , en vérité , vous n'y perdez rien.

Adieu , jolie Pouponne ; le ciel , qu'un léger brouillard a voilé quelques instans , n'en paraît que plus pur & plus brillant ; quand l'aile rapide du matin a dissipé le météore. »

Maintenant je vais lire ma dix-septième lettre , pour être au courant , & faire suivre la réponse.

Dix-septième Lettre du Comte.

30 Mars.

« N'y a-t-il pas dans les Contes des Fées : *Oiseau bleu , couleur des cieux , viens à moi promptement ?* Une hirondelle n'est pas bleue ; mais , sauf la couleur , c'est mon vœu de tous les jours ; je ne serais pas le cruel Térée , & Progné serait sûre d'un abri bien conditionné ailleurs qu'à

l'angle d'une croisée. L'hirondelle annonce le rajeunissement de la nature ; & le plaisir est le printemps de l'ame. *Oiseau bleu, &c.*

Je reconnais & j'apprécie votre cœur & votre délicatesse , belle enfant ; chez vous, l'erreur d'un instant devient la source d'une foule de procédés qui peignent votre ame & les ressources de votre esprit ; que ne péchez-vous plus souvent ? vous avez plus de grâces à vous confesser & à faire votre pénitence , que les autres à commettre les plus jolies fautes. Je vous vois , avec Rosbif, faire Nanine , pour avoir occasion de m'en parler ; je lis dans votre cœur , & le mien s'épanouit délicieusement au souffle voluptueux de la délicatesse & de l'amitié.

Je ne suis pas sensible aux bavardages , mais j'en suis excédé. Démonstrer riant ; mais rire toujours n'est pas d'un sage ; aussi n'est-ce pas le mien. Cette convulsion continuelle annonce , selon moi , une ame blasée & un esprit léger ; ainsi , de toutes manières , Hipocrate serait de trop ; il y a si peu de médecins pour l'ame !

Mon amie, ménagez-moi, je connais mon faible; la louange trouve aisément accès chez moi; vous écrivez comme vous parlez; mais la reconnaissance est le microscope à travers lequel vous voyez votre ami. Défiez-vous de l'instrument, il grossit les objets; je ne sais pas si l'on ferait une bonne emplette, en achetant quelques qualités que je peux avoir avec les défauts que je fais parfaitement que j'ai. Vous savez que je ne me pare pas d'une fausse modestie, & que l'opposé m'a été reproché quelquefois; car, hors vous, je n'ai pas à me plaindre qu'on me gâte. Ma première éducation est la source de mes imperfections; j'ai été livré de bonne heure à moi-même; on applaudit trop à mon début dans le monde, à quelques faillies, produits de mon extrême gaité & de ma suprême insouciance. Je pris bientôt le ton dans les sociétés, au lieu de le recevoir; quelques femmes étourdies m'achevèrent en me mettant à la mode; la tête me tourna, j'en vins à vouloir régenter, dominer; à cette époque,



52 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

mon crédit usurpé baissa ; on mit en problème jusqu'aux avantages qu'on ne m'avait pas disputés jusque-là : la ligue fut générale, vous savez qui me sauva, le véritable Amour ; vous m'avez arraché ce secret..... mais brisons là.

Vous avez deviné juste ; le propos de la mémoire avait été tenu dans un Souper, par un automate qui n'aurait pas donné deux sous pour avoir de la marchandise du renard.

J'ai usé du privilège des Poètes, en disant *les Muses* ; car, au fait, il n'y en a qu'une ici, c'est une femme aimable, qui a de l'esprit & des connaissances, mais que la langueur d'un mal de poitrine consume. Le goût des vers & la conformité de la position nous rapprochent ; eh bien, on ridiculise cette femme, on l'abandonne..... raison de plus pour moi, pour lui adoucir sa situation ; elle en est reconnaissante, & me voilà trop payé.

Adieu, mon estimable pupille, je vous ai fait un peu rêver aujourd'hui ; mais ce qu'y perdront vos charmes, votre cœur

Facquerra ; ne faites jamais de plus mauvais marchés. »

L'Abbé , je vous fais passer la lettre de Pouponne , à laquelle ma suivante sert de réponse.

L' A B B É lit.

Treizième Lettre de Pouponne.

13 Avril 1777.

« Je vous envoie , mon cher tuteur , une cantate qui va à votre voix , daignez l'apprendre pour moi ; je fais bien que je prends mal mon temps , que vous pestez déjà assez après votre opéra ; aussi je n'exige pas que vous interrompiez vos occupations , ni vos plaisirs , pour ce qui peut contribuer aux miens ; mais je vous demande seulement de savoir ce morceau pour quand vous reviendrez. Rosbif nous a fait mourir de rire , en le beuglant ; c'était tout comme ce gueulard des chœurs de l'opéra , cet homme , aussi large que gras , qui va aussi bas que le basson. Ma tante en bouchait ses oreilles , Biron s'en tenait les côtés , mon perroquet en est.

C 3,

14 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

rombé de son bâton, le chat s'est caché sous le lit, & chouchou en hurlait; mais où j'ai cru étouffer, c'est quand il a voulu flatter ses fons à la seconde reprise; il a été déconcerté de mes éclats, je pâmais, il était rouge comme un coq; il a fini par son lieu commun, que si c'était vous je n'aurais pas assez d'oreilles; j'en suis convenue, il a compté les carreaux, & puis s'en est allé; bon voyage, il ne reviendra que trop tôt.

En ça, j'exige de Philippe Humbert & de Timante, qu'ils me raconteront, & en détail: *Il famoso giorno tanto celebrato*. Est-ce comme cela? Vous approchez, & nos états aussi; autre matière à description.

Cela doit être beau, des états de Corse; n'en ferez-vous pas un second volume du voyage? N'aurons-nous pas un jour les états de Madagascar? Ce grand mot sonnerait bien dans l'histoire; le Roi donne sans doute des habits aux députés; A propos, j'oublie certaine lettre où mon tuteur m'a donné sur les doigts, pour m'être émancipée aux dépens *del famoso*

XXI.^e SOUPER. 11

regno di Corsica. Honneur aux dignes sujets du fameux Théodore; pour un Baron Allemand, il avait fait un assez beau fait; il n'a manqué au songe que plus de durée. Vous voyez, mon cher tuteur, qu'on s'est mis au fait de l'histoire des lieux que vous habitez; rien de ce qui vous touche, peut-il être indifférent à qui vous doit tant de reconnaissance & d'attachement? Je ne puis finir plus agréablement qu'en vous assurant de la sincérité de ces sentimens. »

LA BARONNE.

Tenez, votre Pouponne ressemble à vos orangers, qui sont couverts de fleurs & de fruits toute l'année.

LA MARQUISE.

J'aime cette comparaison, elle lui convient à merveille.

LA BARONNE.

Je suis toute fière de l'avoir trouvée, & sur-tout sans l'avoir cherchée.

LE CHEVALIER.

La saillie dame souvent le pion à la

16 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

réflexion. Eh bien ! Messieurs , sommes-nous aussi gais que cela dans nos descriptions ? Ma foi , vivent les femmes pour les tableaux , & ce sel de gaité qui assaisonne sans être corrosif .

L' A B B É , au Comte.

Cette charmante fille ne vous a-t-elle écrit que pendant que vous étiez en Corse ?

LE COMTE.

Pardonnez-moi ; dans le cours de mes autres voyages , elle m'a adressé quelques lettres.

DORIVAL :

Auriez-vous la cruauté de nous en priver ?

LE COMTE.

Je doute que nous ayons assez de temps : à nos Soupers , à moins que d'en lire quelques-unes à la promenade.

LA MARQUISE.

Nous verrons demain ce qui nous restera de celles de Corse. Fouillons à présent nos porte-feuilles , & tâchons de ne rien rapporter à la ville qui n'ait été lu ici ?

XXI.^e SOUPER. 17

y a long-temps, l'Abbé, que vous ne nous avez rien donné.

L' A B B É.

C'est que je n'ai rien à moi, vous le savez, & j'ai la vanité de n'aimer pas à emprunter.

MADAME DE CHANCEAUX.

En avouant la dette, on peut amuser à l'aide de sa mémoire.

L' A B B É.

Le singe peut garder sa marchandise, il n'étreignerait pas avec moi; mais ce ne sera que du hasard, tandis que tant de personnes ici peuvent vous donner du neuf.

MADAME DE LINTZ.

Tirez toujours de votre répertoire; il se préparera quelque chose pendant ce temps-là.

L' A B B É.

Voici, selon moi, un des plus heureux impromptu qui ait été fait, si impromptu est; on attribue à du Bois, Médecin de

C.

§ 8 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Madame d'Orléans, Abbessé de Chelles, elle l'envoya chercher un jour, & brusquement, à son arrivée, lui demanda un impromptu. L'Esculape se défend assez de temps pour méditer son sujet; enfin il lui adresse ce fixain :

* Que cette vestale a d'appas!

Heureux celui que son cœur aime!

Ce bandeau ne lui messied pas,

Il a tout l'air d'un diadème;

S'il descendait deux doigts plus bas,

On la prendrait pour l'Amour même.

LE COMMANDEUR.

Voilà des vers charmans; impromptu ou non, ils n'en sont pas moins délicats.

DORIVAL.

L'idée est aussi fine que juste; je croirais volontiers les vers faits au moment, ils portent l'empreinte d'une négligence aimable, & qui ne les dépare point,

SAINTRÉ.

Ces vers m'en rappellent d'assez heureux, faits par un homme d'esprit qui s'était présenté plusieurs fois chez une

XXI.^e SOUPER. 59

jolie femme, sans l'avoir trouvée; il laissa ce quatrain sur une carte chez le suisse :

* A mon malheureux fort l'étoile qui préside
Vient que dans mes projets je sois toujours trompé.
Si je viens pour te voir, je trouve maison vide,
Si j'attaque ton cœur, je le trouve occupé.

MADAME D'ERBY.

Cela est assez heureux; mais je préfère ceux du Médecin.

SAINTRÉ.

Vous avez raison; mais c'est tout le parti qu'on pouvait tirer de la circonstance; sous cet aspect, le mérite est égal.

MADAME D'ERBY.

Je n'entends pas cela; ce qui est meilleur, ne l'est-il pas toujours?

LE COMMANDEUR.

Une chose n'est meilleure que par la comparaison avec une autre; mais tous les jours on compare des objets qui ne doivent pas l'être; ce qui donne lieu aux mauvais jugemens. Que diriez-vous de deux artisans qui s'échaufferaient en sou-

C. 6.

60. LES SOUPERS DE VAUCDUSE.
tenant qu'un habit est mieux fait qu'une
paire de souliers?

MADAME D'ERBY.

Mais les souliers peuvent être mieux
faits, dans leur genre, que l'habit dans le
sien.

LE COMMANDEUR.

Voilà le mot, dans leur genre; ne sortez
pas de là & rappelez-vous que Saintré
vous a dit l'équivalent; l'idée de chacun
des improvisateurs, étant aussi bien rendue
qu'elle pouvait l'être, leur mérite est égal.

LE CHEVALIER.

On peut encore ajouter un exemple
tiré de la peinture; il ne serait pas juste
de comparer Tenières à Carle Vanloo, &
de dire que ce dernier est bien supérieur
au premier, parce qu'ils n'ont pas tra-
vaillé dans le même genre; & Tenières
ayant été aussi loin dans le sien, que
Vanloo dans l'histoire, ils méritent autant
d'estime.

MADAME D'ERBY.

Je commence à vous comprendre, &c.

XXI.^e SOUPÉ. 60

ne suis pas fâchée d'avoir saisi cette nuance délicate dans l'application du jugement, mais convenez du moins que bien des gens, même d'esprit, jugent tous les jours comme moi, & comparent Vanloo à Tenières.

DORIVALE.

Vos peintres me rappellent un malheureux de cette classe, que la nature avait destiné au grand, mais que la nonchalance la plus invincible a ravalé au niveau des barbouilleurs. Son mérite était de rendre parfaitement la nature; plus d'émulation eût développé en lui le génie de l'invention; mais il ne travaillait strictement que pour vivre; il demeurait à Fontainebleau, & vint mourir à la Charité, à Paris, il y a quelques années; ce qui a donné lieu à son épitaphe :

* Ci-gît le Peintre Lantara.

Il n'avait que la foi pour livre,

L'espérance le faisait vivre,

Et la charité l'enterra.

Eh bien ! il ne faudrait pas, par exemple, comparer ce quatrain, quoique assez bon,

62 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

dans son genre, au même nombre de vers qui se trouvent dans une pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie Française : c'est de Louis XIV que le poète parle, & il dit :

* Ce prince dont l'orgueil accabla les Français,
Et du poids des revers, & du poids des succès,
Et qui, près d'expirer, pleurant sur sa mémoire,
Leur demanda pardon de soixante ans de gloire.

LE COMTE.

Je connais peu de tableaux aussi nerveusement dessinés, & en aussi peu de mots; c'est un double mérite, & j'y vois réuni celui de la vérité.

LA MARQUISE.

Si l'on n'avait pas à reprocher sa fausse gloire à ce Souverain, il serait à jamais l'honneur de la monarchie. Je conviens de l'influence funeste de ce défaut; mais aussi quelle considération la nation Française n'avait-elle pas acquise sous un Roi qui avait fait venir un Doge à Paris, & bombarder Alger.

L'ABBÉ.

Sous un Roi qui, seul, a tenu tête

aux plus puissans Souverains de l'Europe,
réunis.

SAINTE.

Sa vieillesse même eut de l'éclat; quand
il écrivit à Villars de chercher l'ennemi,
de lui livrer combat par-tout où il le
trouverait; s'il était battu, de le lui écrire;
que, sa lettre à la main, il monterait à
cheval, passerait par Paris, rassemblerait
autour de lui le reste de sa brave Noblesse,
& irait s'enfévelir avec elle sous les débris
de la monarchie: cet héroïsme se com-
munique à mon ame, je la sens tressaillir,
& je sens que je voudrais m'être trouvé
un des braves qui se ferait, non pas en-
féveli sous les débris de la monarchie,
mais couvert de gloire en la sauvant.

LE COMMANDEUR.

Bravo, mon ami; j'aime à voir dans
un homme de robe ces élans dont on
ne les croit pas capables, & dont il est
cependant plus d'un exemple. Quant à
moi, Molé entouré de séditieux, leur en-
imposant par la majesté tranquille de sa
figure & par une éloquence affectueuse;

64 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

& à leur portée, me paraît, en ce moment, aussi grand que ce même Villars sauvant la France à Dénain. La crise était au moins, égale; & je ne fais si celui qui rétablit le calme dans la patrie, ne l'emporte pas sur le héros, qui ne peut cueillir des lauriers qu'en les ensanglantant, & à l'aide de cent mille bras.

LA MARQUISE.

Commandeur, j'aime à vous voir, foulant ainsi aux pieds les préjugés, prêcher de bonne foi la cause sacrée de l'humanité; & de toutes vos qualités, voilà celle dont je fais le plus de cas.

LE COMMANDEUR.

Rien ne dispense d'être vrai; c'est un des premiers devoirs de l'homme.

L'ABBÉ.

Et rien n'est plus commun que la calomnie.

SAINTE.

Rien cependant de plus horrible; car la calomnie est à l'honneur ce que le

XXI.^e SOUPER. 65
poignard est à la vie; &, comme a dit
Machiavel : *La cicatrice reste toujours.*

DORIVAL.

La Fontaine connaissait bien le cœur
humain , quand il a dit :

Chacun tourne en réalités
Autant qu'il peut ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ,
Il est de feu pour les mensonges.

LE CHEVALIER.

C'est un bon habit , dont Voltaire a
fait une assez médiocre doublure , en
disant :

Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer,
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.

LA BARONNE.

Pour avoir bu du Tokai , est-on en
droit de mépriser le Montrachet?

LE COMTE.

Ce n'est pas un reproche que Voltaire ait
encouru souvent ; il est bien difficile , pour

66 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

ne pas dire impossible, de toujours user de son fonds, nous en sommes un exemple; quelques ressources que nous donnent assez de connaissances en littérature, & les fruits qu'elles nous ont fait produire, nous ne pouvons pas nous empêcher de glaner chez les autres; c'est que tout est dit, & que le seul mérite qui nous reste, se réduit à mieux dire que nos devanciers, à mettre un habit plus neuf à leurs vieilles idées.

MADAME DE LINTZ.

Voilà bien de la morale, Messieurs; un peu nous intéresse, beaucoup nous fatigue; nous sommes, a-t-on dit, de grands enfans, il nous faut des hochets. Saintré, amusez-nous; un bouquet, une ariette, pour nous remettre dans notre domaine.

SAINTRÉ.

Un bouquet.... J'en ai fait un....

MADAME DE LINTZ.

Eh oui, celui-là; allons, je vous prends

sous ma sauve-garde ; quand vous l'avez fait , ma nièce était fille ; cela vous était aussi permis qu'aujourd'hui qu'elle est veuve.

MADAME D'ÉRY.

Ma tante , on n'a jamais nommé les maîtres.

MADAME DE LINTZ.

Il faut bien que le vôtre tombe , & que nos amis soient de la fête.

MADAME D'ÉRY.

Mais , ma tante....

MADAME DE LINTZ.

Allons , Saintré , nous vous attendons.

SAINTRÉ lit.

Fraîche Déesse des jardins ,

Il faut couronner ta rivale ,

Il faut , amante de Céphale ,

Te prêter à de doux larcins.

Arrose ces fleurs de tes larmes ,

Flore , prodigue-leur tes charmes ;

Des lieux où je veux les placer ,

L'éclat va seul les effacer.

Filles des Dieux , dans votre vie

Vous ne comptez que des instans ,

68 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Bientôt votre tige flétrie
Périt sous l'haleine des vents,
Mais, pour fille jeune & jolie,
L'année est toujours au printemps.

LE COMMANDEUR.

On croit de pareils bouquets sans
odeur; cependant ils portent quelque-
fois à la tête & au cœur.

MADAME D'ERBY.

Il nous revient une chanson, c'est le
pendant du bouquet; il est bon de vous
prévenir, Commandeur, que Saintré s'est
essayé dans votre genre; mais il veut être
pressé pour montrer son essai.

LE COMMANDEUR.

Saintré est sûr de ma loyauté, & des
vœux que je fais, non pas pour qu'il me
surpasse, cela ne serait ni glorieux ni
difficile, mais pour qu'il excelle dans
tous les genres qu'il parcourra. Je lui
connais ce qui doit lui en aplanir la
route, le goût; sans lui, le talent est un
beau cheval indompté, qui, n'ayant point
d'allure réglée, ne va que par sauts &

par bonds, & désarçonne de temps en
temps son cavalier. Voyons la chanson.

S A I N T R É.

Votre indulgence m'encourage.

AIR : Tous les goûts font dans la nature.

A la gaité livrez vos cœurs ,
Vous , l'ornement de son empire ;
Belles , qui ressemblez aux fleurs ,
Daignez nous traiter comme Zéphire.
Aussi vifs , mais moins inconstans ,
Nous respecterons notre chaîne ,
Et chacun de sa souveraine
Embellira tous les instans. *Bis.*

Qu'un sourire , un regard flatteur
Du plus doux aveu soit le gage ;
Laissez expliquer votre cœur ,
Et ne changez rien à son langage ;
Qu'il s'attache avec les Amours
A fixer leur essaim volage.
Songez , belles , qu'un tendre hommage
Est l'ame de vos plus beaux jours. *Bis.*

N'allez pas chercher des raisons ,
On n'en admet point à Cythère ,
Et ne voyez dans nos chansons
Qu'un moyen délicat de vous plaire.

70 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Bacchus, & toi, Dieu de Paphos,
Allumez au sein de nos belles,
Pour nous, les feux les plus fidelles,
Et leur courroux pour nos rivaux. *Bis.*

Je crois entendre des soupirs.
Partageriez-vous notre ivresse ?
Cédez, c'est la voix des desirs,
Comme vous elle est enchanteresse.
Le prélude le plus charmant
Est un baiser que le cœur donne.
Vos faveurs sont notre couronne,
On règne toujours en aimant. *Bis.*

Bacchus, qui se joint à l'Amour,
Ose mettre à prix son hommage.
Ce Dieu, du plus tendre retour
A la beauté demande le gage;
Il n'en est pas de plus charmant
Qu'un baiser quand le cœur le donne.
Vos faveurs sont notre couronne,
On règne toujours en aimant. *Bis.*

LE COMMANDEUR.

C'est cela, mon ami ; de la gaité, &
un grain d'égoïsme, il est placé-là.

SAINTRE.

C'est peut-être ce que j'ai le mieux saisi
de votre genre.

LE COMMANDEUR.

Et le mieux appliqué ; il en est même résulté une teinte de volupté, répandue sur toutes les physionomies, qui leur donne une expression de langueur séduisante.

LA BARONNE.

Mais, à propos de volupté, il est bien étonnant que, depuis que nous sommes ensemble, nous ayons toujours encensé le plaisir, sans avoir rendu hommage à sa sœur : qui chargerons-nous de l'hymne qu'il est juste de lui consacrer ?

LA MARQUISE.

Celui qui vient de nous en donner l'avant-goût.

Tous ensemble.

Oui, Saintré, Saintré ; il n'aura pas à chercher loin le modèle.

SAINTRÉ.

La tâche est sûrement au-dessus de mes forces ; mais l'ambition de la remplir suppléera peut-être au talent.

71 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE COMMANDEUR.

Au printemps de l'âge, avec un cœur chaud, des sens dans leur sève, une imagination exaltée & soutenue par un objet qui la remplit, c'est le pupitre qui dicte à l'écrivain.



XXII. SOUPER.

LA MARQUISE.

MES amis, je vous remercie du jour de plus que vous me donnez ; employons-le du moins de manière que chacun de nous place quelque chose tant aujourd'hui que demain ; laissons les dissertations, sauf celles qui naîtront du sujet. J'ai vu le porte-feuille du Comte ; nous finirons aujourd'hui les lettres de Pouponne adressées en Corse, & demain il nous en lira de détachées qui ne sont pas inférieures aux premières ; mais commençons par des vers : allons, Comte, cette Esse a si fort agacé votre verve, que vous avez sûrement encore des pièces faites pour elle.

LE COMTE.

La plupart passeraient les bornes prescrites ; mais en voici une fort courte & faite à peu près en impromptu. J'avais passé une soirée délicieuse avec elle ; &

Tome III.

D.

74 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

malgré des yeux intéressés à nous observer, elle avait trouvé le moyen de me dire, sans parler, les choses les plus intéressantes, & cela venait après un orage. Je me couchai inutilement ; ne pouvant dormir, j'écrivis ce que je sentais, & ces quatre lignes de prose précédaient ma pièce :

« C'est maintenant l'excès de ma joie
 » qui cause l'insomnie qui m'agite ; il
 » manquerait quelque chose à mon cœur,
 » s'il ne causait pas un instant avec le tien ;
 » tendre & charmante amie, tu m'as fait
 » éprouver hier tous les genres de plaisir
 » que les circonstances pouvaient nous
 » permettre. »

Lise, tu m'as bercé de plus d'une chimère ;

Tes grâces, ta beauté, tes charmes ingénus

T'avaient rendue au moins rivale de Vénus.

Oui, du Dieu de Paphos on a cru voir la mère ;

A tes accents mélodieux,

Pour la Muse du chant tous les Silvains t'ont prise,

Pardonne si l'un d'eux a, par une méprise,

Profané tes appas d'un baiser odieux :

Jusqu'aux Silvains aiment la ruse,

Et ta bouche paraît s'en flatter demi-cloise.

Life , j'aurais bien fait comme eux ;

Mais si le désir est rapide ,

Le véritable amour fait le rendre timide.

Bientôt obéissant à des accords nouveaux ;

Tu nous as déployé tout l'art de Terpsicore ;

Tes contours arrondis nous offraient des tableaux

Qu'une taille de Nymphé embellissait encore :

Ton amant en extase oubliait l'univers ;

Et tandis qu'admirant tant de charmes divers ,

En toi seule on trouvait Muse , Grâce , Déesse .

Mon cœur disait tout bas : C'est plus , c'est ma ma-
tresse.

LA BARONNE.

Comte , je reviens à mes moutons ;
voilà une femme que vous avez furieuse-
ment aimée.

LE COMTE.

Baronne , vous vous y connaissez ; je
finirais par vous offenser en appelant de
votre jugement.

LA BARONNE.

L'ironie est amère ; vos amies & vos
maîtresses sont sacrées , nous n'y tou-
cherons plus.

LA MARQUISE.

Je n'en dis pas autant , & j'attends les dernières lettres de Pouponne avec une impatience que je taxerais volontiers moi-même de jalousie ; je serais peut-être flattée , autant que surprise , d'y trouver quelques endroits faibles & qui me dédommageassent de la supériorité.

LE COMMANDEUR.

Le ton dont vous faites cet aveu, nous dispense de le croire sincère ; de plus, nous connaissons trop votre ame pour la croire susceptible d'une passion aussi dégradante.

MADAME DE LINTZ.

Eh ! Messieurs , tout n'est-il pas dans la nature ?

SAINTRÉ.

Dans la nature dépravée , oui , & ce n'est plus elle ; disons plus régulièrement dans les mœurs actuelles.

MADAME DE CHANCEAUX.

Gare la métaphysique ; Comte , sauvez-nous de ses bruyères.

Dix-huitième Lettre du Comte.

6 Mai 1777.

« Mon triomphe , belle Pouponne , est d'avoir pu vous intéresser , je n'en ambitionne point d'autre ; mais , en faveur du sentiment qui m'a fait présent de la cantate , je l'apprendrai , & tâcherai de moduler mes sons , de les filer de manière à ramener l'espérance où le désespoir paraît s'établir ; c'est à trop bon marché faire dépense d'un sentiment qui exige ou suppose de plus grands motifs.

Je n'ai jamais rien lu de si plaisant que le tableau de Rosbifbeuglant, de l'attitude des gens & des bêtes spectateurs. Il y a de quoi faire une excellente gravure ; Calot n'eût pas manqué ce sujet. Je vois cette scène d'ici , & en honneur j'en ris comme un fou , quoique je donne quelque chose à l'imagination de mon espiègle de pupille , bien capable d'aider à la lettre ; mais de pareilles débauches sont charmantes. Pouponne , dessinez cela , je vous jure que ce

D 3

78 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

morceau fera de l'effet, sur-tout si vous attrapez la ressemblance du héros. Nous mettrons au bas :

Non è Orlando furioso , ma Rinaldo Confiante.

J'en retiens copie.

Enfin la troupe divergente en est sortie à son honneur. Dites à L.... qu'il a perdu sa gageure. En tout, les deux pièces ont réussi; la comédie a été jouée noblement: la petite a si bien fait, que, pour m'en témoigner sa satisfaction, le public m'a élaqué plus d'une minute, en paraissant; & avant que j'eusse ouvert la bouche. L'opéra a été rendu au-delà de mon espérance; la C..... s'est oubliée, jusqu'à me sourire aux endroits intéressans. Le spectacle était nombreux, il y avait plus de sept cents personnes. Je ne vous parlerai pas de plusieurs tracasseries qu'il m'a fallu essuyer, c'est le salaire auquel je me suis attendu: *Et toi Nanine aussi!* l'italienne s'en est mêlée; mais tout cela ne vaut pas la peine de l'écrire.

*Felicamente il famoso giorno tanto celebrato è
passato.*

Vous voyez que je ne dis pas autrement que vous ; vous avez trop bien étudié l'histoire du Baron de Neuhof, pour ne pas vous intéresser à la langue de son peuple ; jusqu'ici vous ne faites point d'autre faute que de vous borner à des phrases trop courtes.

Animo ! il successor sequi l'ardire.

Oh ! que je me le reprocherais, si j'avais jamais donné sur les jolis doigts de Pouponne, sur-tout pour avoir plaisanté ce qui est vraiment très-plaisant : vous en jugerez par le racontage que je vous ferai bientôt des états de Madagascâr ; je ne puis aujourd'hui que vous répéter, ma chère pupille, combien il me ferait doux de me trouver à ceux auxquels vous présidez avec tant de grâces ; que faites-vous sans elles ? »

MADAME D'ERBY.

Il faut que vous soyiez bien sûr du caractère de cette charmante fille, pour hasarder tant de louanges galantes ; ce n'est pas qu'elle ne les mérite, mais pareils bouquets ont de l'odeur.

D 4

Bo. LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LE COMTE.

Vous avez raison ; mais j'étais bien sûr de l'organe qui les respirait.

DORIVAL.

Mesdames, vous oubliez donc le contre-poison dont les lettres du Comte sont pleines ; la morale , pour y être déguisée , n'y joue pas moins le principal rôle.

L'ABBÉ.

Fort bien, Mesdames ; mais nous perdons le fil.

LE CHEVALIER.

Je ne perds rien que l'attente , & il entre dans mes petits arrangemens , de m'en faire une jouissance.

LA BARONNE.

Cette manière de jouir m'impatiente ; voyons la réponse.

L'ABBÉ lit.

Quatorzième Lettre de Poupponne.

29 Avril 1777.

« Le pauvre C. est mort, je le re-

grette , quoique je ne le visse pas souvent , sur-tout depuis votre départ ; mon cher tuteur , me voilà réduite à D. . . . que je ne vois pas trop ; cela me rappelle votre histoire du gascon , *reste à cinq*. Moi , *reste à zéro* ; maudite Corse ! encore je n'ose souhaiter qu'elle soit engloutie. A propos , une bonne histoire ; Rosbif a gagné Biron ; elle me détaille ses bonnes qualités à la journée ; qu'il sera bon mari , pas gênant , pas regardant , ce sont ses expressions ; vile espèce de gens qui font consister le bonheur à pouvoir abuser de sa liberté ; & voilà pourtant par qui de jeunes filles sont environnées & élevées : voilà les idées rétrécies que cela inculque à celles qui n'en ont malheureusement point à elles ! Heureuse , cent fois heureuse , l'imparfaite enfant que le hasard ou son étoile conduisit sur votre chemin , mortel honnête & bienfaisant , qui démêlâtes , non pas des perfections en elle , mais quelques semences capables de germer , en donnant de la culture à la terre aride , sur laquelle , sans vos secours , elles auraient avorté.

D E

§2 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

O mon second père ! la vie que vous m'avez donnée , je l'emporterai , au lieu que la première aura le sort de ma dépouille. Si je n'avais pas eu peur d'être un peu , non pas grondée , ce n'est pas le mot , mais avertie , je vous aurais envoyé une pièce de vers que j'ai faits sur ce sujet-là ; il y manquait bien des choses , mais ce n'était pas de la chaleur.

Dans l'ennui qui me ronge , j'ai voulu apprendre le blason ; avec le livre , on peut en venir à bout tout seul , à ce que je crois ; qu'en dites-vous , cher Mentor ? cela m'aidera à tuer le temps ; quand je chante , j'ai ma tante , Biron , jaco , chou-chou & Rosbif pour parterre ; avouez que c'est tout comme chanter dans une ménagerie. Mon cours de botanique se réduit à six pots sur ma cheminée , dont la moitié s'en va mourant ; mon histoire me déplaît , ma géographie encore plus , elle place la Corse à trois cents lieues d'ici. Ma physique & ma morale se donnent la main pour me dire , que , quand l'âme n'est pas contente , le corps ne peut être

à son aise; alors les doigts vont mal sur les instrumens, on ne peut jouer que des andante tout au plus; ce n'est pas mon fort. Je suis devenue bonne travailleuse depuis quelque temps; tout en faisant mon filet, je passe la terre en revue, sans oublier les isles; j'aborde, je fais une descente, j'enlève quelqu'un; il cherche à connaître son ravisseur, je le fais un peu languir; j'attends que nous soyions éloignés du rivage, je me montre, & je jouis de sa surprise, je crois même de son plaisir; fière de ma proie, je l'amène dans ce boudoir..... oui, mais il faut passer par la chambre de Scipion, comme elle clignote, comme les convulsions de son visage font se baiser son nez & son menton; elle casserait une noix entre deux; je vois Biron crier comme une folle; Rosbif, car il sera là, où n'est-il pas? ouvrir une grande bouche, il n'en a point d'autre, de grands bras, & spirituellement dire à mon Jason: Quoi! vous êtes donc à Paris? Jusqu'à chou chou & jaco qui vous caresseront..... Ah! voilà la bulle

84 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

de savon crevée; c'est donc de vous qu'il s'agissait ? »

LA MARQUISE.

Oh ! toute ma jalousie expire , & fait place au sentiment qui lui est le plus opposé. Je veux faire mon amie de cœur de cette charmante personne ; des événemens peuvent nous rapprocher ; en attendant, Comte, ménagez-moi sa correspondance, j'en serai toute fière ; j'y gagnerai de toutes façons , de l'esprit , des talens , de l'imagination , & un cœur excellent.

LE COMMANDEUR.

Oui , mais tout cela perdu pour le galant homme , qui serait digne de tant de charmes & de tant de qualités.

LE COMTE.

Ce système fatal lui coûte assez cher ! respectons une erreur qui a sa source dans la délicatesse & la sensibilité ; telles sont les suites fâcheuses des vertus poussées à l'excès.

LE CHEVALIER.

O divine Médée !

MADAME DE LINTZ.

O trop heureux Jason !

LA BARONNE.

Vous allez tous au sublime ; moi , je m'arrête aux choses de mon ressort ; le tableau de la tante emporte la paille , & chanter dans une ménagerie est impayable.

L' ABBÉ.

C'est bien dommage que ma tâche tire à sa fin ; il me semble que les faillies augmentent.

MADAME D'ERBY.

Je ne fais ; mais l'article de Biron & le morceau qui suit , m'ont encore plus affecté que les faillies.

SAINTRÉ.

Voilà comme chaque genre trouve un admirateur intéressé.

LA BARONNE.

Cela est fin & galant ; mais , Saintré , cela le serait davantage , si tout le monde trouvait également son compte dans vos réflexions.

LA MARQUISE.

Quelque empressement que j'aie à entendre les délicieuses lettres de Pouponne, suivons notre méthode, varions nos plaisirs, Dorival ; votre Zamire a droit de se plaindre, nous l'avons un peu négligée.

DORIVAL.

C'est par où j'ai fini moi-même ; mais dans le temps que je fis la pièce que je vais vous lire, je n'en étais pas là ; la jalousie me tourmentait : *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux* ; aussi l'étais-je, ou du moins, je croyais l'être ; une femme voit mieux dans notre cœur que nous-mêmes ; je lui avais donné des vers & des fleurs pour sa fête ; elle lisait l'offrande de ma muse quand un rival entra ; au lieu de les cacher, ce qui eût été suspect, elle les lui montra d'un air désintéressé ; il en plaisanta, cela était dans l'ordre ; il donna aussi un bouquet ; on l'accepta, & on le porta, pour arrêter les malignes interprétations ; mais on m'en dit les raisons. Peu de temps après, je trouvai ma perfide au

XXII.^e SOUPER. 87

bal ; masqués tous deux , je voulus l'éprouver ; elle me reconnut & s'amusa. Voilà le fond des plaintes que j'exhalai ; pardonnez au ton élégiaque qui domine dans mes stances ; j'étais fort jeune , & je ne vous ennuyerais pas de cette bagatelle , si elle n'amenait pas une réponse qui vous la fera bientôt oublier.

(*Il lit.*)

ÉPÎTRE A MES VERS.

Enfans de la délicatesse ,
Interprètes du sentiment ,
Seuls confidens de ma tendresse ,
Devenez-le de mon tourment.

Zamire , l'ingrate Zamire ,
Qui tant de fois vous applaudit ,
Qui tant de fois daigna vous lire ,
Cette Zamire nous trahit.

Vous savez , le jour de sa fête ,
L'accueil galant qu'elle vous fit.
En vous lisant , le fat Damète
Osa sourire , elle sourit.

Soumise à l'art , l'aimable Flore
M'avait prodigué ses faveurs ,

88 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Et sans les larmes de l'Aurore,
J'avais réuni cent couleurs,

C'était pour orner ma Zamire ;
Et j'avançais déjà la main
Mais un prompt dépit la retire
D'autres fleurs paraient son beau sein.

J'entre en ces lieux où la Folie
Ose arborer son étendart ,
Se trouve à Terpsicore unie ,
Et s'astreint aux règles de l'art.

Un objet y frappe ma vue.
Quel air ! quelle légèreté !
Ses grâces , dans mon ame émue ,
Infinuaient la volupté.

Je croyais voir une Déesse ,
Je ne consultais que mes yeux.
Mon cœur reconnut ma maîtresse ,
Le cœur s'y connaît toujours mieux.

Déguisé , j'avance vers elle ,
Je prends le ton d'adorateur ,
Je deviens pressant l'infidèle
Ne résistait qu'avec langueur.

Mes vers , après ces perfidies ,
Vous me conseillez de changer ;

XXII.^e SOUPER. 89

C'est ignorer des sympathies
La force ainsi que le danger.

Il faut qu'une main étrangère
Arrache le fer de l'aimant,
Et l'on voit l'amoureux lierre
Ne quitter l'ormeau qu'en mourant.

Ainsi, de mon ame abattue
L'Amour est encor le soutien ;
Dans le trait même qui la tue,
Elle respecte son lien.

Mon cœur se retrace sans cesse
Nos transports charmans, nos plaisirs ;
Et cédant à leur douce ivresse
Ses reproches sont des soupirs.

Profite, ingrate que j'adore,
Abuse d'un pareil aveu,
Appesantis mes fers encore,
Ton triomphe durera peu.

Le captif succombe à la peine,
Le triste ennui, le noir chagrin
Viennent bientôt ferrer sa chaîne
Et précipiter son destin.

Le mien finit, le tien commence ;
Je meurs, & n'en murmure pas

90 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Si de mes rivaux l'inconstance
Te fait regretter mon trépas.

Tu ne manqueras pas d'hommages ;
C'est le tribut de la beauté ;
Mais , pour me venger , les volages
Diront par-tout qu'ils l'ont été.

LA BARONNE.

En effet , cela est un peu triste , & l'on
ne meurt plus aujourd'hui pour des infi-
delles ; mais écoutons la réponse.

DORIVAL.

Elle me la fit sur mes huit premières
rimes.

* Souvent trop délicate
Anéantit le sentiment ;
Peignez toujours votre tendresse ,
Et jamais un triste tourment.
N'envoyez donc plus à Zamire
Que ces enfans qu'elle applaudit ;
Dans votre cœur ils l'ont fait lire ,
Et votre plume le trahit.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ce n'est pas là le style d'une novice.

XXII. SOUPÉ. 91

SAINTE.

Vous avez raison de dire qu'elle avait mieux lu dans votre cœur que vous-même ; car , permettez-moi de le dire , vos vers n'ont pas l'accent de la vraie douleur ; vos images , vos comparaisons sont élégantes , mais sans chaleur , sans profondeur ; elles partent enfin plus d'un esprit qui s'exerce , que d'un cœur qui cherche du soulagement dans ses gémissemens ; excusez ma franchise , vous êtes trop au-dessus de la critique , pour que je craigne de vous soumettre mes observations.

DORIVALE.

Et vous me faites plaisir ; elles sont justes , & ma préface a dû vous mettre à votre aise. A l'âge où je fis ces vers , j'avais déjà éprouvé une catastrophe amoureuse qui m'avait blasé sur le sentiment. La dépense énorme que j'en avais faite la première fois que je sentis mon cœur , en avait tari la source ; & la vanité , plus que l'amour , soutenait cette intrigue & dictait mes vers.

MADAME DE LINTZ.

J'aime cette franchise ; mais je vais peut-être vous faire une question indiscrète ; cette source tarie.

DORIVAL.

A repris son cours , & n'en a été depuis que plus abondante.

LA MARQUISE.

Nous voulons bien le croire , & ne pas vous chicaner , ni la spirituelle , mais peu tendre réponse de votre jeune Muse, pour entendre le reste des lettres de Corse ; allons , cher Comte , nous n'oublierons jamais votre complaisance & le plaisir qu'elle nous procure.

LE COMTE.

Celui que je ressens à vous voir apprécier le cœur & l'esprit de mon aimable pupille , me dédommage bien du sacrifice qu'il me coûte. Voici la dernière lettre que je lui ai écrite de Corse , deux de sa part vont terminer cette correspondance.

Tous ensemble.

Tant pis.

Dix-neuvième Lettre du Comte.

29 Avril 1777.

« Les états de Madagascar , ma chère pupille , sont composés de deux Commissaires du Roi , des Députés des trois ordres , & d'une foule de Députés des Pièves ; une Piève est composée de quelques villages , c'est un district ; tout cela s'assemble dans une chapelle tapissée & garnie de gradins. Aux assemblées on baragouine beaucoup du mauvais italien , pour finir toujours , comme par-tout , par faire la volonté des Commissaires du Roi. Un dîner , tous les jours , termine amiablement les différens ; oh ! c'est ici le bon ; figurez-vous une soixantaine de pleutres affamés qui ont envie de tout , & qui , comme les chats , tandis qu'ils mangent d'un plat , portent la main sur l'autre , de peur qu'on ne l'enlève. Le risible , c'est qu'ils ne connaissent rien à ce qu'ils mangent , ni à ce qu'ils veulent , en sorte que pour désigner les mets qu'ils

convoient, ils se lèvent & le frappent de leur couteau. La plupart sont des malheureux payfâns qui ne vivent, toute l'année, que de *Polenta*; c'est la farine de châtaignes : or, imaginez quelle joie d'avoir à discrétion de la viande, des sucreries qu'ils aiment beaucoup, & des liqueurs dont ils sont fous. Ils ont fait la grimace sur le café, les premières fois, jusqu'à ce qu'ils aient vu que l'on y mettait du sucre ; mais il y en a un qui l'a bien faite autrement ; il voyait prendre, dans un joli petit pot d'argent, d'une confiture jaune, avec discrétion ; le rusé en a conclu que la drogue devait être succulente dès qu'on la ménageait ainsi ; il a appelé le pot, c'est la tournure italienne ; le pot est venu : alors au lieu de la petite cuiller, il en a pris une à bouche & l'a portée bien pleine à la sienne, en regardant, comme les lièvres, si on l'apercevait ; mais ce souci n'a pas été long ; il a inondé ses voisins de la confiture jaune, & pendant qu'on riait à étouffer, il s'est lavé la bouche avec cinq ou six verres de vin, &

n'en a mangé que plus fort, Un Corse est intrépide, je n'en ai jamais vu se déconcerter.

Un autre a trouvé les glaces bonnes ; ne pouvant plus en manger, il en a fourré deux dans ses poches, pour le lendemain ; en se levant de table, vous croyez qu'il s'est défermé de voir dégoutter son larcin, & rire les spectateurs ; point du tout, il riait de son côté, en disant : *Che droga ! questo piscia*. Quelle drogue ! cela pisse.

Rien de si commun à ces gens-là que d'escamoter une perdrix, un poulet, & de les mettre dans leur poche ; cependant à cette tenue-ci ils ont été plus modérés, mais non pas dans leurs demandes à table : figurez-vous que je n'ai pas le temps de manger ; quand je tombe entre deux Corfes, je ne peux suffire à les servir ; je leur donne cependant des pièces entières pour m'en débarrasser ; mais ce sont des requins pour dévorer, & des canards pour digérer.

Parmi les prêtres, il y a des figures comiques, des modèles à Calot, quelques-

(1)

uns se piquent d'improviser ; vous les voyez , tout en mangeant , grimacer , gesticuler ; chacun dit : *Lavora* (1). *L'improvvisatore* se lève , on s'écrie *partorisce* , il enfante ; effectivement , non avec douleur , mais avec beaucoup d'emphase & de grimaces , un , deux , trois distiques latins , en l'honneur de l'Amphitrion qui le remercie ; ses confrères font retentir la voûte du bruyant *bravo* , *bravissimo* , quoique la plupart du temps , ils n'y aient rien compris. Le dindon se rengorge , fait sa roue , & malheureusement se prépare quelquefois à recommencer. Est-ce que des malotrus de tonfurés ne m'ont pas régala de leurs insipides impromptu ? & il m'a fallu dire *bravo* , c'est ce qui m'a le plus coûté.

Il ne paraît pas que le Roi habille ces Messieurs-là ; car leur garde-robe n'est pas brillante , & beaucoup n'ont pas de manchettes.

Voilà , ma chère Pouponne , ce que c'est que les états de Corse ; maintenant

(1) Il travaille.

je réponds à votre lettre du 29, qui m'arrive (1).

Je suis vraiment affecté de la mort du pauvre C..... quoique je m'y attendisse ; il fera un vide dans notre société, un jour à venir ; il connaissait bien le cœur humain, & c'est une science essentielle aujourd'hui plus que jamais.

D..... n'a pas son aménité ni ses connaissances ; cependant , ménagez-le , mon aimable pupille ; il a dans le caractère un fonds de franchise bien respectable.

Qu'est-ce donc que cette maladie qui vous prend ? de l'ennui ! à quel âge , & avec quels moyens l'évitera-t-on , si la jeune & charmante Pouponne en ressent la langueur ? Quoi , vous qui saviez si bien vous suffire , vous que la variété de vos talens rend si agréable , vous enfin , qui passez avec tant d'aisance , du ton léger & fleuri des grâces , au style moëlleux de la

(1) Les Corfés aujourd'hui nous ressemblent davantage ; & dès la seconde tenue d'états , les citadins étaient à notre niveau.

93 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

raison , vous abandonnez tant de ressources , & cherchez hors de vous le bonheur & le plaisir ? Ma bonne amie , celui-ci ne consiste-t-il pas à faire usage de nos connaissances ? & qui , dans votre sexe , & à votre âge , en a davantage ? Songez-vous que tout s'oublie , & que votre insouciance actuelle , maladie de votre ame , va vous reculer de manière à exiger ensuite un travail d'élémens , partie la plus rebutante de la science ? Allons , secouez cette apathie momentanée , & , dans la première lettre , dites-moi , j'en ai besoin , où est situé le royaume de Cachemire , & à qui il appartient. Je n'ai pas de livres & je ne me souviens pas au juste de la position de ce joli pays.

Voici une ariette , j'y voudrais de la musique , voudrez-vous bien faire cette débauche pour moi ? j'en suis un peu pressé pour alimenter nos concerts ; vous êtes maîtresse de la traiter en mode mineur.

Le blason servait autrefois à reconnaître les maisons ; aujourd'hui que tout est

confondu ou usurpé, je n'en vois plus l'utilité; savoir distinguer l'azur du gueules, le sinople du sable, l'or de l'argent, à la bonne heure; aller plus loin serait rebutant; la nomenclature héraldique est barbare, & son application assez rare; concluez.

Vous avez bien raison de déclamer contre les malheureuses duègnes d'aujourd'hui; ce sont elles qui corrompent leurs élèves, au lieu de leur former l'ame; mais c'est la faute des pères & mères, de ne pas sentir que ces mercenaires ne peuvent donner à des enfans ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes, & qu'avilis par le préjugé, en eux tout ressort est faussé.

Vous avez donc bien rabroué la pauvre Biron; souhaitez cependant que jamais elle ne plaide de plus mauvaise cause; c'est comme votre père, que je me permets de revenir sur ce sujet; autant ce titre me flatte, autant je dois le remplir avec zèle; la bonté de votre cœur l'enflamme encore, vous mettez à si haut prix le peu que les circonstances m'ont permis

de faire pour vous , que je perds au ffi-tôt tout le mérite que je pourrais y prétendre : ma chère fille , il est bien doux d'être loué & chéri de vous , & bien flatteur de pouvoir dire : J'ai un peu aidé à l'accroissement d'une fleur qui fait aujourd'hui l'ornement de son parterre ! l'exil du jardinier ne doit peser qu'à lui ; votre imagination vous transporte par-tout , enlève tout , s'approprie tout ; sans la chambre de Scipion , & son casse-noisette , qui m'arrête tout court pour rire de tout mon cœur , j'aurais été droit au boudoir fouiller au portefeuille de la belle Médée , & y chercher les vers qu'elle me cache ; mais je me flatte que sa complaisance ne me les fera pas attendre long-temps. Pouponne, vous écrivez mieux que femme que je connaisse, mais prenez toujours les momens où vous vous ennuyerez, pour causer avec moi, tout le monde y gagnera. Nous jouons encore une fois , on nous l'a demandé , voilà la corvée : adieu , charmante fille , je reviens toujours à ce mot d'adieu , quelque mal qu'il me fasse.

L' A B B É.

En conscience, n'avez-vous pas traité poétiquement les états de Corse ?

L E C O M T E.

Je vous entends: aujourd'hui les Corfès francisés ne prêtent pas autant au ridicule; mais les faits cités, sont exacts, & ne doivent pas surprendre; il est des états en France où il se passe encore des scènes équivalentes.

L' A B B É.

Je connais le pays dont vous voulez parler, &, en effet, il s'y trouve bien quelques gentilshommes à moutarde; mais l'heure avance, & nous avons deux lettres à lire.

(*Il lit.*)*Quinzième Lettre de Pouponne.*

16 Mai.

« Il y a un siècle, mon aimable tuteur, que je ne vous ai écrit ; j'étais un peu honteuse de toutes les folies de ma dernière; réellement il faut bien compter sur
E ;

vosre indulgence pour m'être ainsi abandonnée au délire de mon imagination ; mais , mon ami , apprécie le fonds , & fais grâce à la forme ; je n'étais pourtant pas folle , j'avais au contraire une humeur insupportable ; j'ai senti que tout ce qui m'environnait en devait souffrir ; j'ai demandé pardon à tout le monde , même à Rosbif qui a cru que je me moquais de lui , & qui le croit encore ; voilà pourtant ce que c'est que d'avoir une mauvaise réputation.

Vous ne devineriez jamais ce que je viens de lire : les nuits d'Young ! vous vous attendez que j'ai trouvé chaque page un billet d'enterrement ; il est sûr que le fonds & le style ont bien de la monotonie , & sont drapés à l'anglaise ; mais ce crieur de nuit m'attache cependant ; il me fait rêver avec lui , & je le suis , machinalement , dans ses promenades lugubres , sans avoir peur des revenans ; par parenthèse , cela est au nombre des obligations infinies que je vous ai , de m'avoir guérie de la peur des morts ; aussi j'ai éteint ma bougie

fans retirer ma main plus vite qu'à l'ordinaire. Je conviens pourtant que ces sortes de lectures-là mettent du noir dans l'esprit, & , comme vous me l'avez dit , de la science en général pour les femmes , ce que leur amour-propre gagne, leurs grâces le perdent; de sorte que , tout bien calculé, je me suis débrouillée du folioyeur anglais avec l'amusant & instructif Gil-Blas; l'endroit de l'Archevêque de Grenade m'a fait frémir. L'application est heureuse, mais... que ce Gil-Blas intéresse en passant par tous les états de la vie ! comme ils sont peints ! tantôt opulent, tantôt dans la misère , toujours lutant, c'est un matelot à la nage , qui trouve enfin une planche qui le met au port; je l'aime mieux que Cléveland; il est plus gai , & au moins aussi moral. Ce Cléveland m'a pourtant bien attachée. Que dites-vous de cette morveuse qui s'avise de comparer , de juger ? Vous m'avez dit tant de fois que c'était l'analyse qui formait le jugement , que j'en ai pris la méthode ; & je m'en trouve bien , & mieux que de l'ennuyeux

reversi qu'on va me faire faire. Quinola en souffrira. Pour me venger du tour que l'on me joue, je vais le forcer à la journée. Adieu, mon charmant tuteur. A quand votre tournée, j'en tremble d'avance? Des dangers, de la fatigue, plus de lettres : qui est-ce qui a pu inventer une maudite Corse?»

D O R I V A L.

Toujours la même, l'égide d'une main, la marotte de l'autre.

LE C O M M A N D E U R.

Un problème à résoudre, c'est ce qui l'emporte chez cette fille, des qualités du cœur ou de celles de l'esprit.

LE C H E V A L I E R.

Ma foi, n'essayons pas de les diviser; les unes font valoir les autres, & un composé aussi rare mérite plus d'admiration que d'analyse.

L A B A R O N N E.

L'une ne conduit-elle pas naturellement à l'autre ?

L' A B B É.

Non licet.....

L A B A R O N N E.

Achevez donc, l'Abbé. Eh bien, vous vouliez nous dire qu'il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe : vous croyez qu'il n'y a que vous qui sachiez le latin ?

L' A B B É.

Vous me prouvez le contraire, & me prouveriez peut-être beaucoup plus, si je ne me dépêchais de lire la dernière lettre de ma pupille, car je l'adopte, dût le Comte en être jaloux.

L E C O M M A N D E U R.

Un moment, l'Abbé ; l'égide & la marotte de Dorival m'ont rappelé une ancienne chanson, dans laquelle j'ai voulu peindre l'être le plus singulier qui ait peut-être jamais existé ; & quelque bizarres que paraissent les contrastes, ils n'en sont pas moins vrais. J'ai voulu assortir aussi l'air aux paroles ; ainsi j'aurai toutes les louanges ou tout le blâme ; cet

E s.

106 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
épisode nous fera trouver les lettres de
Pouponne encore plus charmantes.

(*Il chante.*)

AIR: N.° 9.

Rien n'est égal à ma Ninon ;
Au moral ainsi qu'au physique.
Je voudrais dans une chanson ,
Vous peindre cette fille unique.
Beaucoup de bien , beaucoup de mal
Forment sa double architecture.
Je serai , comme elle , inégal *Bis.*
Dans mes chants & dans sa peinture. *Bis.*

C'est la perle , c'est le rubis ,
La rose , l'albâtre & l'ébène.
Entre deux monts couverts de lis
L'azur serpente dans la plaine :
C'est de l'humeur , de la gaité ,
Du caprice , de la faillie ;
C'est un air de stupidité *Bis.*
Qu'éclaircit bientôt la Folie. *Bis.*

J'ai vu Ninon quitter le bain ,
C'était Vénus sortant de l'onde ;
Son chignon fut toujours châtain ,
Un peu plus bas sa tresse est blonde.
Elle aime Bacchus & l'Amour ,
Et par accès elle est dévote.

Sa main prend, brise tour-à-tour *Bis.*

Pinceaux, lyre, égide & marote. *Bis.*

Aujourd'hui c'est une beauté,

Demain à peine elle est jolie;

Elle parle fidélité,

Et l'inconstance est sa manie.

Je fus sa victime autrefois,

J'ai fini par faire comme elle;

De deux jours l'un je suis ses lois, *Bis.*

Et l'autre me voit infidelle. *Bis.*

LA BARONNE.

Voilà bien la charge la plus complète
& le tableau le plus invraisemblable....

LE COMMANDEUR.

Je me suis attendu à votre incrédulité.
Eh bien, d'honneur, cette fille a existé
pour mon plaisir & pour mes péchés, &
elle m'en a bien fait faire d'impatiences.

MADAME DE LINTZ.

C'étaient, je crois, les moindres.

LE COMMANDEUR.

L'Abbé, sauvez-nous vite des commentaires.

Et des comparaisons.

(*Il lit.*)

Seizième Lettre de Pouponne.

3 Juin 1777.

« Vous croyez rire , vous qui riez de tout. Eh bien , mon cher tuteur , je travaille au tableau de la cantate : si je réussis dans les ressemblances , je vous l'enverrai , sinon , *néant*.

Enfin il a donc lui , ce jour , ce jour heureux ,
Où Thalie à Bastia vient de combler vos vœux.

Et cette pauvre petite , le cœur ne lui a pas battu , elle n'a pas été déconcertée ? Vivent les enfans pour être intrépides ! je tremblerais comme la feuille. Mais , la petite masque , qu'a-t-elle donc fait ? Ces Italiens seront donc toujours ingrats ? La vilaine nation ! j'ai plus d'une raison de la haïr ; au reste il faut me taire : il me semble que nos Français ne sont guère plus reconnaissans. Vous m'avez dit souvent que des Dieux & des Rois on pou-

vait tout penser , mais qu'il n'en fallait pas tout dire. Je m'arrête donc , & me raccommode sur-tout avec ceux qui vous ont claqué en paraissant ; je trouve de la délicatesse dans ce procédé. Mais que vous êtes bref sur la description de la fameuse journée ; vous avez encore eu des tracasseries ; il y a quelque chose que vous me cachez ; mais , cruel ami , cette réserve fait trotter mon imagination , & me fait bien plus de mal que la confidence que vous me refusez ne pourrait m'en faire , & c'est à moi à vous reprocher vos phrases courtes , sauf la dernière de votre lettre ; pourtant , elle en vaut bien plusieurs. Quel talent de pouvoir enivrer une ame avec cinq syllabes !

Vous m'avez jeté là vos états , je le parie , pour vous débarrasser de la comédie ; je m'y intéressais plus qu'à cette synagogue ridicule , comme je me la peins. N'allez pourtant pas me passer cela au même tamis que la comédie : cela vous est bien aisé à dire , vous qui avez *favellé* avec le Voltaire de l'Italie , comme vous

l'appeler ; mais moi , qui ne *savalle* qu'avec des livres qui ne peuvent répondre à mes interrogations , j'hésite toujours ; Rosbif est une heure à balbutier , à annoncer , & puis cela finit toujours par ne me rien apprendre : je m'impatiente , il s'en va & l'italien aussi. Non , tenez , je ne ferai rien qui vaille tant que je serai orpheline comme je l'entends , car je l'ai toujours été. J'aimerais leur poésie , parce que la rime est facile ; mais je ne comprends rien à la mesure de leurs vers. Est-elle arbitraire ? Et puis leur élégance est dans les syncopes. Ils ont des mots exclusivement du ressort de la poésie ; & , au bout de tout cela , je ne puis trouver de livre élémentaire qui traite de ce que je ne fais pas. Je conviens qu'il faudrait des *in-folio* ; mais je gage bien qu'en un quart-d'heure mon tuteur me mettrait au fait. Comme la pauvre Pouponne est abandonnée ! J'ai pourtant un nouveau soupirant , mais il porte son titre d'exclusion dans ses cheveux ; ils sont blonds , & j'ai bien peur qu'il n'ait l'esprit aussi fade que

XXII.^e SOUPER. 111

le teint; mais comme votre principe est qu'il ne faut jamais précipiter son jugement, j'attendrai qu'il ait commencé son cours de galanterie, pour vous peindre le nouvel hippomène. Oh! comme je serai légère! je ne peserai pas une plume, & je fermerai les yeux en courant.

Rien d'intéressant ici, sinon que M. T... se dégoûte, & ne tardera pas à quitter; son successeur est là qui attend ce moment, & moi celui d'aller à la campagne rêver, sous le bosquet de l'Amitié, à l'objet de la mienne, & de mon éternelle reconnaissance. »

MADAME DE CHANCEAUX.

On peut bien dire que cette enfant a fini comme elle a commencé. Il me semble toujours que sa dernière lettre est la mieux écrite.

MADAME DE LINTZ.

Mais, Comte, vous nous aviez promis des vers de Pouponne: se réduisent-ils à deux qui commencent la dernière lettre?

LA MARQUISE.

Je vais vous avouer ma ruse. Le Comte vous les eût lus, mais je l'en ai empêché, certaine que le plaisir que vous a fait la prose de sa charnante pupille, aiguillonnerait votre curiosité pour la poésie, & que vous me donneriez encore un jour pour la juger.

MADAME DE LINTZ.

Cela est si adroit & si flatteur, que si la Baronne y consent, nous resterons encore demain.

LA BARONNE.

Marquise, il n'est pas besoin de l'intérêt & de la curiosité qu'inspire Pouponne, pour se rendre à une invitation aussi agréable; &, quelles que soient les affaires qui m'attirent à la ville, elles céderont une fois aux charmes des plaisirs variés que vous procurez à vos hôtes.

LA MARQUISE.

On n'a pas grand mérite à arranger des plaisirs qu'on partage, & qu'on goûte

XXII.^e SOUPER. 113

aussi vivement que je le fais : mais ils me rappellent leur sœur ; Saintré , chargé de la chanter , n'aura pas été embarrassé du modèle ni de la dédicace.

S A I N T R É .

Plus que vous ne le croyez. Mesdames, je vous dois à chacune un hommage ; le sujet que vous m'avez donné remplit mon objet ; ainsi , en l'adressant à l'une de vous , toutes voudront bien en partager l'application.

L A B A R O N N E .

Nous sommes donc toutes voluptueuses ?

M A D A M È D E C H A N C E A U X .

Je ne m'en doutais pas.

S A I N T R É .

Vous êtes du moins toutes faites, Mesdames, pour me faire éprouver ce que je vais chanter. (*Il chante.*)

AIR, N.^o 12.

Où , je vais chanter

Ce qui dans tes yeux respire

Ah ! daigne écouter

114 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

La volupté qui m'inspire.
 Elle est au plaisir,
 Au soleil ce qu'est l'Aurore ;
 Elle est au désir,
 A Pomone ce qu'est Flore. } *Bis.*

Charme de nos sens,
 Par eux elle passe à l'ame ;
 C'est par ses accens
 Que nous peignons notre flamme.
 Près de la beauté
 Qui nous prouve sa tendresse,
 C'est la Volupté
 Qui déguise sa faiblesse. } *Bis.*

Par toi, Volupté,
 L'homme ennoblit sa nature :
 Moins vif, mieux goûté,
 Le plaisir par toi s'épure.
 Va dans ce soupir
 Electrifier ma Sylvie,
 Songe à revenir ;
 Sans toi que serait la vie ? } *Bis.*

De la Volupté
 Quand j'ai chanté le délire,
 M'a-t-il écouté,
 Ton cœur, ce cœur qui l'inspire ?
 Ne me réponds pas,

Dans tes yeux je saurai lire;
 C'est toujours tout bas
 Que la Volupté soupire. } *Bis.*

L A M A R Q U I S E.

D'Erby, nous vous donnons tous nos pouvoirs pour remercier Saintré; mais nous nous réservons les rêves, il est temps d'aller nous y livrer : je crois que j'en ferai de très-agréables, après la victoire que j'ai remportée.

LE COMMANDEUR, à Saintré.

Mon ami, vous pouvez vous flatter d'en procurer de charmans; mais, heureux mortel, ils doivent être pour vous le prélude de réalités bien délicieuses!



XXIII.^e SOUPER.*LA MARQUISE.*

MES amis, l'événement qui me force à retourner à Paris, diminue sensiblement la peine que j'éprouvais à me séparer de vous: partant & voyageant tous ensemble, nous pourrons, pendant la route, continuer notre plan; &, arrivés, je compte bien qu'au moins une fois la semaine nous nous rassemblerons pour donner une suite à nos charmantes orgies.

LE COMMANDEUR.

Je me flatte, Mesdames, que vous ne dédaignerez pas le pied-à-terre d'un garçon.

LA MARQUISE.

Nous nous ferons un plaisir, le Comte, Mesdames de Lintz, d'Erby, la Baronne & moi, d'aller visiter votre jolie chartreuse; nous tiendrons à notre tour appartement. Ma cousine, l'Abbé, le

Chevalier, Dorival & Saintré sont invités, & dispensés de l'embarras de recevoir; nous leur demanderons quelquefois une tasse de chocolat le matin, quand nous nous trouverons dans leur quartier; voilà à quoi nous bornons leur tribut de société. Ce soir, notre arrangement nous donne de la marge; notre petite fête nous menera jusqu'au jour, nos chevaux seront attelés, & nous partirons gaiement en sortant de table. Allons, Comte, commençons par les vers de Pouponne; s'ils se soutiennent à côté de sa prose, nous conviendrons que votre pupille mérite d'être couronnée au Capitole, comme le Chantre de la belle Laure.

LE COMTE.

Elle ne s'est pas, à beaucoup près, autant exercée à la poésie qu'à la prose; ses premiers vers ont été dictés & consacrés par la reconnaissance; j'en fus si enchanté, que je cédai au plaisir de les mettre dans un Journal qui paraissait nouvellement; &, pour ne leur rien ôter

18 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

de leur fleur de naïveté , & n'être pas accusé d'en avoir été le teinturier , j'y laissai deux fautes qui étaient échappées à la jeune personne , j'en fus bien grondé ; elles les a corrigées depuis , & voici la seconde édition. Je dois préalablement vous rappeler que Pouponne perdit son père & sa mère presque en naissant , & qu'elle était déjà à la campagne quand elle m'adressa ce bouquet pour ma fête :

* Mortels à qui je dois la vie

Qu'on vous vit perdre en même temps ;

Qui me fûtes ravis bien avant mon printemps ,

Ecoutez les regrets de mon ame attendrie.

On perd tout en perdant qui nous donna le jour.

Semblable à la fleur desséchée ,

Je languissais dans ce séjour ;

Et comme une plante arrachée ,

J'allais périr , hélas ! sans la sœur de l'Amour.

Le ciel touché de ma misère ,

A bien voulu me rendre un autre père.

Un mortel bienfaisant m'a créé des talens ,

A cultivé mon cœur , mes mœurs , mes sentimens ,

Orné mon esprit faible encore ;

Et me prenant dès mon aurore ,

Il m'a conduite par la main

XXIII.° S O U P E R. 119

Dans les sentiers de la science :
Mais que d'art & de patience
Il a fallu dans le chemin !
O mon ami , mon second père !
Tout mon bonheur est d'avoir su vous plaire ;
Vous avez démêlé dans le cœur d'un enfant
Qu'il deviendrait un jour tendre & reconnaissant ,
Vous m'avez tout donné. Qu'était pour moi la vie
Sans connaître l'art d'en jouir ?
Oui , c'est vous qui m'avez appris , malgré l'envie ,
Comme il faut vivre & comme il faut mourir ;
C'est par vous seul que je connais mon ame ,
Et que de l'amitié je sens la chaste flamme.
Vous m'avez prêché la vertu ,
Et vous me la prêchiez d'exemple :
Votre cœur était comme un temple
Où le mien , souvent abattu ,
Allait puiser pour sa faiblesse
Les secours les plus précieux.
C'est là que je trouvais unis à la sagesse
L'esprit & l'enjouement : ils devinrent mes Dieux ;
J'y joignis la reconnaissance ,
Le tendre souvenir , la franche confiance.
Hélas ! sans la cruelle absence
Par ces Divinités mon cœur serait heureux.

L A M A R Q U I S E.

O la chère petite ! comme son ame se

110 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

déploie ! quel fonds de sensibilité, de reconnaissance !

D O R I V A L.

Les vers sont harmonieux & coulans, les inversions aisées ; & ce ne peut pas être là son coup d'essai.

L E C O M T E.

Ce sont du moins les premiers dont elle m'ait permis de disposer ; elle s'était en effet exercée depuis quelques années ; mais timide, environnée d'appréciateurs, elle ne me faisait à moi-même que des demi-confidences à ce sujet.

L' A B B É.

Comme la métamorphose est une figure naturelle ! & comme cette enfant a suivi celle du chemin de la science !

M A D A M E D' E R B Y.

Et l'adresse de déplorer la perte de ses parens pour en revenir à celui qui les a remplacés.

S A I N T R É.

Qu'était pour moi la vie
Sans connaître l'art d'en jouir !

Quelle

XXIII.° SOUPÉ. 121

Quelle philosophie pour un âge aussi tendre !

LA BARONNE.

Comte, auriez-vous laissé un aussi joli bouquet sans réponse ?

LE COMTE.

Elle a été imprimée dans le journal suivant, je ne puis m'en dédire ; mais je confesse franchement que je me crois bien au-dessous de l'original.

(Il lit.)

La tendre expression de ta reconnaissance,
Zulmis, a pénétré jusqu'au fond de mon cœur ;
Avant le sentiment de cette jouissance,

Je ne croyais pas au bonheur.

Quand je pris soin de ton enfance,

Je t'élevai comme une fleur

Dont on n'attend que le plaisir flatteur

De la voir lentement éclore,

Briller sans trop s'épanouir,

Et, sous la garde du Zéphir,

Orner le domaine de Flore.

Mais la tige à ses fleurs vient de mêler des fruits ;

C'est unir au printemps la généreuse automne.

Tel l'arbre d'Atalante offre à nos yeux surpris

Les filles de l'Aurore & les dons de Pomone,

Tome III.

E

243 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

De quelques soins, Zulmis, tu m'as trop bien payé :

Ce n'est pas moi qui portai dans ton ame
Ce germe fécond, cette flamme,
Ce sentiment divin tendrement déployé
Dans ces vers, les premiers que soupira ta lire,
Ces vers, par l'Amitié dictés,
Ces timides accens d'un vertueux délire,
Quel mortel peut, Zulmis, les avoir mérités ?
Tu ne dois rien qu'à la Nature,
Elle seule t'orna de tous les agrémens
De l'esprit & de la figure,
Et te prodigua sans mesure
Les dons du cœur & les talens ;
Et si j'ai quelquefois, d'une main téméraire,
Ployé quelques rameaux d'un arbruste charmant ;
Dans ce travail flatteur j'ai trouvé mon salaire,
Bien au-dessous du statuaire,
Qui forma la beauté dont il devint l'amant ;
Je me compare à peine au lapidaire,
Dont l'art fait éclater le feu du diamant.

MADAME DE LINTZ.

Avons-nous encore bien des vers de
Pouponne ?

MADAME D'ERBY.

Et des réponses ?

XXIII. SOUPER. 17

LE COMTE.

Je n'ai plus qu'une chanson, ou plutôt une élégie en chant.

LA MARQUISE.

Cher Comte, ménageons nos plaisirs, revenons à la prose; vous avez encore quelques lettres détachées de notre jeune virtuose.

MADAME D'ERBY.

Et des réponses?

LE COMTE.

Je sens ce qu'a de flatteur cette répétition; des deux, c'est moi qui y ferai le moins honneur; mais j'ai fait le sacrifice de mon amour-propre & de ma modestie; il faut finir sur le même ton: j'ai dit que Pouponne m'avait grondé de l'avoir imprimée avec ses fautes; voici sa lettre à ce sujet.

Dix-septième Lettre de Pouponne.

20 Décembre 1778.

» Est-il possible, mon cher tuteur, que vous vous soyiez décidé à humilier mon amour-propre autant que vous venez

F 2.

de le faire ; l'amitié dont vous m'avez donné tant de marques, celle que je fais gloire d'avoir pour vous, votre bonté naturelle, votre propre intérêt, rien n'a pu me sauver de la fantaisie que vous avez eue de me faire imprimer, & imprimer avec tous mes défauts ! Encore si vous eussiez corrigé ces malheureuses fautes de langage, si vous m'eussiez renvoyé ma feuille pour la retravailler ; mais point, il fallait m'exposer à la censure publique, me faire rougir d'une chose que je croyais faite pour m'honorer. Cruel ami ! vous qui souffrez si aisément de mes peines, comment vous est-il venu dans la pensée de les augmenter ? Vous allez trouver votre punition dans le partage des mêmes chagrins que vous me causez ; oh ! je suis sérieusement affectée !... Comme tout arrive à la fois ; & mon oncle qui croit que je regrette Paris, & qui a invité la banlieue pour me réjouir ; il devine fort bien, mais qu'il répare mal ! Je ne saurais vous pardonner le mauvais tour que vous venez de me jouer, il ne

me fort pas de la tête, votre lettre est un pauvre correctif; comment vous excuserez-vous d'avoir fait mettre en lettres italiques mes solécismes? Ce n'est sûrement que pour qu'ils n'échappent pas aux lecteurs; mais cela ne peut pas être de vous: je vous rendais un hommage si vrai, si senti, que vous auriez dû me pardonner les fautes en faveur du sentiment qui m'a fait hasarder ces mauvais vers, & la docilité que j'ai eue de vous obéir; car vous m'avez encouragée à m'essayer dans ce genre, & en voilà la récompense; mais ne serait-ce pas une tournure à votre manière pour me dégoûter du langage des Dieux? Que ne vous expliquez-vous clairement? accoutumée à préférer vos goûts aux miens, n'avez pas peur que je vous eusse résisté dans cette occasion. J'avais formé le dessein, pour me venger, de ne rien vous dire de votre réponse, mais je ne puis tenir mon courage; il vous est plus permis de pécher qu'à un autre, tant vous savez bien réparer vos fautes. Quelle facilité, quelle élégance, quelles tournaures heu-

reuses ! Il faut convenir qu'on ne peut pas verser un baume plus doux sur une plaie ; mais j'appelle de la comparaison du lapidaire, celle de Prométhée eût été plus juste ; je l'aime mieux que celle de Pigmalion, parce que, comme vous, le premier respecta son ouvrage, il n'y a que son supplice qui m'épouvante ; mais aussi il avait fait du trop beau. En gardant les proportions, il me semble que vous ne pouvez avoir mérité le courroux des Dieux ; voilà bien l'amour-propre, il m'a révoltée d'abord, & c'est lui qui me désarme ; la fable de Prothée n'est-elle pas l'allégorie de cette passion ?

Adieu, charmant mortel ; qu'on ne saurait gronder long-temps, qu'on regrette sans cesse, mais qu'on n'ose désirer ici, n'y ayant, d'être raisonnable, qu'une malheureuse dindonnière que la solitude mettra bientôt à l'unisson de la ménagerie à laquelle elle préside. »

L A B A R O N N E.

Eh bien ! l'Abbé.....

L'ABBÉ.

Je vous entends, Baronne, & je triomphe; voyez si l'érudition dépare cette charmante lettre, si, au contraire, elle n'ajoute pas à son mérite?

MADAME DE CHANCEAUX.

La partie du sentiment qui respire dans cette lettre, & cette mélancolie douce qui se communique à l'ame, m'affectent encore plus.

SAINTRE.

En général, le style de cette jeune personne est si varié, que chacun peut y trouver son compte.

LA MARQUISE.

Sa dernière phrase me déchire le cœur; Comte, vous l'aurez sans doute consolée? Ses plaintes ne sont pas sans fondement; qu'y avez-vous répondu?

LE COMTE.

Selon ma méthode, des plaisanteries d'abord, pour la préparer par gradation à l'austérité des conseils & de la morale.

28 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

LA BARONNE.

C'est ce qu'on appelle dorer la pillule.

LE COMTE.

Précisément.

(*Il lit.*)

Vingtième Lettre du Comte.

28 Novembre 1778.

« Je crois, ma chère Pouponne, que vous étiez sérieusement fâchée au commencement de votre lettre ; il me semblait voir vos deux grands yeux noirs rétrécis par le rapprochement de vos beaux sourcils, ce front, siège de la candeur & de la gaité, sillonné par deux ou trois rides de haut en bas, votre jolie bouche bien serrée ; & Dieu fait comme le sang circulait. Eh bien ! ma chère pupille, si vous eussiez commencé par où vous avez fini, vous vous seriez épargné & votre petite colère, & ses petites écla-boussures ; mais moi, j'aurais perdu ce qu'elle a d'agréable pour mon compte ; car vous savez que j'aime à être grondé, sur-tout par mes amis, quand je leur ai joué de mauvais tours, pareils à ceux que vous

me reprochez; je crois, cependant, que j'ai eu effectivement tort de vous exposer aux louanges du public & à sa curiosité; j'en porte déjà la peine, car on me tourmente pour savoir où la dixième Muse se forme un hélicon: en ça, convenez que si j'étais rancunier, j'aurais beau champ, & que nommer le site du Parnasse nouveau, serait complètement me venger de toutes les injures que vous me dites au commencement de votre lettre? Reprenez votre sérénité, belle Pouponne, je ne trahis pas si légèrement le secret de mes amis, & vos admirateurs qui se disposent à vous payer le tribut, seront obligés de le déposer dans les annales qui ont reçu le vôtre, s'ils veulent qu'il vous parvienne; c'est ce que se propose un jeune homme enthousiasmé de vos vers; mais, pour ne pas vous effaroucher, la muse timide ne vous offre d'abord qu'une chanson.

Ecoutez, mon amie, il est temps de vous parler sérieusement; vos vers m'ont si fort étonné moi-même qui ai suivi votre marche sur le Parnasse, que j'ai hésité de

F 5.

130 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

les confier à l'impression, dans la seule crainte que le public ne voulût pas les croire d'une jeune personne.

Les deux fautes qui vous étaient échappées : m'ont enhardi ; j'ai dit : ce sera le cachet de l'inexpérience ; j'aurais pu sans doute corriger ces deux vers ; mais comme je l'ai dit dans la lettre d'envoi à la Présidente, j'ai craint de leur ôter leur naïveté, leur fraîcheur, enfin, tout ce qui pouvait faire connaître l'ouvrage d'une femme. Mais, c'est à mon tour à vous gronder ; vous m'aviez promis de rassembler vos forces & vos ressources pour résister à la lime sourde de l'ennui ; & la fin de votre lettre est abreuvée de son fiel le plus amer. A quoi servent donc les talens, les connaissances & la philosophie, s'ils ne nous mettent pas à l'abri des dégoûts de la solitude ! Je vous l'ai dit souvent, partagez votre temps, & vous verrez vos journées s'écouler, sinon avec contentement, au moins sans regrets cuisans. Sur-tout taillez-vous de l'ouvrage, traduisez, composez, envoyez-moi le tout ; la correspondance

XXIII. SOUPERS. 131

que cela entraînera, remplira les vides ; les soins du ménage viendront encore à votre secours ; multipliez-en les détails , il y en a d'amusans , & ils sont presque tous utiles. Il n'est pas possible qu'il n'y ait quelques gens à voir dans votre voisinage ; pressez votre oncle de leur faire une première visite , on vous verra , c'est assez pour qu'on revienne ; ainsi , petit-à-petit , vous aurez de la société pendant six à sept mois de l'année. Vous avez l'esprit trop juste , ma chère pupille , pour exiger dans des provinciaux aussi éloignés de la capitale , cette fleur de goût qui y règne ; vous êtes faite pour tirer parti de tout : jusqu'aux sots instruisent ou amusent quelquefois , cela dédommage de l'impatience qu'ils causent ordinairement. Pour l'hiver vous aurez un tambour à broder , je me charge de cette emplette , & vous conseille ce travail , parce qu'il vous éloignera du feu que vous aimez , & qui est contraire à la délicatesse de votre poitrine. Ne chantez que pour entretenir votre voix ; ne lisez jamais à la lumière , réservez

132 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

le soir pour les instrumens; couchez-vous de bonne heure, levez-vous de même, & allez, dans la belle saison, herboriser pendant une heure; vous rentrerez avec de l'appétit; les fonctions de l'estomac se feront bien, le chyle fera bon, la bile ni la mélancolie ne prendront pas le dessus; c'est dans l'équilibre des humeurs & des fluides que consiste la santé; je viens de faire écrire une lettre très-forte par votre tante, à votre geolier; elle exige que vous veniez l'automne prochain, au moins trois mois, à S. Nous tâcherons tous les ans de vous procurer ainsi une petite vacance, & même une courte apparition ici. Laissez faire à l'Amitié, mais ne la découragez pas par un abandon criminel; puisqu'il faut acheter la fortune, que ce soit du moins au meilleur marché possible, & songez que rien ne paye la santé. Adieu, ma chère pupille, je vous embrasse & vous chéris comme un père tendre, qui, en prêchant la fermeté à son enfant affligé, confond ses larmes avec les siennes. »

SAINTRE, à *Madame d'Erby*.

Necachez pas celles qui vous échappent,
elles font trop d'honneur à votre cœur.

MADAME D'ERBY.

On ne peut rien faire devant ces Mes-
sieurs ; ils ont les yeux par-tout.

LE COMMANDEUR.

C'est un moyen sûr de multiplier nos
jouissances.

LA MARQUISE.

Suivons notre objet, & venons à la
chanson de l'âmeureux du journal.

MADAME DE LINTZ.

Oui, parce qu'elle nous amènera la
réponse.

LE COMTE.

Un jeune homme d'Etampes s'était
réellement enflammé aux accens de Pou-
ponne ; il inféra son hommage dans le
journal suivant, & signa : *la Muse Estam-
poise*. Voici ses couplets :

134 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

AIR : *Je suis Lindor, &c.*

* On m'entendra sans cesse vous le dire,
N'en doutez point, votre ouvrage est charmant;
Hélas ! ce mot instruit bien faiblement
De tout ce que votre mérite inspire.

Qui mieux que vous possède l'art d'écrire ?
Vous unissez l'esprit au sentiment :
Un jour entier ne paraît qu'un moment
Quand on le passe à toujours vous relire.

De l'Amitié sentant la douce flamme,
Plus d'une fois recommencez vos chants,
Jeune Zulmis ; qu'ils sont intéressans !
El nous ont fait l'éloge de votre ame.

Heureux celui que la reconnaissance
Depuis long-temps place dans votre cœur !
Qui n'est jaloux d'un aussi grand bonheur . . .
On enviera toujours sa récompense.

Ma pupille ne fut pas insensible à ce culte public ; elle essaya d'y répondre, & m'envoya ses couplets ; je l'encourageai à les hasarder, elle hésita quelque temps ; à la fin, elle me laissa le maître de leur sort ; après y avoir fait d'elle-même des corrections, elle les joignit à cette lettre-ci :

XXIII.^e SOUPÉ. 137

Dix-huitième Lettre de Pouponne.

« Il m'en coûte trop , mon cher tuteur , de résister à vos moindres signes , pour ne pas céder au désir pressant que vous me témoignez d'avoir les couplets que je suis fâchée d'avoir faits à présent. Pourquoi ne puis-je rien vous cacher ? Enfin les voilà , disposez-en , je les abandonne à votre amitié & à votre prudence ; je me suis toujours si bien trouvé de l'une & de l'autre ! Puisque me voilà journalisée , au moins , priez Madame la Présidente de recevoir mes remerciemens de l'indulgence qu'elle veut bien avoir pour moi , & sur-tout de la bonté qu'elle a de m'envoyer son amusant ouvrage ; assurez-la bien qu'il charme les ennuis de ma solitude , & que je suis bien reconnaissante de son attention. Sans elle , je m'abrutirais tout-à-fait ; montrez-ma lettre , je vous relève de votre serment , pour celle-là seulement. Il est bien différent d'aller passer l'été à la campagne , ou d'y passer toute sa vie. Je crois , par exemple , que j'accorderais plus volontiers la niche

136 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

à Mademoiselle D. qu'à votre Bretonne; ses ouvrages peignent une âme douce & modeste, il faut ces deux qualités-là en amitié; l'autre est fière, &, je crois, un peu suffisante; qu'en dites-vous? mais j'oublie qu'il ne faut pas parler de couleurs à qui a la jaunisse. Il faudra bientôt retenir place à Charanton pour Rosbif; il veut, comme on fait dans les Romans, venir se faire hermite dans les bois qui nous environnent. Il espère, peut-être, que j'irai quelque jour faire ma prière à sa chapelle, le saint n'est pas assez de mon goût; voilà, par exemple, de ces niches que je ne remplirai jamais. Il me manque bien pourtant, j'en conviens; avais-je de l'humeur? il la supportait; voulais-je quelque chose, même de ridicule? il y volait; tout en le grondant, j'en attrapais toujours quelque chose, soit au profit de mes caprices, soit pour mon instruction; car ce hibou a entassé bien des choses dans son trou; mais qu'il y reste, je crois que c'est lui qui m'a porté malheur. Scipion se plaint de vous & de moi, elle

voudrait que vous l'allassiez voir tous les jours, & moi que je lui écrivisse toutes les postes; elle a le cœur très-bon, mais, comme dévote, elle est bien exigeante; vous n'aimez pas à bâiller, ni moi à *rabâcher*; ainsi nous aurons tort long-temps avec elle. Mon oncle tracasse le Maréchal (1) à la journée, il l'appelle le bel esprit, & Perrin Dandin ne peut pas souffrir qu'une soubrette éclipse un Président; cela m'amuse bien un peu, mais ce n'est qu'un peu. Je vois le beau temps, je me transporte au bois de Boulogne, j'y passe en revue les chars brillans, les poupées, les pantins; & au moment que, toute entière à cette charmante illusion, je crois y être, un pupître vermoulu, deux paysans qui beuglent, une odeur de poix, & une voûte entr'ouverte me rappellent que je suis dans une vieille chapelle qui menace ruine, c'est votre nuage (2). Adieu, mon

(1) Sa femme de chambre, qui s'appelle *Biron*.

(2) Cela a trait à la description que j'ai faite d'un nuage dans mon Voyage de Paris en Corse.

138 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

cher tuteur, je fais votre remède tant que je peux, mais il n'opère pas toujours; c'est ce qui me fait vous quitter en ce moment. »

LE COMMANDEUR.

Toujours de l'imagination, mais l'ennui domine, il lui faut ses vacances.

LA BARONNE.

Il y a dans cette lettre une niche qui m'est suspecte.

LE COMTE.

La lettre prochaine vous mettra au fait.

L' ABBÉ.

La chanson, la chanson.

MADAME DE CHANCEAUX.

Il y prend goût; l'Abbé finira par préférer une chanson de Pouponne à une pièce de Sakespear.

MADAME DE LINTZ.

Cela est en règle; l'église abhorre le sang.

LA BARONNE.

Oui, mais les revenans & les fossoyeurs
font valoir le domaine de ces Messieurs.

DORIVAL.

La chanson, la chanson.

LE COMTE.

La voici sur le même air.

AIR: Je suis Lindor, &c.

• Si vous voyiez l'objet triste & sauvage
Que dans vos vers vous avez célébré,
Vous vous diriez : Où me suis-je égaré ?
Ah ! reprenons mes vers & mon hommage.

Mon cœur, ému par la reconnaissance,
Trouva des mots pour ce doux sentiment ;
Mais un essai dépourvu d'agrément
Mérite-t-il qu'une Muse l'encense ?

Dans les forêts errant à l'aventure,
Qui me rendra le bien que j'ai quitté ?
J'ai tout perdu, plaisirs, talens, gaité,
Je ne ris plus, pas même à la Nature.

Bien n'agit plus sur mon ame flétrie ;
Plaignez mon sort, mes beaux jours sont passés.
De l'Amitié, sans les soins empressés,
Qu'il serait long le songe de la vie !

SAINTRÉ.

Que je plains cette charmante fille ; ce qu'elle gagne en profondeur , elle doit le perdre en agrémens ; son style se rembrunit ; c'est comme un joli enfant dont les traits se forment trop en grandissant.

LE COMTE.

Vous avez raison ; l'élégiaque devient son genre favori.

LA BARONNE.

C'est elle qui a la jaunisse.

LA MARQUISE.

Eh bien ! je n'ai pas été tentée un instant de plaisanter ; cette intéressante personne a fait passer dans mon ame une partie du sentiment qui oppresse la sienne. . . . Il est bien dur à vingt ans de quitter , Messieurs les poètes diraient l'olympé pour la terre , mais disons en prose , Paris pour une métairie au milieu des bois.

L'ABBÉ.

La ressource de la plaisanterie heureu-

XXIII.^e S O U P E R. 141

ement devient si commune, qu'elle perd tous les jours de son influence. J'ai vu un temps où, je ne dirai pas un petit-mâitre, mais un écolier effronté, démontait un homme grave, qui venait de proférer à propos un axiome de morale. Le jeune homme avec un étalage de mots pris à droite & à gauche dans les feuilles du jour, & un ton suffisant, trouvait encore le secret de mettre les rieurs de son côté & paraissait même instruit :

Car, grâces aux almanachs chantans,
Aux complaisans folliculaires,
Aux esprits, aux dictionnaires,
En France il n'est plus d'ignorans.
Erudits & gens à talens,
Qui, croyant s'avoir quelque chose,
Vous efforcez encor d'augmenter votre dose
D'instruction & de bon sens,
Vous perdez, je crois, votre temps.
Une plaisanterie, un bon mot qui circule
Répond à tous vos argumens,
Et les demi-savans,
Armés de la fêrule,
Du sarcasme & du ridicule,
A moins de frais brillent à vos dépens.



LA BARONNE.

L'Abbé, est-ce un impromptu?

L' A B B É.

Vous ne m'en soupçonnez pas capable; c'est un morceau que j'ai trouvé déplacé dans un conte que me lisait un jour un de mes amis; comme le fonds est vrai, je l'ai retenu.

DORIVAL.

Et pas mal appliqué.

LA MARQUISE.

Et l'Estampoïs en est-il demeuré là?

LE COMTE.

Mon Dieu non; il s'avisa de mettre, dans un autre journal, une longue lettre, moitié prose, moitié vers, où il assurait sa nouvelle divinité que l'Amour valait bien l'Amitié. Cette morale ne fit pas fortune, sa correspondance finit là; mais cet événement me valut une longue lettre que je ne peux vous livrer, qu'autant que vous n'exigerez de moi aucun éclaircissement. Je ne me détermine même à

vous la lire, que parce que ie la crois la mieux écrite de toutes celles que Pouponne m'a adressées.

LA MARQUISE.

Comte, vous ferez toujours le maître des conditions avec nous; vous contribuez trop à nos plaisirs, pour que nous troublions les vôtres par la moindre indiscretion.

LE COMTE.

Pour l'intelligence de la niche qui a frappé la Baronne, je dois faire passer avant une lettre que j'écrivis à Pouponne de la ville de R. . . . où j'étais allé passer quelque temps: quinze jours, au plus, après mon départ, elle me querella de n'être pas encore de retour.

(Il lit.)

Vingt-unième Lettre du Comte.

« Je vous ai toujours annoncé, ma chère pupille, que je serais absent environ un mois; je ne puis guère moins donner à mes amis. Votre obligeante impatience a un almanach particulier que la mienne

ne contrôlerait pas, si j'étais encore dans l'âge où l'on fait céder ses devoirs aux plaisirs ; mais je ne vous cacherais pas que je n'ai point un sacrifice aussi complet à faire sans dédommagement, &, dût l'amitié qui nous unit, s'alarmer un instant, je vous instruis que je viens de mettre en tiers dans ce sentiment une personne & cette personne est une demoiselle, & cette demoiselle est charmante, & cette charmante a l'esprit pénétré, & son esprit est cependant toujours naturel, & ce naturel émane d'une âme honnête & sensible..... Ah ! doucement, Pouponne, voilà deux grands yeux noirs de trop, ma franchise ne doit pas m'attirer ce regard en dessous ; un peu de sang froid & de réflexion, & vous reconnaîtrez votre Sosie ; peut-être n'est-ce que cela ; vous connaissez mon goût pour les espiégleries ; cependant tout ce que je vous dis & écris n'est pas toujours chimère ; je n'en crée même que pour en combattre d'autres ; mais il en est d'invincibles, & j'ai remarqué qu'en général ce sont celles qui ont un principe honnête ;

honnête: on croit que tout ce qui en dérive est bon & juste; cependant l'expérience dément tous les jours cette conséquence, & , tous les jours , à force de raffiner sur les moyens d'être heureux , on voit se rétrécir la route qui conduit au bonheur; bientôt on s'égare dans les sentiers tortueux , on regrette le grand chemin , le jour finit , & l'on a peine , dans l'obscurité , à saisir un souci fané , au lieu de la brillante rose qu'on s'était flatté de cueillir , & pour laquelle on avait dédaigné la modeste violette , ou l'humble barbeau.

Vous vous êtes apperçue de l'absence du pauvre Rosbif, cela n'est pas étonnant, ma chère pupille ; la complaisance est l'alchimie de la société , & quand on n'a plus qu'un vieil oncle & un jeune perroquet , de qui en attendre ? les jours (à la campagne sur-tout) ne passent pas si vite qu'à l'ordinaire ; il est si doux d'être obéi aveuglément , d'être prévenu sans cesse !... Pouponne , tournons la médaille.

Vos questions sur la B. m'ont

Tome III.

G

rappelé celles sur la Corse, & j'y répondrai de même. Il ne faut pas s'attendre, dans une province aussi éloignée de la capitale, à ce ton d'aisance, à cette aménité de mœurs, à cette urbanité qui est propre aux Parisiens; chaque pays a son caractère, il est ici fortement prononcé. Le B... est fier & rude; les marins sont peu galans, encore moins polis; on parle ici pour se faire entendre tout juste; ceux qui jouent l'esprit s'en approvisionnent le matin dans les folliculaires quelconques, & en voilà pour leur journée; ce n'est pas qu'ils manquent d'esprit naturel; mais l'oisiveté dans le centre, & le commerce à la ceinture, émoussent cette pointe fine & délicate qui en est la fleur. Il faut pourtant rendre justice aux femmes d'ici, elles sont généralement aimables; négligées des hommes, elles font plus de frais pour plaire, & vous savez que ces frais-là sont rarement perdus; elles sont jolies & n'oublient pas ce qui peut les faire remarquer, autre attention dont nous devons leur savoir gré: pour qui pare-t-on les autels, si

te n'est pour les divinités ? Le Parlement tient ici le haut du pavé ; vous savez qu'il a fait du bruit, il eut son apogée & sa révolution comme les astres. Quelques mauvais plaisans firent afficher, il y a quelque temps, une terre à vendre, à dix lieues de tous Présidens & Conseillers au Parlement. Je ne puis rien vous dire des curiosités de la ville, il n'y a point de monumens frappans ; les places sont ordinaires, point de fontaines, d'obélisques, de belles églises, ni de beaux couvens. La ville neuve est tirée au cordeau, les maisons bâties uniformément, mais sans commodités intérieures ni cours ; dix pieds carrés en tiennent lieu ; les escaliers sont obscurs, étroits & mal-propres ; l'air est toujours mal-sain, faute de circulation, & le jour bâtard & oblique.

La société est découpée comme dans tous les lieux de Parlement ; chaque corps se réunit pour manger, médire & jouer ; au reste, c'est l'histoire de toutes les petites villes. Les promenades se réduisent à des places nues dans la ville ; au dehors, à un

148 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

mais mal-sain par les eaux croupissantes qui l'environnent , & à une espèce de manège couvert d'arbres dont la circonférence n'a pas deux fois celle du Colisée.

S'il me fallait vivre ici à la R..... j'aurais bientôt pris mon parti ; mais comme à Paris, je m'occupe le matin à *diverse baje* (1), je lis l'après-midi , & je me promène le soir. J'ai sur le tapis mon Oreste ; j'espère l'avancer à la campagne dans le silence des bois. Il est propre aux idées sombres & profondes du sujet.

Vous avez , chère Pouponne , confondu les comètes avec les planètes ; celles-ci ont un cours déterminé , connu & sujet au calcul , sauf Saturne & ses anneaux , qui , à cause de leur prodigieuse distance , échappent aux observations les plus suivies , & aux meilleurs instrumens ; les comètes n'étant pas de notre monde planétaire , & n'y passant qu'accidentellement , attirées par le soleil , leur éclipse & leur retour ne peuvent pas se calculer par

(1) A diverses bagatelles.

les regles en question ; au reste , souvenez-vous que le systême de l'immersion des comètes dans le tourbillon du soleil , pour alimenter les feux , n'est qu'une nouveauté sans appui solide ; car si la comète qui a déjà réparé deux fois , se montre encore , comme on l'a prédit , adieu la nourriture de Phœbus , le Dieu restera à jeun , & le systême à la beurrière. Je pardonne votre question au désœuvrement de la campagne ; à la ville vous avez des choses plus utiles , & aussi agréables à récapituler. J'ose même insister sur un objet , qui , aux champs sur-tout , réunit l'un & l'autre. Ma chère pupille , quelle satisfaction , en parcourant la classe des vulnérables , des emménagogues , des simples astringens , d'y découvrir quelques nouveaux individus doués de quelques propriétés précieuses ? Bienfaitrice de l'humanité souffrante , ce titre n'est-il pas préférable à tout ce qui peut l'éblouir sans la soulager ? Mon amie , rien ne peut honorer davantage l'homme , que de venir au secours de l'homme , c'est la partie

G ;

la plus intéressante de sa tâche , & malheureusement la plus mal remplie. Je vous remercie de votre attention , il n'y a point d'inconvéniens que P.... ait dit à mes enfans que je suis ici ; leur naïveté vous est familière , & vous voyez que leur goût se soutient. Rien ne me prouve mieux qu'ils ont mon cœur. Point de pressentiment , mon aimable pupille ; n'anticipons pas sur l'avenir , c'est gâter le présent. Le sageau printemps ne s'afflige pas du retour nécessaire de l'hiver ; il cueille des fleurs , mange ensuite des fruits , & , quand les frimats approchent , il se munit de son manteau : celui de la philosophie est impénétrable aux élémens.

Adieu , Pouponne , ripostez quelque chose aux oiseaux , dont le ramage vous attire dans le joli bosquet de l'amitié ; préparez-y une niche nouvelle , nous pourrons bien avoir à y placer un jour quelqu'un , mais point d'yeux noirs. »

LE CHEVALIER.

Gare l'orage , le tonnerre va tomber sur la niche.

MADAME D'ERBY.

Nouvelle preuve que l'amitié est jalouse.

SAINTRÉ.

Souvent plus que l'amour; on s'y livre sans remords, parce que son motif est plus pur; &, lorsqu'on n'a pas à rougir d'un sentiment, il est ordinaire de le pousser à l'excès.

MADAME DE LINTZ.

Disertateurs éternels, laissez-nous écouter la réponse.

LE COMTE.

Tenez, l'Abbé, continuez vos fonctions.

L'ABBÉ.

Je ne serais pas étonné qu'on me les enviât.

(Il lit.)

Dix-neuvième Lettre de Pouponne.

« La toujours mal-adroite Biron ne m'a-t-elle pas remis votre lettre à table, mon cher tuteur, & nous avions du monde; je n'ai pas osé la lire, & j'ai manqué

G 4

d'avoir une indigestion : ce maudit café ne venait pas. Scipion (1) & Rosbif (2) étaient les seuls qui se doutaient de mon impatience, & ils avaient la méchanceté d'en rire; enfin on a levé, & crac, me voilà dans le bosquet de l'Amitié; c'est ici mon temple, & je n'ouvre jamais vos lettres que là. J'ai d'abord remarqué que je n'avais pas mes quatre pages entières; ensuite, qu'en revanche, j'avais une dose de morale de plus, & pas un petit mot pour rire, sauf les épigrammes; d'où j'ai conclu que la lettre était plus duteur que de l'ami. Vilain air de R.... voilà déjà la seconde de ce ton-là, & vous voulez que j'aime votre R.... si, les hommes y sont grossiers & les femmes coquettes. Votre R... n'a que des auberges & des tripots; en vérité, cela ne vaut pas la description que vous m'en faites; un Parlement par-dessus le marché, moi qui ne les aime pas; heureusement que

(1) Sa tante.

(2) Rosbif est le même que l'humble barbeau.

XXIII. S O U P E R. 153

vous revenez bientôt, je vous prierais de ne me plus rien dire de ce vilain pays-là; cependant comme je connais votre goût, & que vous n'en avez pas pris sans raison pour mon prétendu Sosie, je ne doute pas de ce que vous m'en dites; mais vous permettrez que les circonstances me l'aient fait connaître autrement que par relation, pour préparer la niche.

Toujours adroit, mon cher tuteur, toujours revenant à son but par un détour, l'humble barbeau n'en vaudra pas mieux, & il se pourra bien faire que je manquerai la rose; mais, en conscience, rien ne m'obligera à m'empoisonner du souci fané; mais c'est vous qui êtes le Bellérophon, car enfin ce que j'ambitionne existe ou doit exister; ce n'est donc plus une chimère, & si je n'en poursuis point, c'est donc vous qui êtes à califourchon sur l'hippogryphe.

L'humble barbeau est ici depuis huit jours, & j'en suis bien aise; oui, certes, la complaisance rend supportable bien des gens qui, sans cela, ne le seraient pas.

G 5

lo prova scapino (1); que ferais-je de cet éternel *admirant*, que je compare à Argus, parce qu'il n'a que des yeux, s'il ne se tuait pas de m'obéir ? N'est-ce pas encore beaucoup, que je veuille bien prendre la peine d'exercer ce mérite, le seul qu'il puisse jamais avoir devant moi... ? Oh ! si vous étiez ici, comme je devine votre phrase..... Pouponne..... (il me semble l'entendre)..... rien n'est si joli qu'un jeune chat & qu'une petite-maîtresse ; ils ont chacun de petites pattes armées de petites griffes, le tout si gentil... A la bonne heure, je fais bien que vous parlez comme un livre, & que souvent je radote comme une préface ; mais je radote avec mon ami ; son indulgence me rassure, & ses plaisanteries me font plaisir, parce qu'elles ont toujours une teinte de morale *puce*, qui me fait rire & penser tout à-la-fois : *Così raduna tutto* (2). Etes-vous content, à la fin, voilà-t-il de l'ita-

(1) Témoin Scapin.

(2) C'est tout réunir.

Rien? Rosbif, que j'ai pourtant consulté, rien que sur ces deux phrasettes, s'est égoïllé à me crier, bravo! bravo! vingt fois, mais j'ai bien payé sa consultation; il ne fait plus que me parler italien, il m'en excède; je me venge, en lui soutenant qu'il ne le prononce pas comme vous; mais n'a-t-il pas retrouvé sa langue, qui était si bien dans son fourreau, pour me dire avec son air tartufe : *Qui est-ce qui peut atteindre à votre tuteur ?* O le monstre ! il ne lui fallait plus que cette recommandation; dieu-merci, il s'en va après-demain, bon voyage. Mais sur quelle herbe aviez-vous donc marché? Comment ! insulter, dans la phrase, mes deux plus affectionnés automates (1) ! J'ai été bien tentée de leur lire ce passage; mais comme j'avais ma bonne part dans le sarcasme, mon amour-propre a détourné la balle, & vous en serez quitte, cette fois seulement, pour une croquignole; pour vous punir d'imaginer que je manque de

(1) Sa tante & son perroquet.

complaisans à la campagne. Apprenez, Monsieur le mauvais plaisant, que si je voulais publier l'arrière-ban ici, j'aurais bientôt sous ma bannière tous les nobles planteurs de choux des bords de l'Oise qui vaudraient bien ceux du Lignon..... Il est donc dit que je ne ferai jamais connaissance complète avec les comètes, malgré l'envie que j'en ai? Cependant la preuve qu'elles sont sujettes au calcul, c'est qu'on prédit leur retour; ce n'est pas par les mêmes règles que les éclipses des planètes; mais enfin, il y a un calcul..... mon cher tuteur, *la complaisance est l'atchimie de la société*; vous prêchez si bien, même d'exemple; c'est encore l'air de R..... je n'en botanise pas moins; vous verrez si je ne vous montre pas trois ou quatre simples nouveaux, que je ne fais comment classer. Il y en a un qui a du lait comme les tithymales, mais qui n'en a pas la feuille ni l'âcreté. Un autre a un grand champignon au sommet; sa feuille & sa tige tiennent à la véronique; mais il n'en a pas l'odeur, & ce champignon me

déroute; ce n'est pas feuilles roulées ni excroissance, c'est une espèce de panache vivace & crêté Oh! vous verrez tout cela, mais quand? vous avez bonne grâce, en vérité; Monsieur s'amuse, porte par-tout avec lui ses ressources, fait de nouvelles amies, leur prodigue ses grâces, & n'a que de la morale pour les anciennes; encore ne veut-il pas que l'on pense à pis que tout cela... Vous avez beau dire, cette maudite Corse me désole, je n'y pense jamais sans fièvre; je vous passe la B. pourvu que vous me rassuriez sur le chenil de Paoli; j'en ai tâté, je sais ce que c'est que de passer quinze mois dans le désert.

Mon cher, mon estimable tuteur, mon ami, ne laissez pas votre ouvrage imparfait, je vous dois la véritable vie, la vie de l'ame; je me suis hâtée tant que j'ai pu sur vos pas; mais, comme dit Rosbif, qui peut vous atteindre? J'ai eu l'ambition de favoir un peu de tout, vous, la complaisance de vous prêter à ma manie; mais que vos absences me retardent &

m'humilient ! la vigne trop faible rampe , quand l'ormeau lui retire son secours , & voilà la pauvre Pouponne ; à côté de vous , je ne doute de rien , je vous regarde , un signe d'encouragement semble développer mes idées ; je me hasarde & il se trouve que j'ai bien dit ; mais quand cet appui me manque , je ne suis plus qu'une étourdie qui fait parade de ce qu'elle ne fait pas , & qui souvent trouve des gens qui ne ménagent pas son amour-propre ; il est si à mon aise avec vous ! un léger sourire de mon ami m'intéresse & me corrige , tandis que le meilleur raisonnement de tout autre m'impatiente , sans me profiter : enfin , jusqu'à Biron qui dit que je suis bien plus aisée à servir quand vous êtes à Paris. Mon cher tuteur , votre tâche n'est pas finie ; j'ai encore tout plein de défauts , mais je n'ai pas celui de l'ingratitude , mon cœur m'en assure , sans quoi je l'arracherais.

J'ai eu envie un instant de faire votre commission aux oiseaux , en italien ; mais avec tous les dictionnaires & les gram-

maires du monde, je n'ai pu en venir à bout. Les temps des verbes m'embarraissent toujours, & puis les maudites syncopes qui font l'élégance de la poésie, je n'y entends rien; j'ai tout laissé là, j'avais pourtant quelque chose de commencé en français, mais fi.

Vous ne m'avez rien dit de votre santé, la dernière fois; pourquoi ne pas prendre des eaux? vous me les conseilleriez en pareille circonstance. Votre genou prend-il un peu de force? Aller chercher si loin des blessures! ce vilain pays-là m'a toujours déplu.

Nous ne savons rien ici de ce qui se passe, que la mort de Voltaire & de Jean-Jacques; cela m'a fait remarquer que les hommes célèbres meurent souvent à-la-fois, & qu'ils ne naissent pas de même. Cette nature si abondante se lasse pourtant, il m'en arrive autant; je me lasse aussi, non de causer avec mon ami, mais d'écrire à la lumière; il faut, malgré moi, m'arracher à ce plaisir. Adieu, mon cher tuteur; si vous saviez ce que ce mot me

160 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.
coûte, vous vous dépêcheriez de venir
le changer en bon jour .»

DORIVAL.

Le système est enraciné : quel dommage !

LA BARONNE.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas le second
tome de la Muse Estampoise ?

LE CHEVALIER.

Qui est-ce qui ne serait pas tenté d'aug-
menter cette édition !

MADAME DE LINTZ.

Mesdames, finissons l'article de Pou-
ponne, &, pour cause, cela tend à nous
débaucher tous nos Bergers ; sur-tout,
Comte, n'allez pas découvrir le lieu de
sa retraite, nos arcadiens iraient bientôt
en pèlerinage bâtir des niches.

MADAME DE CHANCEAUX.

Moi, je crois qu'ils en seraient tous
pour leurs pas & leurs autels. Je vois à
cette fille un caractère, & d'une trempe
à ne pas mollir pour tous les pèlerins
du monde.

MADAME D'ERBY.

Je ne pense qu'à une chose , c'est comment la lettre que le Comte nous promet encore , peut être mieux écrite que cela.

L E C O M T E.

Sur la foi des traités , l'Abbé , prenez la peine de lire. Pouponne avait été malade, j'elui avais témoigné mon inquiétude de son silence, elle me répondit ainsi :

L' A B B É lit.

Vingtième Lettre de Pouponne.

« Vous vous doutez bien, mon cher tuteur, que le dérangement de ma santé a pu seul m'empêcher de vous répondre depuis trois semaines. J'ai en effet été bien malade; ma poitrine est si échauffée, que la moindre application me fait cracher le sang; on m'a ôté impitoyablement plumes, encre & papier, on ne m'a laissé que quelques livres, encore des romans que je n'ai jamais trop aimés ; depuis que vous m'avez dit qu'ils remplissaient le cœur de vide, je me suis toujours rappelé

cette phrase, & je trouve qu'il est bon de donner, comme cela, des tournures singulières aux axiomes de morale, cela les fait retenir plus facilement. Enfin, on m'a rendu ce matin mes chères plumes, sans quoi, je vous aurais écrit avec un crayon qui était échappé à mes surveillantes. Jusqu'à ce vilain Maréchal qui s'en mêle & qui fait le Rosbif. Enfin, vous voyez la suite de m'avoir imprimée; voilà de grandes réponses à de petites choses; voilà des têtes qui se montent, des Muses qui veulent faire mon éducation, & m'apprendre, à mon âge, que l'Amour vaut mieux que l'Amitié; mon meilleur ami, chargez-vous du démenti, vous y êtes assez intéressé, pour que je m'en rapporte à vous; mais sur-tout faites en sorte que cela n'ait pas de suite, & vous en sentez la conséquence. Mon oncle attend le journal comme le messie, il lit toujours avec moi; il m'a fait cent mille questions, & se doute que les vers sont de moi, & que la réponse vient de quelqu'un qui me connaît, & tous les

rogatons recommencent : « Vraiment » vous ne voulez pas vous marier , parce » que quelqu'un vous occupe ; vous n'êtes » qu'une romanesque » , & toute gentillesse semblables qu'on apprend apparemment sur les fleurs de lis. Mon ami , je n'ai pas besoin de fournir matière aux persécutions , vous m'entendez , & je compte sur votre amitié pour faire cesser la pièce : si vous le croyez absolument indispensable , confiez mes motifs à Madame la Présidente , & priez-la de recevoir mes nouveaux remerciemens. Ne m'oubliez pas auprès de Mademoiselle D... elle est si intéressante ! mais souvenez-vous de votre parole ; je vous offense de vous la rappeler , mais *non si sana la paura* (1).

Mon bon ami , les copies vous feront le même plaisir ; de grâce , tranquillisez votre amie , ne querellez pas son extrême délicatesse , ce n'est pas de votre honnêteté que je me défie , mais de votre excessive amitié ; elle me jouerait un mauvais tour

(1) On se guérit pas de la peur.

quelque jour. Soit que l'amour-propre me donne cette frayeur, soit que je vois mal, donnez-moi cette satisfaction ; vous êtes capable de plus grands sacrifices encore ; j'ai été la confidente de quelques-uns, qui m'ont appris à connaître votre ame ; allons, du courage, ce que vous avez fait pour l'Amour, ne pouvez-vous le faire pour l'Amitié ?

Je n'ose pas toucher cette corde, mon pauvre ami, je suis trop franche ; je vous suis attachée par des liens trop forts & trop anciens, pour vous tromper : mon cœur vous plaint sincèrement, mais mon esprit vous blâme. Je vous renvoie à ma dernière ; votre méthode ne vaut rien. Pardonnez, à votre pupille, ce ton que la vive & sincère amitié peut seule excuser. Vous courez à un mal pour en guérir un autre ; c'est un homme qui se fait inoculer, pour éviter la petite vérole, cela a cependant ses partisans ; mais comment mon aimable tuteur, qui peut s'en tenir aux superficies, jouir de tout & faire jouir les autres, sans rien compromettre

du sien, a-t-il l'idée de vouloir réparer une perte en en risquant une autre ? système de joueur , par conséquent dangereux ; oh ! j'ai lu dans votre ame, vous m'y avez accoutumée , j'y ai reconnu le germe d'un attachement nouveau , & j'en ai frémi pour vous : infortuné ! encore tout humide du naufrage , pour me servir de vos expressions poétiques, vous remontez peut-être sur une planche que le premier flot va renverser. Votre cœur suit son appétit, ce besoin cruel qu'il a d'aimer , & puis tomber entre les mains d'une femme fausse ou artificieuse , froide ou exigeante, emportée ou injuste, & voilà le plus charmant des hommes livré à la mélancolie la plus sombre, aux tourmens les plus douloureux ; sa santé se délabre , il se mine , ses grâces s'évanouissent , & il faut qu'il cherche dans son courage ou dans sa fierté une secousse violente qui l'arrache à la séduction & au malheur. Mon ami , je n'ai pas été loin chercher cette peinture , vous savez à qui elle appartient , j'en ai les larmes aux yeux , en

vérité ; oh ! du moins , si le fait est fait ,
 veuillent les Dieux que vous soyiez bien
 tombé. Je respecte votre secret ; vous
 m'avez dit tant de fois que ceux des autres
 n'étaient pas dans notre commerce , que
 je m'habitue à cette privation , quelque
 dure qu'elle me soit.

O mon ami ! mon second père ! vous
 qui m'êtes cher & précieux à tant de titres ,
 puissiez-vous trouver enfin le bonheur
 qui vous a fui jusqu'à présent , puisque
 vous le faites consister dans le malheureux
 sentiment qui , je crois , au contraire , le
 bannit de dessus terre. Si des vœux ardents
 & continuels y pouvaient quelque chose ,
 vous n'auriez rien à désirer ; hélas ! prenez
 bien garde , vous êtes trop confiant , vous
 accoutumez trop vite une femme à vous
 dominer , vous êtes enfin trop tendre ; il
 est des femmes qui en abusent , votre
 ame qui a du ressort en gémit d'abord ,
 mais voudra se relever ; il sera trop tard ,
 les tracasseries naîtront..... Je vous afflige
 avec ma morale , pardonnez-la moi , mon
 adorable ami : rien de ce qui concerne

votre bonheur ne peut m'être indifférent; une ame que vous avez formée, ne peut être insensible aux moindres événemens de votre vie; je ne vous demande qu'une chose, vous pouvez me la dire, est-elle douce & tendre? je respirerai alors, & j'espérerai que du moins vous ne ferez pas malheureux. Vous vous en défendriez en vain, il y a deux mois que je gagerais ma tête, que votre cœur est occupé. Il faut tout vous arracher; je n'ai jamais rien su, que quand vous avez eu besoin des consolations de l'Amitié, pour essuyer les larmes de l'Amour trahi. Mon ami, ce n'est pas un reproche que je vous fais, je fais que je n'ai pas dix-neuf ans, que je n'en avais que dix-huit, il y a six mois; mais comment se fait-il qu'en six mois je gagne environ six ans? Allons, ne chicanons pas, vous m'avez si souvent donné l'exemple de l'indulgence, que je vous en dois à mon tour. Voilà une bien longue lettre pour une convalescente, aussi mon griffonage est-il affreux.

Vous avez fait votre songe dans un accès de fièvre ; quoique ce soit un de vos meilleurs morceaux, n'en recommencez pas à ce prix.

Sentant battre mon cœur, j'en croyais avoir deux.

O quel vers ! & comment peut-on oublier un mortel qui sent & qui exprime ainsi ? Au reste, j'ai, je crois, deviné son motif, & je gagerais qu'il est aussi héroïque que vous l'avez cru blâmable ; elle n'avait que ce parti à prendre, dès qu'elle n'était pas capable de résister aux effets de l'absence & des circonstances. Je la plains sincèrement, & je gage que c'est une femme exemplaire & vertueuse ; mais je vais me renfourner. Adieu, mon cher tuteur, il me faut, comme à vous, du repos ; gardez toujours, dans le nouvel emménagement, le petit boudoir de l'Amitié pour votre pupille, qui se flatte de vous être chère. »

L A B A R O N N E.

Eh bien ! d'Erby, êtes-vous convertie ?

MADAME

MADAME D'ERBY.

J'y apportais de grandes dispositions ;
mais mon étonnement n'est pas moindre.

L' ABBÉ.

Les sages de la Grèce ne prêchaient pas
aussi bien.

MADAME DE LINTZ.

Ajoutez que , sortant de leur bouche ,
ou de leur plume , la sagesse avait un
préjugé de plus à vaincre.

LA MARQUISE.

Comte , vous avez eu raison de nous ;
garder celle-là pour la dernière , c'est bien
le bouquet ; nous n'avons qu'un regret.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah ! oui , notre curiosité n'est pas aussi
satisfaite que notre cœur & notre esprit.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas ce que je voulais dire , ces
énigmes-là ne sont pas si difficiles à de-
viner ; mais j'aime la délicatesse du Comte
& sa franchise , car il en faut même pour
se décider à se laisser deviner.

Tome III.

H

LE COMTE.

; Pourquoi croire ma réputation intéressée dans une faiblesse ? Je suis homme , rien de ce qui tient à l'humanité ne m'est étranger ; je n'ai point à rougir d'avoir séduit l'innocence , corrompu les mœurs d'une femme par une fausse morale ; j'ai souvent senti mon cœur ; j'ai parlé son langage , quand un autre cœur a frémi à l'unisson ; j'ai goûté les charmes de la sympathie , jusqu'au moment où l'habitude & le temps ayant produit leur effet , nous ayons , l'un & l'autre , cédé à l'impression du dégoût insensible qui mine toutes les chaînes.

LE COMMANDEUR.

Mon cher Comte , il est donc vrai que la constance ressemble à un moine de la Trappe , qui creuse tous les jours son tombeau.

LA BARONNE.

Un mauvais principe , pitoyable comparaison ; cela est dans l'ordre.

LA MARQUISE.

Dorival, le jour approche, profitons des momens; si vous saviez quelques jolis vers de femme, j'aime à faire valoir mon sexe, & Saintré fera joyeusement la clôture par une ariette.

DORIVAL.

C'est ce qu'on appelle jouer de son reste; voici la dernière pièce de mon petit recueil de campagne: Julie-Rose était une jeune personne charmante, elle me demanda un jour un bouquet pour sa fête; nous étions dans un jardin, je restai quelques momens sous un bosquet, où je fis cette bagatelle:

D'Ovide la célèbre amante
 Avait tes attraits & ton nom:
 Elle jouit d'un éternel renom,
 Et le dut aux accens d'une Muse galante.
 Moi, par un contraire dessein,
 J'attends de toi l'apothéose;
 Ton nom seul, dans mes vers, rend leur succès
 certain.

H 2

Dans un parterre ainsi la rose
Du Fleuriste heureux qui l'arrose
Embellit seule le jardin.

Je reçus, le lendemain, cette réponse.

LA MARQUISE,

Ah! Dorival, le tour est sanglant; pour vous punir, je ne vous laisserai pas le plaisir de dire le secret à vos amis; ces vers que Dorival vient de vous lire, sont du Marquis, &, de bonne foi, la jeune personne, pour laquelle il les avait faits, n'était pas en état d'y répondre; je m'amusai à faire cette réponse, je la confiai à Dorival qui se chargea de la faire remettre au Marquis: lisez maintenant,

DORIVAL.

Je lis mon absolution.

* De plaisir & de vanité
J'expirerais peut-être,
Si j'osais me reconnaître
A ce portrait si flatté.
Si ta lyre enchanteresse
Daigne chanter mes appas,
Elle seule m'intéresse, .

Et sur eux ne m'aveugle pas,
 Je n'aurai point la folie
 De croire à tes charmans accens ,
 Ils sont moins vrais que séduifans ;
 Mais la reconnaissance augmente en moi l'envie
 Que j'ai de te savoir heureux.
 Souris à mes sincères vœux ;
 Et puissent-ils être un présage
 Des plaisirs purs & sans nuage
 Que te promet le lien qui t'engage ;
 Qu'il dure, & l'on verra le doyen des enfans
 Avec l'Hymen jouer en cheveux blancs.

LE COMMANDEUR.

Marquise, la dernière idée est charmante, vraiment neuve & parfaitement rendue. C'était un farcin que vous vouliez nous faire, & nous ne saurions trop remercier Dorival de la restitution qu'il nous en a faite.

LA BARONNE.

Savez-vous, Marquise, que vous jouiez gros jeu de donner tant d'esprit à une rivale ?

LA MARQUISE.

Non, Baronne, le conseil de la fin servait de correctif, & je connais trop le

174 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

Marquis pour suivre d'autres mouvemens que ceux de mon cœur. C'est là que je lui aurais répondu pour mon compte en pareille circonstance ; il saisit l'intention & prit beaucoup d'estime pour Julie-Rose ; c'était tout ce qu'il lui devait , & tout ce qu'elle pouvait raisonnablement attendre de lui.

MADAME D'ERBY.

Et ce mystère a-t-il duré long-temps ?

LA MARQUISE.

Cela n'était pas possible ; il fallait bien remercier la Muse , ce fut le quart d'heure de Rabelais ; le Marquis alors ne s'y trompa point. Allons , Saintré , nous sommes convenus de monter dans nos voitures en cadence.

SAINTRÉ.

Nous n'avons pas chanté beaucoup de duo ; Madame d'Erby a eu la complaisance de se prêter à une bagatelle , sur un air que tout le monde aime ici.

(*Ils chantent.*)

XXIII.^e SOUPÉR. 175

AIR: *Il me souvient de cette fête.*

Second dessus.

Mêle ta voix à cette fête,
On aime à l'entendre
chanter;
La palme est pour toi tou-
jours prête,
Ma voix n'y peut rien
ajouter.
Nous voyons ici l'abon-
dance,
Ici l'abondance
Au goût exquis le dis-
puter.
Nous voyons ici l'abon-
dance
Au goût exquis le dis-
puter.

Phyllis, répétons en ca-
dence:
Que l'Amitié
Avec l'Amour soit de
moitié.

Ouvre ton cœur, chère
Louise,
Aux sentimens que nous
t'offrons,
Aux sentimens que nous
t'offrons,
Ouvre ton cœur, chère
Louise.

Phyllis, répétons en ca-
dence:
Que l'Amitié
Avec l'Amour soit de
moitié.

Mêle ta voix à cette fête,

Premier dessus.

Soutiens ma voix à cette
fête,
Avec toi je crois mieux
chanter,
Et ta Bergère est toujours
prête
A l'applaudir, à l'imiter.
Et des cœurs la reconnais-
sance,
Qui sur nos chants veut
l'emporter,
Qui sur nos chants veut
l'emporter.

Myfis, répétons en ca-
dence:
Que l'Amitié
Avec l'Amour soit de
moitié.

Souris aux vers que nous
chantons,
Ils sont enfans de la fran-
chise.
Souris aux vers que nous
chantons,
Ils sont enfans de la fran-
chise.

Myfis, répétons en ca-
dence:
Que l'Amitié
Avec l'Amour soit de
moitié.

Soutiens ma voix à cette
fête,

H 4

176 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

On aime à s'entendre
chanter ,

La palme est pour toi tou-
jours prête ,

Ma voix n'y saurait ajou-
ter.

La palme est pour toi tou-
jours prête ,

Ma voix n'y saurait ajou-
ter.

Avec toi je crois mieux
chanter ,

Et ta Bergère est toujours
prête

A s'applaudir , à s'imiter.

La palme est pour toi tou-
jours prête ,

Ma voix n'y saurait ajou-
ter.

LA MARQUISE.

Oui , couple charmant , mon cœur
s'épanouit délicieusement à vos accens ; il
goûte le double plaisir de vous entendre
& de vous croire. Commandeur , si tous
les humains leur ressembaient , que pour-
rait-on faire de mieux que d'aimer ?

LE COMMANDEUR , brusquement.

AIR : N.º 4.

Non , non , je ne veux aimer

Que le jus de la treille ,

Je ne veux plus m'enflammer

Que pour toi , ma bouteille.

Nargue du fils de Cypris ,

Je brise sa couronne ,

Amis , & donne le prix

A l'amant d'Erigone.

Non , non , &c.

XXIII.^e SOUPER. 177

On cherche en vain le plaisir

Parmi nos élégantes,

Seule tu le fais jaillir

En flammes pétillantes,

Non, non, &c.

Thisbé me traita deux ans

Sous un air d'innocence;

Le vin, par ses flots brillans,

Me rendait l'espérance.

Non, non, &c.

Tout rayonnant de gaité,

Bacchus fait se suffire;

De Vénus l'enfant gâté

Sans lui gèle ou soupire.

Non, non, &c.

Ces Dieux, pour guider leurs pas,

Tous deux ont la Folie,

Mais Bacchus ne connaît pas

La sombre Jaloufie.

Non, non, &c.

On voit bâiller le marmot

Qu'encense l'Idalie,

Tandis qu'au sel d'un bon mot

Le buveur s'exalte.

Non, non, &c.

H s

178 LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

De colère frémissant,
Rebuté de sa helle,
A Bacchus l'Amour souvent
Dénonce la cruelle.
Non , non , &c.

Mais en trop parlant des Dieux
De l'une & l'autre ivresse
Amis , je crains de tous deux
La force & la faiblesse.
Je sens de boire & d'aimer
Le besoin dans mon ame ,
Un coup-d'œil vient d'allumer
Et ma soif , & ma flamme.

Oui , dans vos yeux je crois voir
Bacchus , l'Amour ensemble.
Comment braver le pouvoir
Du Dieu qui vous ressemble ?
Mon cœur aime à s'embraser
Par le jus de la treille ,
Mais pour un tendre baiser ,
Je casse ma bouteille.

LA MARQUISE , l'embrassant.

Mon ami , grâce pour mes bouteilles ;
gardez tous vos goûts , ils font honneur à
votre cœur & à votre esprit , & nous

XXIII.^e SOUPER. 179

pouvons répondre tous qu'ils ont fait, l'un & l'autre, le charme de nos Soupers.
Mais j'entends les fouets des postillons impatiens, l'amante de Titon fait pâlir nos bougies; profitons de la fraîcheur matinale, on y est plus sensible dans ces climats-ci, & l'odorat jouit si délicieusement qu'on ne regrette jamais la petite corvée de s'être levé matin; allons, Bergers avec Bergères, & l'Abbé au milieu de ma grande voiture, pour la décence.

L' A B B É.

Il n'y a plus de procès à juger, de prix à gagner.

LA BARONNE.

Vous ferez comme beaucoup de vos confrères, vous dormirez.

F I N.

V O Y A G E
DE PARIS EN CORSE;
En 1776.

AVERTISSEMENT.

COMME il a beaucoup été question de la Corse dans l'Ouvrage précédent, & que l'Auteur avait inféré dans des Journaux quelques détails intéressans sur cette isle, on a cru devoir réunir ces fragmens, & les mettre à la suite des *Soupers de Vaucluse*.





VOYAGE

DE PARIS EN CORSE.

APRÈS Chapelle, Coyer, Mirabeau, & autres conteurs agréables de voyages, il y a un peu de témérité, Madame, de vous obéir & de vous décrire le mien; mais c'est un essai que veut faire votre amitié, & la mienne se fie à l'indulgence qu'elle se croit en droit d'en attendre. Voilà toute ma préface, & j'entre en matière.

De Paris à Dijon, par la Champagne, il faut tâcher de ne se réveiller qu'à Troyes, non pas pour y voir une ville antique, mal pavée, plus mal bâtie, & une cathédrale dont le mérite est d'avoir, en plus petit, toutes les dimensions à peu près de Notre-Dame de Paris, sauf qu'il n'y a qu'une tour, mais pour jouir

de l'aspect d'un paysage riant & fertile. On ne se souvient plus dans cette ville que Jean VIII, chassé de Rome, y vint couronner Empereur Louis le Bègue, Roi de France : faible dédommagement que de donner une couronne quand on a perdu la sienne ! Cela est pourtant arrivé à trois autres Papes, Léon III, Adrien & Etienne III. A propos de Papes, Urbain IV était fils d'un cordonnier de cette ville, où sont aussi nés Mignard & F. Girardon.

Les plaines immenses de la Champagne semblent faites pour livrer de grandes batailles ; aussi s'y en est-il donné une fameuse (1), dont le sort a décidé de celui de l'Europe entière, qui serait peut-être actuellement un vaste désert, comme la Tartarie, si le fameux Attila, Roi des Huns, eût vaincu le brave Aëtius & l'intrépide Théodoric. Ce fut un grand homme que cet Attila ; mais il avait fait une si grande peur aux Romains & aux Gaulois, que leurs historiens l'ont peint

(1) La bataille de Châlons.

DE PARIS EN CORSE. 185
comme un Barbare; & le surnom de *Fléau*
de Dieu lui en est resté. Remarquez ce-
pendant qu'un simple prêtre (1) l'arrêta
sur les bords du Mincio par le seul charme
de l'éloquence, & le fit retourner sur ses
pas, & que le héros des Gaules passa sans
remords le Rubicon.

Tâchez de vous rendormir ensuite
jusqu'à Dijon. Une lieue avant que d'y
arriver, vous appercevez cette ville au
pied du fameux coteau qui prépare le
nectar bourguignon. Une plaine immense
l'environne; diverses avenues de grands
arbres y conduisent. Sa forme en vaisseau
est avantageuse; & plusieurs églises, cour-
onnées de belles flèches, annoncent de
loin la capitale d'une province opulente.
Les environs en sont enchanteurs, par le
grand nombre de promenades, les unes
peignées, les autres plus champêtres.
L'intérieur de la ville répond à ses dehors;
les rues en sont larges, bien percées, en-
core mieux pavées. Les maisons sont de

(1) Saint Léon, Pape.

bon goût, & parmi plusieurs places, il en est une en demi-cercle, décorée d'une statue équestre & d'une belle façade. Les remparts sont garnis d'arbres formant le berceau, & assez touffus pour garantir du soleil.

C'est sous votre jeune feuillage,
Abris charmans, qu'au printemps de mon âge,
Au cher objet de mes premiers desirs,
J'osais timidement rendre par mes soupirs
Un naïf & sincère hommage.

Ce sentiment, nouveau pour tous les deux,
D'un jour tendre éclaira notre ame;
Nous devinâmes notre flamme,
Par cet instinct qui rend heureux.
Nous le fûmes, hélas ! nous le serions encore,
Si le bonheur était aussi constant que nous.
Comptons au plus sur son aurore,
A peine elle échappe aux jaloux.

Il ne manque à Dijon, pour en faire une ville du premier ordre, qu'une rivière navigable; l'Ouche qui y passe, ne l'est pas. Le commerce peuplerait cette ville, y fixerait des étrangers. Sa position invite à l'habiter; on y a communément de l'émulation & de l'instruction; l'une & l'autre

sont entretenues par une Académie qui fait parler d'elle. Si le canal projeté, pour joindre les deux mers, a lieu, on verra Dijon s'agrandir, se peupler, s'embellir : mais je prévois, à la même époque, la décadence des sciences & du goût littéraire ; le commerce élargit la bourse, & rétrécit le génie.

Cette ville fut brûlée entièrement en 1137. Le Parlement est fort riche, & l'évêché, érigé en 1731, est aujourd'hui un des meilleurs de France. A quatre lieues de Dijon est la célèbre abbaye de Cîteaux ; je ne vous parlerai pas de ses richesses, peu vous importe ; mais je me rappelle une anecdote qui est du moins plaisante. Le chapitre assemblé capitulairement, fit jadis un statut, par lequel il fut arrêté que, vu le grand nombre de religieux de l'ordre qui avaient été inscrits au catalogue des Saints, on n'en ferait plus canoniser, de peur d'avilir ceux-ci par la multitude. Que dites-vous de cette gasconade ?

C'est aux portes de Dijon que naquit Saint Bernard ; on voit encore la maison

dans un petit village à un quart de lieue de cette ville, sur une éminence. J'ai toujours été fâché que ce soit un de mes compatriotes qui ait prêché les croisades : s'il était de bonne foi, c'est un grand homme qu'un excès de zèle a égaré ; sinon.....

Quoique l'énumération de nos hommes célèbres soit peut-être déplacée sous ma plume, je ne puis me refuser à vous en apprendre les noms. La Jurisprudence a eu le Président Bouhier, Begat, Villers, Despingles, Guillaume, Fevret, de la Marre, &c. Les belles-lettres, Saumaïse, Bossuet, la Monnoie, Crébillon, Piron, Nicaïse, Dumay, de Gerland, Longepierre, de Brosses, de Buffon, & possèdent encore M. de Morveau. Les Arts comptent Rameau, Vénévault, fameux peintre en miniature, & Dubois, habile sculpteur, oncle maternel de Piron.

C'est assez vous promener dans ma patrie, Madame ; mais en vérité, vous devez me le pardonner, parce qu'il n'y a point de ville en France, où on le fasse

plus agréablement. En sortant de Brest ,
on parle vaisseaux ; de Strasbourg , canons ;
d'Alençon , dentelles ; de Vire , procès ;
de Châtellerault , couteaux ; de Dijon ,
promenades.

A deux lieues de cette ville , sur le
grand chemin qui conduit à Nuits , j'ai
fait une rencontre fort extraordinaire.

De Thyrses verdoyans une forêt nombreuse ,
S'avavançait en cadence au bruit de cent clairons ;
 Une horde tumultueuse ,
 Cymbalé en main , faisait aux environs ,
Des hôtes des guérets fuir la troupe peureuse ,
 Jusque dans le creux des vallons.
 Cheveux épars & gorge nue ,
Bacchantes augmentaient la bruyante cohue ;
 Et pour refrain à leurs chansons ,
Evohé , mille fois , allait frapper la nuë ;
 Chèvre-pieds , Faunes & Sylvains ,
Sur des baudets montés , arrivaient à la file ,
 Soutenant un vieillard débile ,
Que deux Nymphes en croupe , aux regards li-
 bertins
Achevaient d'enivrer avec de gros raisins.
Sur un char couronné de pampres & de lierre ,
 De deux Panthères auclé ,

Une coupe à la main , le fils de Semelé
Paraissait : de Naxos la tendre aventurière
Brillait à ses côtés ; leurs regards languissans ,
Leurs bras entrelacés , leur humide paupière ,
Sôupirs brûlans au lieu d'accens ,
Tout annonçait le Dieu qui régnait sur leurs sens :
Les Agatyres peints , peuple fauve & farouche ,
A la suite du Dieu , les yeux sur ce tableau ,
Saisis d'un sentiment nouveau ,
Qui fait battre leur cœur & grimacer leur bouche,
S'écriaient : Qu'elle est belle ! Evohé ! qu'il est
beau !
Les Satyres enfin , tout barbouillés de lie ,
En battant la mesure à faux ,
Fermaient la marche & terminaient l'orgie ,
Fatigant l'air & les échos
Des monotones sons de leurs aigres pipeaux.

Convenez, Madame, que les faiseurs de vers abusent bien de la bonté qu'on a de les lire ; car j'aurais eu bien plutôt fait de vous dire en prose & en bref que j'ai rencontré de bons vigneron de tout sexe & de tout âge, qui célébraient le ban de vendange, c'est-à-dire, l'ouverture de la vendange. Or c'est un jour de fête dans les pays de vignoble ; le charivari de ces

bonnes gens m'a accompagné jusqu'à Nuits, dont on ne parlerait pas sans ses excellens vins; car sa rivière n'a point de poissons, sa montagne point de buissons: on ajoute bien encore quelque chose que je laisse à deviner, & l'on finit par dire, ville sans renom, mal-à-propos. En effet, les vins du côteau qui la domine & l'inonde souvent, sont des meilleurs de la Bourgogne. Mais si vous saviez ce qu'il coûte aux malheureux qui le font venir! le moindre de leurs maux est de ne jamais goûter de ce fruit de leurs travaux continus. Qu'un orage, & ils sont fréquens, vienne à fondre sur ce même côteau, comme à peine il est recouvert de deux pouces de terre, cette mince superficie est bientôt entraînée dans le vallon; le sep se trouve déchaussé, & il faut que le misérable cultivateur, déjà harassé des travaux journaliers, remonte cette terre sur son dos, & recouvre chaque pied de la plante ingrate qui absorbe ses sueurs, sans fournir à ses besoins. Quand je dis que le vigneron ne goûte pas de la liqueur

qu'il fait venir, je dis vrai; une loi municipale, dictée par l'intérêt & l'inhumanité, le force d'abandonner sa portion de vin tout chaud au propriétaire, à un taux fixé & toujours si défavantageux, qu'à peine le produit peut-il remplir ce dernier des avances qu'il a faites à son serf pendant les années de disette. Votre ame sensible frémit; portons-la sur des objets moins affligeans.

La petite ville de Beaune se présente comme celle de Dijon, dans une jolie plaine, au pied du côteau. Les environs en sont rians & bien cultivés; l'intérieur n'est pas mal bâti, & les rues sont toujours nettes, au moyen d'une eau courante qui vient d'une fontaine voisine. La belle fontaine ! si je n'en avais pas une plus célèbre à vous décrire, je ne vous ferais pas grâce de celle-là. L'hôpital est un des plus propres du royaume; nulle part je n'ai vu les malades mieux soignés. Quelle carrière, si je voulais vous mettre au courant des faillies du pays ! Autrefois les Beaunois étaient riches de leur propre fonds : à mesure qu'ils se
sont

sont appauvris, on leur a prêté; aujourd'hui ils prêtent aux autres; &, à force de les avoir passés sur la pierre à aiguiser, ils sont devenus tranchans. Vous savez qu'ils ont osé provoquer Piron même : il est vrai que ce n'était pas à armes égales.

Châlons réunit aux agrémens de Beaune l'avantage de sa position, en pente douce, sur le bord d'une belle rivière, & tout le vivant d'un commerce assez considérable. Le départ & l'arrivée des voitures de terre & d'eau forment un spectacle toujours varié. Du quai, la vue embrasse la plaine immense de la Bresse Châlonnaise, & suit, avec plaisir, le cours paisible de la Saone, qui va répandre dans Lyon l'abondance que la Bourgogne lui envoie.

Dans l'église des Carmes on voit le tombeau de des Barreaux, qu'un seul sonnet, quoique médiocre, a fait connaître. De l'autre côté de la rivière, dans la Bresse, est le prieuré de Saint-Marcel, où a été enterré le fameux Abailard; on y voit aussi le chef de Gontran, Roi

d'Orléans & de Bourgogne, qui résidait de préférence à Châlons.

De cette ville j'ai fait un détour dans cette même Bresse Châlonnaise, ainsi appelée pour la distinguer de la Bresse Bressande, qui joint le Bugey. Autant la première est riante, autant celle-ci est enfoncée, mal-saine & maussade. Ses habitans se ressentent de la différence du sol; ils sont mal-propres, négligés & méchans. La paysanne du bord de la Saône, au contraire, est lesté, parée & de joyeux maintien; un voile de fine toile abrite son teint, tombe par-devant sur ses yeux, sans les cacher, & par-derrière jusqu'au milieu de sa taille sans la masquer; des rubans couvrent les coutures d'un juste de burat, & bordent un jupon court, qui laisse voir une jambe, non pas ordinairement de cerf, mais proportionnée aux robustes appas qu'elle soutient, & toujours chaussée d'un bas de fil ou de coton blanc. Cette élégance n'est pas commune aux hommes; quelque aisés qu'ils soient, ils ne quittent pas

le tablier de cuir & les sabots. mais leur bruyante gaité annonce l'insouciance qui naît du bien-être. Le pays est d'une fertilité étonnante; on ramasse trois récoltes par an dans la même terre. Je suis arrivé à la petite ville de Cuifery, au milieu des sons bruyans des musettes & des cris perçans des payfans, qui retournaient dans leur hameau, un peu poussés de nourriture; c'étaient en vérité de nouvelles bacchanales, sauf les Dieux qui manquaient à la fête. Cuifery ne mériterait certainement aucune description sans la situation. Du côté de Châlons, on y arrive par une belle plaine, qui en domine une autre d'une étendue immense, & arrosée par la Seille, rivière fort marchande. Le coup-d'œil, à vol d'oiseau, est superbe; il ne s'arrête qu'aux montagnes de la Suisse, de la Franche-Comté & du Bugey.

Sur le penchant d'un fertile côteau,
 Le pampre verdoyant s'unit au jeune ormeau;
 Le fruit dont le duvet & la couleur brillante
 Sont comparés au teint d'une beauté naissante;

Au pourpre du raisin mêle son incarnat ;
Cent bocages où l'art respecte la Nature ;
Par leur douce verdure ,

Reposent l'œil blessé par trop d'éclat :
Plus bas on apperçoit, dans de gras pâturages ;
L'utile compagnon des travaux des humains ;
La terre s'enrichit sous de robustes mains ,
Et l'onde , en serpentant , féconde ses rivages.

Autre hymne à la patrie , Madame.
Cuifery est le berceau de mes pères ; il
y avait long-temps que je n'y avais passé,
& j'ai revu ce pays avec attendrissement.
J'y ai des amis de vieille date ; & vous
qui vous connaissez si bien en amitié ,
vous qui vous y livrez & l'inspirez si
naturellement , vous savez que les amis
ressemblent aux vins grecs , le temps les
améliore toujours : n'est-ce pas parce
qu'il les éprouve ?

De Cuifery à Tournus il y a une lieue.
La situation de cette dernière Ville la
rend marchande ; la Saone baigne ses
maisons, qui paraissent être toutes en
décret. J'ai loué un bateau qui m'a con-
duit dans l'après-midi à Mâcon , où il y

a de plus qu'à Tournus un Evêché, un quai commencé, & un pont qu'on travaille à élargir. Que dites-vous d'un Entrepreneur qui ne donne pas à un pont fort long la largeur suffisante pour passer deux voitures, & même à un pont qui établit la seule communication entre la Bourgogne & la Bresse, depuis Châlons à Lyon, espace de près de vingt lieues?

Jusqu'ici j'ai toujours eu à droite la riche côte de Bourgogne, couverte de Villages mieux bâtis que bien des Villes; ce sont les maisons de campagne de nos riches Citadins : maintenant le paysage prend une courbure qui éloigne la perspective, & rend chaque site plus pittoresque. En descendant la plus paisible & la plus sûre de toutes les rivières, ma vue se promène délicieusement sur les côteaux variés du Beaujolais; la Nature y étale des appas plus naïfs, une parure plus champêtre, une fraîcheur plus piquante, porte dans l'ame cette émotion douce que n'inspirent pas de plus grands tableaux.

Telle la féduisante Annette,
Que parent la candeur, l'innocence & treize ans ;
L'emporte sur une coquette
Qui doit tout son éclat au feu des diamans.

Qu'un Vateau ferait une riche mois-
son ! que de groupes différens ! que de
points de vue dignes de son pinceau !
Une masse à demi-éclairée par le soleil ,
couronne majestueusement le sommet
de la montagne , & borne l'horizon.
Les nuances du clair-obscur, ce passage
insensible de l'ombre à la lumière, & de
la lumière à l'ombre, le comble de l'art,
duquel on n'a approché que dans l'An-
tiope, défie en ce moment les pinceaux
humains.

C'est le char brillant de la Gloire :
Un Héros aux mortels semble donner des lois ;
Je le vois, couronné des mains de la Victoire ,
Recevoir de son Peuple & son titre & ses droits ;
Mais qu'apperçois-je ? Hélas ! c'est la fatale Parque ,
Le temps la suit ; je vois la faux & le ciseau :
Déjà le char n'est qu'un immense tombeau ,
Où gissent à-la-fois le Peuple & le Monarque.

Voilà un des rêves de l'imagination.

Cependant il y avait réellement dans ce nuage quelque chose d'approchant de ce que je viens de dire hors la morale.

Voici un nouveau spectacle : une centaine de baraques en bois environnent le pied d'une montagne, où l'on monte par des terrasses ; ces baraques sont garnies de marchandises. Un peuple immense se promène, joue, chante, mange & boit ; les plus dévots grimpent à un couvent de Moines qui est à pic sur la montagne. Des zigzags qui y conduisent, chargés de gens, dont les uns montent & les autres descendent, forment le tableau le plus singulier, le plus neuf que j'aie jamais vu. C'est la foire de Montmerle qui attire ce concours ; on y vient de Lyon : la journée est superbe, la gaité est à son comble, l'air retentit de cris d'alégresse. Si ce spectacle se renouvelait plus souvent en France ; on croirait à la poule au pot. Voilà de jolies Bressandes que j'intrigue beaucoup, parce que je leur parle le patois du pays ;

elles me proposent de danser , la revanche est complete. En vérité , j'ai été tenté de laisser partir le coche , pour demeurer quelques jours ici ; mais je me suis souvenu que j'avais donné rendez-vous à Lyon , à jour fixe , à un ami qui revient de la campagne exprès pour m'y recevoir. Un ami est tout pour moi : ah ! traître , avoue la dette. Cet ami a nouvellement pris une jeune & jolie femme , & la curiosité au moins se fait honneur du langage de l'amitié.

J'ai dîné à Trévoux , où il y a meilleure compagnie depuis qu'il n'est plus l'asile des contrebandiers. Rien de remarquable dans cette Ville , qu'un quai mal fait , & qui ne finit pas , parce qu'il y a des fonds assignés pour le construire.

Plus j'avance , plus le tableau magique s'éclipse : les montagnes se rapprochent , se hérissent , se dépouillent ; l'industrie commence à tourmenter le sol pour en arracher quelques faibles productions ; les habitations deviennent plus rares ; plus de prairies , plus de troupeaux ; c'est le

Ténare après les Champs - Elysées. Le cours de la Saone suit les contours des montagnes; sans cesse l'horizon est borné, comme si nous allions arriver à un impasse. Enfin, le bassin s'élargit, mais des bois noirs repoussent encore nos regards accoutumés à une verdure tendre. Que d'art cependant dans ces dispositions de la Nature, & que le contraste est frappant! Nous sortons des lieux les plus sombres, nous tournons un petit cap, & voilà l'immense & superbe Ville de Lyon qui se déploie à nos yeux surpris: ce coup-d'œil inattendu saisit toujours. J'apprends, en débarquant, que mon ami m'attend à une lieue au-delà de Lyon. Un orage qui va fondre a empêché les Dames de venir au-devant de moi; la partie en était faite. Je descends en bateau jusqu'au pied du coteau sur lequel est le casin amical; un cheval tout sellé m'attend & m'y conduit à travers les cailloux qui hérissent le chemin, & les torrens qui le sillonnent. Me voilà comme l'homme du manteau, dont Borée & le

Soleil voulaient le dépouiller; le Dieu du jour joue gros jeu en ce moment; j'aurai bien de la peine à lui faire gagner sa gageure. Voici, à moitié chemin, un abri où mes amis m'attendaient, bras dessus, bras dessous; & continuons. Je meurs d'envie d'embrasser aussi l'épousée, & deux aimables cousines que je me suis faites il y a plusieurs années dans cette maison; car vous savez, Madame, que j'ai la manie de m'apparenter partout où je trouve des Dames qui veulent bien être de ma famille, ou que je sois de la leur. Ma foi, mon camarade, *bravo*; on ne pouvait mieux choisir: grande, bien faite, fraîche, de beaux yeux, avenante & d'humeur gaie, il n'y a rien à désirer ici que d'y plaire & d'y pouvoir rester. Les cousines, toujours charmantes, sans soucis comme sans grimaces; si ce n'est pas ici le Paradis terrestre, c'est la faute des hommes. Pardonnez, Madame, cette tirade cavalière, la campagne donne des libertés qu'on se refuse à la ville. En fait-on mieux? Je

commence par me fécher, nous soupçons après, le vin du Rhône égaie la conversation, la plaisanterie la soutient, les chansons la suspendent; mais les chansons ne sont autre chose que des conversations notées, & qu'on peut rendre fort intéressantes. Pour m'achever, la Dame du logis a de l'esprit, de la finesse, une jolie voix: ma foi, sauve qui peut; je vais me coucher, du moins quelques-uns de mes sens seront à l'abri. Ne trouvez-vous pas, Madame, que je n'imité point mal le bonhomme Homère, qu'on ose appeler bavard, parce qu'il ne fait effectivement grâce d'aucuns détails? En dépit de la comparaison, vous aurez encore une description. La maison où je suis, domine la plaine du Lyonnais & du Dauphiné, que sépare le Rhône. Ce bassin immense est couvert de bastides qui annoncent l'aisance, disons l'opulence du maître; car tout y est recherché, le luxe s'est emparé du dedans, & l'art des dehors. Mais, parmi cet amas d'habitations, j'ai fixé, de préférence & avec

plaisir, le squelette encore respectable d'un aqueduc en ruine, par le moyen duquel les Romains conduisaient à Lyon une petite rivière, pendant l'espace de sept à huit lieues. Ne soyez pas étonnée qu'une Ville traversée par un fleuve & une grande rivière, dont les eaux sont excellentes, en fût venir de si loin. Il serait trop dangereux de fouiller & de percer de canaux un terrain étroit, déjà menacé par deux rivières qui le détrempe & le minent tous les jours; & maintenant les pygmées ne s'abreuvent que d'eau de puits, pour n'avoir pas veillé à la conservation d'un ouvrage de géans.

C'est ici que je vais vous dire deux mots de Lyon, que je connais depuis long-temps, & où j'ai passé quelques jours.

Cette grande ville, peuplée d'environ deux cents mille habitans, s'étend le long du Rhône & de la Saone pendant une demi-lieue. Ses deux rivières se joignent à la pointe d'Ainai, immédiate-

ment au-dessous des murs de la ville ; & à quelques centaines de toises de là , elles se divisaient pour former une Isle assez considérable. On vient d'entreprendre de réunir cette Isle à la Ville , pour la prolonger de ce côté ; l'ouvrage est fort avancé , on a déjà acheté les terrains pour y bâtir. Au centre de ce nouveau quartier , il doit y avoir une place & la statue de Louis XVI. A propos d'Ainai , c'est aujourd'hui une Abbaye qui occupe le terrain où Caligula , oui , Caligula , éleva l'*Atheneum* , Académie d'éloquence , dont Auguste était le Dieu , puisque son autel y était placé (1). Il fallait que le temple que les Gaulois lui élevèrent , quand il eut pacifié la terre , fut le même que l'*Atheneum*. J'ai lu quelque part qu'à Lyon cet habile tyran avait eu une Statue équestre , à la pointe méridionale de la ville , entourée de celles de plusieurs Consuls , & que quand nos

(1) Horace dit à ce sujet :

Jurandasque tuum per nomen penitus eras.

brutaux d'aïeux secouèrent le joug des Romains, ils jetèrent tous ces simulacres dans la rivière. Des pêcheurs ayant embarrassé leurs filets plusieurs fois dans la Saone, vis-à-vis l'abbaye d'Ainai, & en dernier lieu ayant sondé en cet endroit, ils ont découvert une jambe qui sortait du sable. Sans autre précaution, ils ont attaché un câble après, & à force de tirer, ils l'ont arrachée; c'était une jambe de cheval. Des curieux plus intelligens ont fait un batardeau autour de la place, où ils ont senti le corps du cheval; on travaille en ce moment à détourner l'eau. Je ne doute pas qu'on ne trouve aussi les Statues des Consuls; car c'étaient des gens de poids, que le courant n'aura pu entraîner bien loin. Je voudrais qu'on vérifiât ce trait d'histoire, & qu'on en fit mention sur le piédestal qui portera la Statue de Louis XVI.

Parmi les monumens qui décorent la capitale du Lyonnais, l'hôpital-général tient le premier rang. Il s'étend le long du Rhône, & présente une façade su-

perbe sur un quai magnifique; je n'ai trouvé qu'une chose à redire, c'est que les pauvres sont logés à près de deux cents mille livres de loyer.

Mais au moins, vous auriez la satisfaction de ne pas voir le mort infecter & pénétrer de terreur le mourant; chaque malade a son lit, & l'air renouvelé sans cesse dans de vastes salles, n'ajoute pas la corruption aux levains morbifiques & aux miasmes putrides, qu'au contraire il entraîne. Vous voyez que je ne me gêne pas, je vous parle termes de l'art : le cours d'humanité que vous avez fait, & que vous renouvelez si souvent, vaut bien un cours d'anatomie, & la bienfaisance ne craint pas qu'on lui parle son langage.

L'Hôtel-de-Ville est de la plus belle exécution : tout y respire le goût de la bonne architecture; l'escalier est un chef-d'œuvre.

La place de Bellecour, grande & bordée de bâtimens uniformes de trois côtés, a une fontaine dont je ne connais pas

la parçille en France. On reproche aux Lyonnais de n'avoir pas prolongé cette place jusqu'au Rhône d'un côté, & à la Saone de l'autre; ils répondent qu'il eût fallu abattre, de ce dernier côté, une quantité immense de maisons; & les maisons sont précieuses dans une ville resserrée par une haute montagne & deux fleuves. Telle qu'elle est, la place de Louis-le-Grand est encore une des plus belles du royaume; la statue équestre n'a rien de frappant.

Le couvent des Célestins, sur le bord de la Saone, offre une belle façade. La salle de l'Opéra ne dit rien en dehors, mais elle est vaste & bien décorée; elle a du moins une place & des issues.

La position de Lyon est des plus favorables pour le commerce. Cette ville communique facilement à l'Italie, à la Suisse, à l'Espagne, à la Savoie; son commerce embrasse l'Angleterre & la Hollande, &, par la Loire, se porte en Amérique & aux Indes. L'Angleterre lui vaut seule plus de trois millions,

qu'elle paye presque comptant en espèces; mais la grande prospérité de cette métropole marchande commence à redouter la concurrence du Piémont, de la Hollande & de l'Autriche, qui établissent tous les jours des manufactures d'étoffes de soie d'or & d'argent.

Je ne vous parle pas du Primat des Gaules, ni de ses Nobilissimes Comtes; ils contribuent cependant à l'extérieur de magnificence qui en impose aux Etrangers. Pierre-Encise ne vaut pas une description; il faudrait vous dire que c'est une prison d'Etat.

Je ne vous dirai également rien des tableaux, je ne suis pas assez connaisseur en ce genre; on m'en a montré qui m'ont frappé, parce que le beau produit toujours cet effet, entr'autres l'embrasement de Rome par ordre de Néron (1). La ligne de latin; qui est au bas, m'a fait venir la chair de poule; elle signifie: *Entre une ville immense & rien,*

(1) Ce tableau est de Thomas Blanchet

il s'est écoulé une nuit (1). Combien le latin est plus énergique ! Il y a encore un Christ de Rubens dans la chapelle des Gonfaloniers, qui m'a paru très-beau.

Je n'ai trouvé au-dehors que quelques restes d'un théâtre sur la montagne de Saint-Just ; les Minimes achèvent de le dégrader pour se bâtir.

Je vous ferai grâce aussi des Manufactures, pour vous laisser quelque chose à voir si vous allez jamais à Lyon ; vous y trouverez la meilleure société, de l'opulence & point de morgue, bonne chère & point de gêne. Le commerce se ressent encore de la guerre de Pologne, & les entraves fiscales ne contribuent pas à fermer cette plaie.

C'est dans cette ville qu'Innocent IV donna pour la première fois des chapeaux rouges aux Cardinaux. Quoique ce fût l'emblème du sang qu'ils devaient verser pour la défense de la foi, il n'est

(1) *Inter magnam Urbem & nullam nox una interfuit*, Sénèque.

DE PARIS EN CORSE. 211
guère sorti de Martyrs de leur Collège.
Coysevox & Coustou étaient de Lyon.

Je quitte avec regret le charmant hermitage , où les jours ont coulé si vite. La diligence passe à six heures ; il en est cinq , & j'ai une lieue à faire. Bon , je reconnais les attentions soutenues des Dames ; une poularde entre deux croûtes , & de l'excellent vin de Sainte-Foy , pour que le cœur ne me manque pas jusqu'à la dînée. Oh ! si j'osais les éveiller ! j'entends une qui me souhaite un bon voyage ; je la remercie la larme à l'œil , & je gagne le port.

Me voilà de nouveau sur l'élément liquide ; en Bourguignon je m'oriente. A gauche , le vin de l'Hermitage : à droite , la Côte-rôtie & le Condrieux. Précisément nous arrêtons pour dîner à Condrieux même ; des Officiers & des jeunes gens font crier les servantes , tandis que je m'occupe à goûter le vin. A la fin j'en découvre du bon , qui compense la mauvaise chère.

Je ne vous dis rien de Vienne , qui se

trouve sur la route ; il n'y a de remarquable que la prétention de son Archevêque , & quelques ruines qui ne valent pas la peine de se détourner. La Cathédrale est fort vaste , & d'Architecture gothique. Il y a un morceau du fameux Slodtz , qui a fait entr'autres le mausolée de M. Languet à Saint-Sulpice ; c'est celui de deux Archevêques de Vienne , *insieme*. C'est à Vienne que les Rogations furent instituées en 469 par Saint Mamert , Evêque de cette ville ; établissement dont nous nous serions bien passés , mais qu'on trouva si pieux , qu'un Concile tenu à Lyon en 474 , l'approuva.

Dans un autre Concile , tenu en 1311 , l'ordre des Templiers avait été aboli & la fête du Saint-Sacrement instituée. Clément V. , Pape, les Rois de France, d'Aragon & d'Angleterre, les Patriarches d'Antioche & d'Alexandrie , & trois ou quatre cents Evêques se trouvèrent à ce Concile. Fallait-il tant de monde , & d'aussi grands personnages , pour abolir un Ordre & ordonner une procession ?

La Nature , qui nous a souri jusqu'à présent , commence à se rider. Voici d'énormes blocs de rochers , à droite & à gauche , sur lesquels il ne croît pas même de la mousse. Les montagnes du Vivarais & celles du Dauphiné en regard, n'ont rien à se reprocher. En voilà pour jusqu'à Avignon. Je saute par-dessus Viviers, le Saint-Esprit, & d'autres trous semblables. Je ne vous parle seulement pas de ce fameux pont, dont le passage est si redouté & si peu redoutable; celui de nos ponts à Paris est bien plus dangereux, parce que les arches n'en sont pas si ouvertes. Je me dépêche d'entrer en terre Papale pour retrouver de la verdure, après n'avoir vu que de la pierre pendant deux jours. J'ai bien été tenté de me faire mettre à terre en Languedoc, pour voir quelques parties de ce beau pays, que je n'avais pu visiter dans mon dernier voyage, entr'autres la fontaine de Saint-Felix de Pailleré, qui pourrait épargner bien de la peine aux anatomistes & disséqueurs; car si on y jette

quelques feuilles d'arbres , ou un animal mort , peu de temps après ces feuilles sont changées en de très-jolis réseaux , & l'animal est tellement dépouillé de ses chairs , qu'il n'en subsiste que le squelette le plus parfait. Comme ce phénomène n'a pas lieu en hiver , & que la fontaine fourmille d'especes de petites Crevètes , qu'on appelle dans le pays *Trinçailles* , il est très-vraisemblable que ce sont-là les anatomistes ; & je suis étonné qu'on ne leur donne pas plus d'ouvrage. Elles devraient avoir la préférence sur les Fourmis ; qui attaquent les muscles , les nerfs & les tendons , que les Crevètes respectent.

Puisque j'en suis à l'article des fontaines , je vous parlerai de trois autres que j'ai vues jadis dans mes courses ; l'une est à trois lieues de Grenoble , sur la route du Dauphiné en Provence : on l'appelle *la fontaine qui brûle*. Ce n'est pas qu'il y ait de l'eau à l'endroit d'où sort la flamme ; mais on y amène celle d'une fontaine voisine , qui , aussi-rôt

qu'elle est sur ce terrain, devient grasse & trouble, exhale le soufre, & bout assez fort pour faire cuire ce que l'on veut.

La seconde, à une lieue du grand chemin de Clermont en Auvergne, coule d'un rocher fort dur, & rend beaucoup de poix qui furnage, & qu'on peut enlever aisément. On l'appelle le *Puits de la poix*.

À une demi-lieue de la même ville est une fontaine de naphthe pur.

Avignon s'annonce de loin par de grands murs crénelés & un gros bloc de bâtiment ; c'est le palais du Vice-Légat. Cette ville fut vendue en 1348 par Jeanne, Reine de Naples & Comtesse de Provence, aux Papes pour 80,000 florins d'or ; ils y régnèrent soixante-neuf ans, & le Comtat, ce jardin de la Provence, avait été cédé à ces mêmes Papes, en 1273, par Philippe-le-Hardi, Roi de France, qui eût aussi bien fait de le garder.

En-deçà du Rhône, en descendant du

bateau, on vous fouille pour la France, & en-delà pour le Pape. Mon uniforme m'a évité ces longueurs, & m'a rendu plusieurs fois ce service dans ma route. J'ai trouvé la ville assez bien bâtie, mais aucun monument remarquable, pas même le tableau du Roi René; aussi malheureux en exécution qu'en sujet, il a peint le squelette de sa maîtresse sortant de son cercueil. On quitte bientôt un si mauvais peintre pour aller lire l'inscription qui est sur le tombeau du brave Crillon: c'est le titre qu'elle lui donne, & que la postérité lui a confirmé. En ça, de bonne foi, ne bouillez-vous pas de ce que je ne vous dis pas un mot de la belle amante de Pétrarque? Appaisez-vous, voici son tombeau aussi: mais il faut le deviner, car il fait partie du mur d'une chapelle des Cordeliers, & rien ne l'annonce ni ne le distingue; je reviendrai bientôt à cette Virtuose. On regrette le pont d'Avignon, à la vue de ce qui en reste. C'est quelques arches très-hardies; aussi les Avignonnais disent-ils

disent-ils qu'il a été bâti par je ne fais quel Saint, qui devrait bien renouveler le miracle de sa construction ; car il est bien incommode de traverser le Rhône en bateau , pour aller voir un beau couvent à Villeneuve dans le Languedoc ; aussi n'y suis-je pas allé. Il y en a assez ici ; on ne voit dans les rues que des Moines & des Chanoines , qu'on prend pour des Cardinaux , parce qu'ils sont habillés de rouge. Avignon est entouré d'arbres , ce qui procure une promenade charmante : mais demain je vous raconterai bien d'autres choses , car nous venons de faire la partie avec de jolies femmes, d'aller à la fontaine de Vaucluse.

J'arrive de la fontaine ; qui est à cinq lieues d'Avignon. La route qui y conduit , ressemble presque par-tout aux allées d'un jardin. La plus belle eau serpente dans une plaine, assez bien cultivée & couverte d'oliviers. Nous nous sommes arrêtés à l'Isle , petite ville entourée d'eaux limpides , qui viennent de Vaucluse. C'est l'endroit de ma route où

j'ai fait la meilleure chère. Or, comme je vous ai fait grace jusqu'à présent de ces détails-là, vous saurez que nous avons eu truites, anguilles, écrevilles, figues & melons de la plus exquise qualité : nous n'avons vécu que de cela. De l'Isle à Vaucluse il n'y a qu'une lieue ; on approche de la montagne ; le pays perd insensiblement son air champêtre pour en prendre un sauvage. Dans notre route, la belle Laure & son doux Amant ont beaucoup occupé nos Dames. La plus jeune, âgée de treize ans, jolie, pêtée de cette grace sans apprêt, de cette grace qui est plus belle que la beauté, a laissé tout dire ; & tout-à-coup rompant le silence : « Votre Pétrarque est un fou avec son » amour & ses sonnets ; ce sentiment » a fait le malheur de sa vie. Il en est » de même de tous les amoureux ; ainsi » je ne veux rien aimer, pas même un » mari (1) ». Vous jugez combien cette

(1) Cette paifanterie a pour objet la fille de la Dame

brusque sortie nous a amusés. On a disputé inutilement avec la petite misanthrope ; elle n'a pas abandonné sa thèse : elle la discutait encore quand nous avons aperçu à notre droite, grimpant les rochers, un homme en désordre, l'air égaré, les habits en lambeaux, qui marchait parallèlement à nous, sans que nous y eussions pris garde ; & qui, s'arrêtant, comme nous le considérons avec une sorte de frayeur, nous a crié d'une voix enrouée, mais forte, mot à mot ce que vous allez lire :

Soutiens-le toujours, jeune Annette ;
 Oui, l'Amour est un Dieu bizarre, dangereux :
 Mieux que moi qui connaît à quel prix on achète
 L'espoir, le seul espoir de devenir heureux,
 Lorsque, consumé de ses feux,
 Nos jours, nos nuits, notre existence,
 Aux pieds de l'objet qu'on encense,
 S'écoulent à former des vœux ?

à laquelle cette relation a été envoyée ; la jeune personne avait effectivement lâché & soutenu le propos tel qu'il est rapporté.

Qui plus que moi, de cet enfant perfide,
Epreuve les rigueurs,
Et, frappé du trait homicide,
Répandit plus de pleurs ?
Dévoré de desirs, ivre de jalousie,
Quel art ne me fallait-il pas
Pour déguiser la frénésie
Qui, si près du bonheur, m'arrachait de ses bras ?
Pour quelques instans de délire,
Image fautive du plaisir,
Quels soucis ! quels remords ! le plus cruel martyr
En effaçait bientôt jusques au souvenir.
Ingénieux à me créer des peines,
Trahi souvent, & volage à mon tour,
Je trouvais, en changeant de chaînes,
Mille orages pour un beau jour.

Et zeste, voilà le déguenillé qui fait
quatre ou cinq culbutes, & qui se trouve
hors de notre vue. Nous n'étions qu'à
quelques pas de la fontaine, mais nous
n'y pensions ni les uns ni les autres.
Cette apparition nous tenait encore im-
mobiles, lorsque d'un fente de rocher
nous avons vu sortir & venir à nous
une espèce de prêtre Hibernois, un livre
à la main & une couronne de laurier

sur un front chauve. Je me suis écrié
le premier : C'est Pétrarque ;

- » C'est lui-même qui vient d'entendre
- » Des blasphèmes contre l'Amour ;
- » Mais un fou doit-il donc prétendre ,
- » En fatiguant un cœur , aux douceurs du retour ?
- » Le fauteur de la forêt noire
- » Était bien fait pour les rigueurs ,
- » Qui causent son courroux & font couler ses
- » pleurs ,
- » Et de Cardenio la pathétique histoire
- » Est celle enfin des vulgaires Amans ;
- » C'est le fonds de tous les romans. »

Puis se tournant du côté de la jeune
personne , qui se cachait derrière sa mère ,
il a continué :

- » L'Amour ainsi dépeint , & ne mettant sa gloire
- » Qu'à soumettre notre ame au désordre des sens ,
- » Ce Dieu , sur la Beauté , n'obtenant la victoire
- » Qu'à force de détours , d'art & de faux sermens ,
- » Aimable Annette , a dû te sembler redoutable ;
- » L'erreur est excusable ,
- » Et sur-tout à treize ans.
- » Mais connais mieux l'Amour ; j'ai quelques
- » droits , peut-être ,
- » A prendre sa défense & tracer son tableau :

K 3

- » Il fut, il est encore mon maître,
- » Au-delà même du tombeau ;
- » Et pour bien le faire connaître,
- » Son pouvoir daigne de mon être ,
- » En ce moment, rallumer le flambeau.
- » Le Dieu qu'on t'a dépeint, & qu'on fête à
- » Cythère,
- » De Mars & de Vénus est le fruit adultère.
- » Enfant du crime, il ne se dément pas ,
- » Et ses jeux sont des attentats,
- » Cupidon est son nom, ses suppôts sont l'ivresse ;
- » L'aveugle jalousie & l'affreux repentir.
- » Toute sa force est dans notre faiblesse ,
- » Et pour le vaincre il ne faut que le fuir.
- » Le véritable Amour est fils de la Nature ;
- » Ses desirs sont réglés, comme sa source est pure ;
- » Il est soumis & caressant ;
- » Sa flamme est toujours vive, & l'objet qui l'épure
- » Le trouve toujours tendre, & modeste & décent.
- » Si, réclamant ses droits, quelquefois il mur-
- » mure,
- » Au moins est-ce si bas ,
- » Que la pudeur n'en rougit pas.
- » C'est lui, c'est ce Dieu plein de charmes ;
- » Aux autels de l'Hymen qui conduit les Amans,
- » Il exauce leurs vœux & dicte leurs sermens ;

- » Il essuie, en riant, les larmes
- » Que fait couler la joie en ces heureux moments.
- » L'Amour féconde ce qu'il touche ;
- » Cupidon n'a ni fleur ni fruit.
- » L'Amour embellit une bouche
- » Que , de son souffle impur , l'Idalien flétrit.
- » Au produit de sa chaste couche ,
- » Ah ! comme une mère sourit !
- » Le moindre geste l'attendrit :
- » Dans l'être qui végète encore ,
- » De l'époux que son cœur adore ,
- » Elle veut démêler les traits ,
- » Un cri l'alarme , un souris la rassure.
- » Annette , la volupté pure
- » Jaillit du sein de la Nature ;
- » Hors d'elle le bonheur ne se trouva jamais.
- » Obéis à sa voix , sois une tendre épouse ,
- » Le modèle en est sous tes yeux ;
- » De ta mère deviens jalouse ,
- » L'Amour te le permet , & , secondant tes vœux ,
- » Pour te rendre sensible & ton époux heureux ,
- » Au flambeau de l'Hymen il joindra tous ses
- » feux.
- » Je n'ai de ce bonheur entrevu que l'aurore ,
- » Des nœuds sacrés m'enchaînaient aux autels ,
- » Mais les chastes soupirs que j'adressais à Laure ,
- » Et l'ardeur qu'en son ame ils avaient fait éclore ,

» Au feu du Dieu du Pinde, en s'épurant encore,

» Nous élevaient au-dessus des mortels.

» Ces lieux, premiers témoins de ma flamme
» constante,

» Ce désert, autrefois embelli par l'Amour,

» Attire encore mon ame errante;

» J'y cherche Laure chaque jour :

» Mais sur ces troncs usés, ces roches éternelles,

» Je ne vois plus le nom de deux Amans fidelles,

» Je ne retrouve plus nos chiffres, ni ces vers

» Qui charmaient jadis l'univers;

» Ah ! le Temps & l'Amour ont donc repris

» leurs ailes. »

.

Nous entendions encore la voix du faiseur de sonnets, qu'il n'était plus devant nos yeux. Telle qu'une vapeur du matin, dont il n'avait que la consistance, il s'était insensiblement anéanti.

Nos Dames toutes trembantes regardaient autour d'elles d'un air d'effroi, & n'osaient avancer. Pour les distraire, nous leur avons demandé quelques vers du fantôme, qui nous étaient échappés en partie. Annette nous les a restitués sur le champ, & un crayon a soulagé,

notre mémoire ; la jeune personne paraît avoir bien retenu la leçon du Patriarche des Amoureux , & j'en augure sa conversion.

Vous êtes empressée maintenant de savoir ce que c'est que la fontaine tant célébrée ? Un grand trou , au pied de rochers d'où bouillonne & jaillit , en écumant , dans la saison des pluies , une nappe d'eau , qui , roulant sur des blocs blanchis à force de frottemens , forme une cascade resserrée par les montagnes , & va , à cent pas de là , faire marcher les roues de deux papeteries ; mais comme il n'avait pas plu depuis long-temps , la Nayade était recluse au fond de sa grotte , & nous n'avons vu ni nappe ni cascade , mais une belle eau bien limpide , qui sort avec violence de dessous quelques rochers , & entretient les ruisseaux charmans qui désaltèrent & fertilisent le Comtat.

Le Pape ménage beaucoup cette Province ; je ne crois pas qu'il en tire de quoi faire face aux dépenses qu'elle lui

K 5

occasionne. L'entrepreneur des papeteries nous avoua qu'il vendait tous les ans pour dix à douze mille livres de papier, & qu'il ne payait que quinze livres au Souverain. J'ai cependant observé que les campagnes du Comtat pourraient être encore mieux cultivées qu'elles ne le sont; que les Paysans travaillent peu, vont tard à l'ouvrage & en reviennent de très-bonne heure : tant il est vrai qu'autant l'impôt est destructeur quand il pèse sans mesure & arbitrairement sur le cultivateur, autant il aiguillonne l'industrie & devient producteur, quand il est proportionné aux facultés de l'homme & aux ressources du sol : M. Vernet est né à Avignon.

Nous sommes revenus coucher à Avignon, d'où nous avons gagné Aix par une plaine couverte d'oliviers, sur-tout en approchant de cette Ville; mais le feuillage en est triste, & jette sa monotonie sur tous les objets environnans. Ce trajet n'offre rien de piquant. En arrivant à Aix, on voit une belle chaussée qui

doit être finie à présent : la jetée qu'il a fallu faire pour combler le vallon est immense , & le mur qui soutient les terres rapportées est un bel ouvrage ; il m'a frappé , par la comparaison que j'en ai faite avec plusieurs autres que j'ai trouvés sur ma route , & dont je ne vous ai pas parlé par discrétion. La ville se présente assez bien ; les environs en sont rians & cultivés , nulle part Bacchus ne vit aussi familièrement avec Minerve : il est fâcheux que le mûrier n'ait pas de Dieu pour créateur ou pour parrain , je l'aurais mis en trio avec les deux époux. Le territoire d'Aix s'étend dans toute la basse Provence , car il en sort des milliers de barriques d'huile ; c'est que cette ville en est l'entrepôt , comme Lyon est celui des marrons du Vivarais & du Dauphiné. Autrefois l'eau l'emportait ici sur l'huile. Le Consul Sextius Calvinus , qu'on dit avoir fondé Aix , leur donna même son nom. Il y a encore bien des fontaines publiques , même une d'eau chaude ; mais

les maladies qu'elles guérissaient jadis, n'existent apparemment plus, ou plutôt la mine à travers laquelle ces eaux passaient est vraisemblablement épuisée. Le cours est beau ; quatre rangs de grands arbres au milieu d'une ville , des fontaines par intervalles , & des maisons bien alignées & bien bâties , la décorent à la fois & y entretiennent la fraîcheur & la propreté. Le quartier neuf est tiré au cordeau : mais comme il n'y demeure que des gens opulens ou aisés , il est triste & mal peuplé ; la vieille ville , séjour du peuple , est vivante & bâtie dans le goût du faubourg Saint-Marceau. Vous vous rappelez , sans doute , Madame , la terreur qu'inspiraient jadis à Versailles , les oléagineuses décisions du Parlement d'Aix. La catastrophe de 1771 a ébranlé jusqu'aux fondemens du Sanctuaire d'où elles partaient ; la chute d'une corniche de pierre qui a failli à trépaner un de Nosseigneurs , a fait désertier le Palais. Le fameux Marquis d'Argens , le Botaniste

Tournefort & le Musicien Campra , étaient de la capitale de la Provence , qui peut contenir vingt mille habitans. J'oubliais de vous parler d'un obélisque qui est sur la place des Prêcheurs, il m'a paru fort beau , mais je n'ai pas pu lire les inscriptions qui le décorent ; il était trop tard , & je partais le lendemain pour Marseille.

La route qui y mène , n'a rien de remarquable ; mais une lieue avant d'y arriver , le coup-d'œil est unique. Du haut de la montagne , qui domine une plaine qui s'étend jusqu'à la mer , de l'endroit appelé la *Viste* , vous voyez une ville plus grande que Paris , appuyée en face à une autre montagne qui s'avance dans la mer , & à droite le port & la rade , celle-ci coupée par diverses isles défendues par des forts. Vous allez vous récrier , sans doute , Madame , de ce que je fais Marseille plus grand que Paris ; mais d'où je l'ai vu , vous le croiriez. On plonge dessus à vol d'oiseau ; & comme la plaine qui

environne cette ville est couverte de maisons de campagne qui se touchent, ce bassin offre la perspective d'une ville immense. Au reste, Marseille a au moins cent vingt mille ames ; mais êtes-vous descendu de la hauteur qui vous présente un coup-d'œil aussi magique, vous voilà resserré entre de vilains murs de jardins fort élevés, qui vous conduisent, à travers des torrens de poussière, à une espèce de porte de basse-cour : c'est celle d'Aix. De-là on voit, en ligne droite jusqu'à celle de Rome, à plus d'un quart de lieue de distance. Cette rue est très-bien bâtie. Il y avait autrefois un cours de vieux arbres qui garnissaient la moitié de cette longueur ; on les a coupés, & la plantation nouvelle est à la mode : c'est tout dire. Le quartier neuf, tiré au cordeau & d'une bâtisse assez uniforme, donne une grande idée de Marseille ; malheureusement la vieille ville fait pendant au Labyrinthe des Ursins. On ne revient pas sur-tout de ne voir ni places, ni fontaines, ni mo-

numens dans une ville aussi ancienne , & qui , lors de la décadence d'Athènes , excitait la jalousie & l'admiration des Romains mêmes. Cicéron , dans son plaidoyer pour Flaccus , la place au premier rang , & lui accorde la palme littéraire (1) , & ce n'est pas des Marseillois que je fais ce trait , c'est ma mémoire qui me le fournit. Mais savez-vous ce qu'ils m'ont répondu au reproche de n'avoir aucun monument ? Que les Bourguignons les avaient détruits & avaient ravagé leur pays. J'ai d'abord pris cela pour une épigramme ; & comme je ne l'ai lu nulle part , mais que le trait peut être vrai , je me suis contenté de dire qu'ils avaient plus fait que de renverser , qu'ils avaient sans doute tout enterré ; ce qui n'était arrivé qu'à Marseille , puisque les ruines d'Arles , de Nîmes , de Fréjus & d'Antibes , attestaient encore que ces villes avaient

(1) *Maffilia Phocensium filia , Roma soror , Carthaginiis terror , Athenarum amala.*

été décorées à la Romaine. Rappelez-vous , Madame , ce que je vous ai dit au sujet du canal de Bourgogne , appliquez-le à Marseille, & voilà l'énigme expliquée.

Le port est un des endroits de l'Europe où il y a le plus de mouvement. Une forêt de mâts , couronnés de banderolles flottantes , annonce de loin un commerce actif & florissant. Le Négociant a la proue de son vaisseau à la porte de son magasin , & le charge comme on charge une voiture sous une remise. Les trottoirs du port sont à toute heure aussi remplis de monde que le chemin de la Courtille un beau jour de fête. Vous y voyez toutes les Nations dans le costume de leur pays ; chacun parle sa langue , & tout le monde s'entend. Les Forçats forment une rue sur le bord du quai , d'un côté seulement ; chacun a sa boutique : Perruquiers , Cordonniers , Tailleurs, Ecrivains, &c. tous travaillent d'un air gai , parce que tous gagnent beaucoup. Il en est même parmi eux qui,

leur temps expiré, restent au gîte, tant ils s'en trouvent bien. On m'a dit que les meilleurs morceaux étaient pour ces coquins-là : je ne sais si c'est l'effet du préjugé, mais je leur ai trouvé l'air patibulaire, & sur-tout insolent. Au moyen d'une somme qu'ils donnent aux chefs des Sbires, ils sont quittes des travaux du port, & cette surcharge retombe sur le malheureux sans industrie, qui ne saurait gagner de quoi se racheter. Ne comparons pas la vie de ces scélérats avec celle de nos pauvres Paysans, les réflexions nous meneraient trop loin ; mais comparons le commerce de Lyon & celui de Marseille, & nous verrons d'un côté tout le superflu du luxe, travaillé de manière à tenter toutes les Nations policées, & à mettre à contribution leur vanité : impôt certain dans l'état actuel de l'Europe, mais qui peut baisser & disparaître à l'époque d'une grande révolution ; & de l'autre, des échanges continuels de denrées & de matières crûes sur notre sol, contre des

objets qui sont devenus de première nécessité parmi nous. C'est de ces deux branches que découlent ordinairement la force & la prospérité d'un Empire. La dernière n'est-elle pas la plus sûre ? Mais je quitte la politique pour vous parler de la science gaie, qui vous convient mieux, ainsi qu'à moi. C'est à Marseille qu'on en tenait école ; l'amour, la poésie, la musique, la pureté du langage, étaient les objets que cette science embrassait. Un ciel pur & chaud, des têtes exaltées, des femmes vives & enjouées, le ton de la galanterie du temps & des petites cours voisines, le mélange des Italiens, &, disons-le, le bien-être & l'abondance dans laquelle vivait un peuple enrichi par le commerce, & ménagé par ses maîtres, tout cela devait faire faire des progrès rapides à la science gaie ; aussi les Troubadours ont-ils passé sans que le genre en ait souffert. Les Provençaux ont toujours conservé le goût du chant, de la danse, de la poésie & de l'amour ; il n'y a que la

langue qu'ils ont négligée. La Provençale est toujours alerte; ses reparties sont vives & spirituelles; ses vêtemens annoncent l'aisance: cependant la culture n'est pas florissante en cette partie de la Provence; l'eau y manque: mais l'olivier, la vigne & le mûrier, les dédommagent des autres récoltes, que les chaleurs excessives ou le *mistral* font souvent avorter.

Ici les Pêcheurs ont un Tribunal où ils sont jugés par leurs pairs, comme en Angleterre. Cette justice est sommaire, & l'on remarque qu'elle est ordinairement bonne. Cela me rappelle le Maire d'un village auprès de Dijon, qu'on appelait jadis la ville de Tallent; c'est un vigneron, il a séance aux Etats, & précède, comme plus ancien, plusieurs Maires à dentelles, lui qui n'a que des bouts de manches. Je me souviens que de mon temps il venait rarement des appels des sentences de ce Juge à farrau.

Marseille est une colonie de Phocéens, peuple d'Ionie, qui vint s'établir sur les

côtes méridionales des Gaules , & y fonda cette ville , sous Tarquin l'Ancien , l'an du monde 3405 , & 599 ans avant Jéfus-Christ. Son Académie a été fondée en 1726. La branche de commerce la plus confidérable à Marseille, est le savon ; cela monte à près de 400,000 quintaux en caiffe, & qui jette sur la place pour près de huit millions de papier.

Marseille est la patrie du Puget , Sculpteur de réputation , & de Mascaron , Prédicateur distingué.

Philippe III , Roi d'Espagne , par une fausse & barbare politique , au commencement de 1610 , chassa de ses états 900,000 de ses sujets , quoique Catholiques , & qui n'avaient d'autres crimes que leur origine Musulmane. Henri IV & Louis XIII ensuite prirent ces malheureux sous leur sauve-garde , on leur fournit des secours jusqu'au point de leur embarquement : les Français s'immortalisèrent par leur humanité , & ces infortunés Proscrits , par leur patience & l'ordre qu'ils observèrent dans leur mar-

chè. La dernière bande seule, plus misérable ou moins vertueuse que les précédentes, fit des dégâts dans les campagnes; on ne s'en vengea pas : on pressa leur embarquement, & on leur fournit les vaisseaux & les secours nécessaires.

La ville de Marseille s'immortalisa à cette époque. Il y avait une troupe considérable de ces malheureux qui n'avaient ni pain, ni vêtemens, ni de quoi s'en procurer; les Marseillois leur fournirent tout cela, des vaisseaux, des conducteurs & jusqu'à des médecins.

De Marseille à Toulon la journée est forte. La matinée on ne trouve pas le temps long, mais bien l'après-midi : on ne fait que circuler dans des gorges de montagnes cicatrisées par des torrens, où l'on croit qu'à tout moment le chemin va finir; à peine l'olivier sauvage & peu exigeant, le pin & le lentisque peuvent-ils s'enraciner dans quelques fentes de rochers pour en couvrir un peu la rebutante nudité. Quelques vieux châteaux en ruine sur les hauteurs, achè-

vent d'attrister l'ame , en rappelant les barbaries du règne féodal : de loin en loin on trouve une mesure , quand il s'est rencontré assez de terre pour chauffer le pied de quelques oliviers rabougris ; encore faut-il élever un mur autour , pour que les eaux des montagnes n'entraînent pas le sol & l'arbre. Ce n'est qu'à l'ouverture de ces masses hideuses par leur stérilité, qu'on découvre Toulon. Je ne fais s'il vaut deux fois l'Isle Saint-Louis : mais son port & son arsenal sont faits pour donner une grande idée d'un Roi de France. Grâce aux bontés de M. le Marquis de Saint-Aignan , qui commande la Marine , & auquel j'étais recommandé , j'ai vu l'un & l'autre dans tous les détails ; je suis arrivé même dans le meilleur temps ; on armait à force , tous les bâtimens étaient au port ou dans la rade ; l'escadre d'observation venait de rentrer : j'en ai visité les vaisseaux armés , spectacle aussi curieux qu'imposant ; un vaisseau de 80 pièces de canons est vraiment , comme on le

dit, une citadelle flottante. On radouboit le pauvre Bourgogne, qui pourrissait vraisemblablement d'ennui de n'être pas sorti du port depuis dix ans qu'on l'a donné au Roi. Le célèbre Tonnant, qui seul a résisté vingt-huit heures à six vaisseaux de ligne, en a coulé bas deux, & est rentré au port, ayant presque autant de boulets dans la carcasse que de clous, était aussi en radoub à côté du Languedoc : deux autres navires s'achevaient sur les chantiers ; tout était en mouvement pour un armement prochain : en sorte que pendant quinze jours que j'ai été obligé d'attendre le vent, j'ai vu plus de choses que dans d'autres temps on n'en verrait pendant un an.

Le port est divisé en deux bassins, & ses quais sont bordés de magasins où sont tous les agrès & autres objets de chargemens des vaisseaux, le tout dans un ordre admirable ; ces approvisionnemens-là sont immenses & incroyables : imaginez-vous qu'il faut à un vaisseau de 74 pièces de canons, sept à huit mille aunes

de toiles pour ses voiles seules, & qu'il en porte encore autant pour le rechange. La chaste & laborieuse Pénélope, en dix ans, n'aurait pu filer de quoi faire une grande voile, eût-elle continué la nuit son ouvrage au lieu de le défaire. Jugez du reste de l'équipage d'un vaisseau, à proportion. Le parc d'artillerie s'annonce comme le temple de Jupiter tonnant, & les chantiers comme les magasins de Neptune.

La corderie est un bâtiment à trois nefs, de trois cents pieds de long; au bas se filent les cordages, au-dessus on les passe au brai. C'est un des plus beaux établissemens du règne de Louis XIV. Depuis, on a voulu faire de nouvelles constructions; il m'a semblé voir des enfans bâtir des châteaux de cartes devant la colonnade du Louvre.

Je vous ai beaucoup vanté le port de Toulon, il le mérite; il n'a rien de commun avec celui de Marseille; il inspire la terreur & élève l'ame; l'autre la porte doucement sur les avantages paisibles

sibles & fructueux d'un commerce infini
 dans les objets qu'il embrasse ; mais la
 rade qui précède ce port , est une chose
 unique en Europe. Peignez - vous . un
 bassin d'une lieue de large sur deux de
 long , où les vaisseaux de toute grandeur
 sont en tout temps & par-tout à l'abri ,
 & défendus de tous côtés par des forts
 chargés de batteries , dont toutes les
 pointes dominantes des montagnes voi-
 sines sont hérissées. On en finit un ,
 entr'autres , le fort de la Malgue , qui
 domine & nettoie la rade entière ; c'est
 un bel ouvrage ; j'ai pourtant osé le
 trouver trop chargé de maçonnerie. Les
 souterrains sont superbes ; j'y ai vu les
 malheureux Corfès , reste des bandits qui
 ont si long - temps désolé leur propre
 pays. Quelques jours avant ils avaient
 trouvé le moyen de se sauver ; on les
 avait repris , sauf une douzaine que je
 pourrais bien rencontrer un jour dans
 les montagnes de Corse , en faisant mes
 tournées.

Je ne dois pas oublier la forme de
Tome III.

L



Toulon ; c'est une caisse immense , qu'un chef de construction a trouvé le moyen d'enfoncer dans la mer , & qui doit beaucoup faciliter le radoub & la carène des vaisseaux ; elle a 800 toises carrées de base , à 30 pieds au-dessous du niveau de la mer. Son projet a éprouvé de fréquentes contradictions ; il a répondu à tout en homme consommé dans son art , & aujourd'hui que son ouvrage tiré à sa fin (1), on se retranche à lui reprocher qu'il a employé trop de matériaux , comme si , pour déplacer un volume immense d'eau , résister à sa pression continuelle , & assurer la réputation d'un artiste , il ne fallait pas un poids énorme & des frais considérables. J'ai vu cette machine dans le plus grand détail ; la complaisance de M. Grogniard , son inventeur , ne s'est point démentie ; il a même eu la modestie de m'avouer qu'il

(1) En Décembre 1778 , l'ouvrage était fini & approuvé , & il était question d'entreprendre encore deux formes pareilles.

avait profité d'excellentes idées que lui avaient données de simples constructeurs, & voilà à quoi se reconnaît le vrai génie.

La ville de Toulon est assez bien bâtie, mais pavée d'une manière incommode; un grand ruisseau, fort large au milieu, ne laisse, dans les petites rues, que le dessous des gouttières pour marcher. La place d'armes est un carré-long, bordé d'arbres de trois côtés, une église l'enferme de l'autre; mais, par une fatalité, non sans exemple, voilà la deuxième fois qu'on la démolit, parce qu'elle manquait par les fondemens avant d'être achevée. La société est ici fort bornée; sans la maison du Commandant, dont l'épouse jeune & charmante fait les honneurs avec une politesse infinie, on passerait de tristes soirées les jours où il n'y a pas de comédie; j'avais encore la ressource du premier Médecin de la Marine, mon compatriote, qui a une maison très-agréable.

Il ne fait pas bon ici, non plus qu'à

L 2

Marseille , courir la nuit , pas même dès que le soleil est couché ; on vous crie de passer vite , mais en même temps vous êtes arrosé , &c ; encore n'est-ce qu'un demi-mal ; le plus à craindre , c'est que le plus souvent on jette la cage avec l'oiseau ; alors il y va de votre vie. Quand il pleut , comme les toits servent de garde-robe , vous devinez ce qui en découle ; ma foi , vivent les villes où il y a des commodités en tout genre !

Parmi les courses que j'ai faites aux environs de Toulon , je ne dois pas oublier mon voyage à Hières : nous avons choisi un beau jour ; le chemin qui y conduit est charmant ; un quart de lieue avant d'y arriver nous avons senti que nous en approchions , comme de la rue Saint-Martin on devine là rue des Lombards dans la saison des fruits ; ici c'est l'orange , le cédrat , le limon , le citron , la grenade , le tout en pleine terre , sans art , sans prétentions , qui viennent comme l'olive & la figue ; il y a entr'autres un jardin considérable , que tous les

étrangers visitent, non pas qu'ils soient attirés par l'accueil des propriétaires, mais pour y voir une forêt d'orangers, de citronniers, &c. couverts, une partie de l'année, de fleurs & de fruits, & qui rendent jusqu'à mille louis à madame Fitte, grosse femme bien rustre, paysanne endimanchée, qui ne répond aux compliments des curieux qu'en leur tournant le dos, & en marronnant en provençal qu'elle se passerait bien de leur visite, qu'ils ne s'en vont jamais les poches vides. Cette brusquerie nous a donné de l'humeur, &, pour ne pas tromper le pressentiment de la Virago, nous avons emporté des branches d'orangers superbes, une entr'autres en portait neuf; un jour de Sainte-Anne, à Paris, j'en aurais bien donné deux louis. Le petit canton d'Hières est la vallée de Tempé. Le pays de Cachemire, ou plutôt une grande serre chaude, comme vous n'en avez point à Versailles, abritée des vents du nord, exposée à l'ardeur du midi, rafraîchie par des ruisseaux, cette vallée

ne peut manquer d'être fertile. La petite ville d'Hières, bâtie sur le penchant de la montagne, n'a rien de remarquable; elle découvre une bonne rade fort étendue, où les vaisseaux qui sortent de celle de Toulon, viennent prendre le vent. L'éloquent & vertueux Maffillon naquit dans ce jardin de la Provence. Les Anglais y viennent chercher un remède au *spleen* qui les ronge; la douceur & le balsamique du climat les soulagent. En tout temps on mange à Hières des légumes verts. Il est bien rare qu'il y gèle; quand cela arrive, la récolte est perdue; adieu les mille louis de madame Firte. On m'a raconté qu'un matin elle avait refusé vingt mille livres de sa récolte prête à être recueillie, & que dans la nuit une gelée n'avait laissé à la somme que les zéro.

Bon Dieu! il est à peine jour, & tout est en rumeur dans l'auberge où je loge; c'est le cas de chanter le début du cantique de S. Antoine : *Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre ?* De quoi s'agit-il donc ? j'envoie à la découverte : Monsieur, me

dit-on, ce sont messieurs les Officiers Corſes qui attendent, comme vous ſavez, depuis quinze jours, le miſtrau, ainſi que vous, & qui danſent une gigue de leur pays pour célébrer ſa ſubite apparition. L'un d'eux, en allant ſur le toit de la maiſon, qui leur ſert d'obſervatoire, & d'autre choſe encore, vient d'appercevoir la flamme du vaiſſeau amiral regardant les côtes de Corſe, & voilà que ces Meſſieurs danſent un branle tout le long des eſcaliers de l'auberge; & moi de courir chez le Vicomte de Barrin qui va commander en Corſe pendant l'abſence du Comte de Marbeuf, & avec lequel je fais la traversée. Pour quoi, Madame, je finis ici mon Journal français, que je ne reprendrai que dans l'Île même, quelque temps après mon arrivée, ſi les requins ne me mangent pas en chemin : à propos de requins, j'en ai vu hier un de ſeize pieds de long & gros comme un petit bœuf; c'eſt un terrible animal avec ſes deux rangs de dents; ne ſemblerait-il pas qu'il ſe ſoit laiſſé prendre exprès

pour me faire voir à qui j'aurai affaire en route ?

Me voici en Corse, Madame, depuis deux mois : j'ai déjà fait une tournée dans l'Isle ; ainsi je peux vous en parler un peu plus pertinemment que je n'aurais fait en y arrivant.

J'ai mis trois jours à traverser, sans relâcher nulle part : la mer s'est trouvée les vingt-quatre premières heures fort houleuse, c'est-à-dire qu'ayant été longtemps fouettée par les vents du midi, & commençant seulement à être repoussée en sens contraire par le vent du nord, notre bateau de poste faisait comme les chevaux postiches qu'Arlequin fait ruer sur le théâtre ; ce mouvement s'appelle le tangage ; & celui de côté, pareil à un bercement, se nomme le roulis. Or, étant ballottées en tous sens, nos pauvres machines n'ont pu soutenir cette épreuve ; presque tout le monde a payé le tribut, jusqu'à mon domestique qui, quoiqu'il ait navigué sur les deux mers sans avoir jamais été incommodé, disait qu'il aime-

fait mieux retourner à Pondichéry. Le lendemain la mer s'est adoucie, nous nous en sommes mieux trouvés ; il n'y paraissait plus, & nous avons débarqué le troisième jour à Bastia à quatre heures du matin.

Cette ville est la capitale de l'Isle, quoiqu'elle soit très-incommodément située par rapport à la France ; car, pour y arriver, il y a un cap à doubler qui est fort long, & il faut presque des vents exprès ; quand ils sont contraires, il n'y a de moyen que d'aborder à la côte opposée, & de gagner Bastia par terre. Elle se présente assez bien au bord de la mer, groupé sur le penchant de la montagne & environné de côteaux cultivés & couverts d'oliviers, de citronniers & d'orangers ; des forts & des couvents, de petits villages, des bastides couronnent les sommets des monticules, qui sont eux-mêmes dominés par un grand rideau de rochers nus, ce qui rend le contraste plus piquant ; j'ai ce coup-d'œil de mes fenêtres, & je le trouve assez pittoresque ;

L 5

les rues sont étroites, montueuses & mal pavées ; les maisons solides, mais incommodes : le Corse, naturellement agile, s'embarrasse peu si les marches des escaliers ont un pied de haut & s'il n'y a ni pailler ni repos ; il vous grimpe ces échelles de moulins comme nous montons l'escalier du palais royal. Les églises, ainsi que dans toute l'Italie, ne sont pas mal. Peu de jardins ; j'ai le plus beau de la ville, d'où je découvre le paysage dont je viens de vous parler & la mer.

C'est de là ; quelquefois que ma philosophie,
Embrassant d'un regard ce perfide élément,
Y voit en raccourci le tableau de la vie,
Le cœur de l'Envieux ou celui de l'Amant.
De ce cœur le soupçon a ridé la surface,
Il se gonfle, s'agite, exhale des soupirs ;
L'innocence à ses yeux a peine à trouver grâce ;
La vengeance amortit tous ses autres désirs ;
En vain l'Amour en pleurs lui peint-il ses alarmes,
Sa douceur, sa beauté ne le fléchissent pas :
Le cruel le rebute, il se rit de ses larmes,
Et comme un vil esclave il l'enchaîne à ses pas :
Le Dieu reprend enfin ses droits, son influence ,

Le tyran défarmé fait grâce, on la reçoit ;
 Mais au sein du repos & de la jouissance,
 Entouré du bonheur, à peine il l'aperçoit ;
 La langueur & l'ennui viennent glacer son ame ;
 Le dégoût qui les fuit rend ses fers odieux.
 En vain il veut brûler d'une nouvelle flamme ;
 Rarement un jaloux est-il deux fois heureux.
 Ainsi, comme l'éclair, le trident de Neptune,
 Sur le sein de Téthys fait voler la terreur ;
 Du pâle Matelot la vie & la fortune
 Sont les jouets des vents, & pour comble d'hor-
 reur,

La foudre fillonnant les flancs noirs de la nue,
 Il est en butte au choc de tous les élémens.
 Le gouffre des enfers se présente à sa vue,
 Et sa nef touche aux cieux dans les mêmes instans ;
 Enfin le Dieu des mers rassure son empire,
 Sur les flots aplanis il promène son char ;
 A cet heureux aspect le Nautonnier respire.
 Infortuné ! bientôt les secours de ton art
 A de nouveaux dangers ne pourront te soustraire ;
 Et le calme trompeur, désiré si long-temps,
 Est le moyen cruel dont le Destin contraire
 Se sert pour te rayer du nombre des vivans.
 Que la mer recommence un assaut inutile
 Contre les rocs moussieux qui défendent ses bords ;
 C'est de l'ambitieux le courroux puérile
 Contre l'écueil qui fit échouer ses efforts.

A mes regards ainsi la scène est variée ;
Ainsi cet élément m'offre tous les tableaux
Dont la vie ici bas sans cesse est nuancée :
L'Amour est le Nocher, les désirs sont les flots.

Nous avons quelques promenades agréables & à couvert, au bord de la mer. Si l'on veut s'enfoncer dans les montagnes voisines, on y trouve par-ci par-là le climat d'Hières & les mêmes productions. On dit qu'au cœur de l'été on y jouit d'une température délicieuse. En ce moment-ci, vers la fin de Novembre, nous ne faisons point de feu. Nous nous promenons matin & soir ; nos Dames sont fleuries comme au mois de Mai ; les arbres sont chargés de feuilles, & quelques-uns de fleurs, & nous mangeons des artichauts & de tous les légumes verts venus en plein champ. La beauté du ciel compense bien le désagrément des chaleurs excessives de l'été.

Il y a de quoi former ici une société assez nombreuse dans l'un & l'autre sexe ; mais les prétentions des femmes Corfes,

& peut-être le ton leste des Françaises , s'opposent à une réunion qui jeterait beaucoup d'agréments dans les parties. Nous voyons cependant jusqu'à douze tables de jeu à l'intendance ; c'est la seule maison de la ville où tout le monde se réunisse ; l'affabilité & les attentions soutenues de Madame de Boucheporn, la font chérir également des deux nations. La ressource de ce pays-ci est de se former des sociétés particulières. Il y a quelques maisons ouvertes, où tous les soirs on trouve à faire sa partie, & un petit souper délicat qu'on égaye par les vaudevilles & l'ariette.

La vie, à Bastia, est presque aussi chère qu'à Paris, à cause de la grande consommation & des droits exorbitans dont on charge tout ce qui entre dans l'Isle ; & jusqu'à présent elle ne procure pas grand'chose par son sol ni par son industrie. Il y a cependant d'excellentes terres, des plaines superbes, des montagnes fertiles ; le peuple a de l'esprit, de la sagacité, même de la bravoure &c

de l'énergie ; mais accoutumé à la vie errante , sobre par tempérament & par nécessité , exalté par le fanatisme de la liberté , aigri par le levain des guerres civiles , qui fermentent encore sourdement ; le Corse , qui peut vivre & qui vit de farine de châtaignes & de lait de chèvre ou de brebis , dédaigne de descendre dans les plaines & de les cultiver ; il gratte par-ci par-là quelques toises de terrain ; après avoir brûlé les broussailles qui le couvraient , il ensemence , lève la récolte & abandonne le sol. Il fait aussi-bien cette opération-là au milieu d'une forêt que dans un lieu découvert. Quelques jours avant la tournée que je viens de faire , des bergers avaient manqué de brûler toute une forêt du roi , qu'on exploite pour son compte , & tous ceux qui y travaillaient ; ils avaient mis le feu à des *makis* (*broussailles*) au bas de cette forêt ; un coup de vent avait porté les flammes jusqu'au magasin des planches , & de là elles s'étaient répandues en tous sens jusqu'au centre de l'exploit-

tation; heureusement qu'à force de coupures & de secours, on vint à bout d'arrêter l'incendie qui menaçait tous les bois de ce canton.

La Corse, que j'ai découverte des hauteurs, ressemble, dans son intérieur, à une mer orageuse; les montagnes continuelles qui la couvrent; en sont les flots, à l'immobilité près. Les plaines sont entre la mer & les montagnes; mais au milieu de ces mêmes pains de sucre, il se trouve de petits vallons admirables, traversés par des eaux excellentes, & susceptibles de toutes sortes de cultures: terres à blé, prairies, vignes, oliviers, mûriers, arbres fruitiers, bois de toute espèce, légumes, jardinage; la Corse fournira à tout cela, quand des mains intelligentes en travailleront le sol & les productions. Les abeilles peuvent encore y devenir une branche très-importante de commerce; les côtes sont poissonneuses; l'intérieur offre des marbres, même du statuaire; le sel n'attend, pour se former, que des gens qui sachent le faire, & cela

n'est pas difficile. Je soupçonne qu'on trouverait du cuivre & du vif-argent dans les montagnes; je n'ai pas eu le temps de m'en assurer; pour du fer, sa qualité est trop médiocre, en comparaison sur-tout de celui de l'Isle d'Elbe qui est voisine, & qui en donne quatre-vingt livres au quintal d'excellent, pour en faire un objet d'attention.

Le Corse des montagnes a conservé beaucoup de grands traits distinctifs de sa nature; il mêle à de la féroce, la plus franche hospitalité; il partage, avec le voyageur, ses châtaignes & son fromage, & ce serait l'insulter que de lui en proposer le prix; il est vindicatif, fier & paresseux; il dédaigne sa femme & ses filles, & les occupe du matin au soir aux travaux les plus rudes & les plus vils. Veut-il un fruit, il arrache la branche qui le porte; a-t-il besoin de goudron, il saigne indistinctement un pin vigoureux & de belle espérance s'il est près de sa cabane. Cet homme, que le danger n'effraie pas quand il n'y a plus moyen

de l'éviter , car , jusque-là il sacrifie tout à sa sûreté ; cet homme , qui achève sa soupe & s'endort après avoir ouï lire son jugement de mort , s'incline devant un moine crasseux , baise sa main velue , & tremble à la moindre menace que lui fait le Tartuffe enfroqué. Ne vous semble-t-il pas , Madame , que je vous parle des Sauvages de l'Amérique , & la ressemblance peut-elle être plus parfaite ? Pour la compléter , j'ajouterai que les montagnards ne sont vêtus que de la laine longue , noire & brute de leurs moutons , avec un capuchon pour l'hiver ; ce qui les rend alors fort semblables aux vilains Capucins du pays. Vous ne ferez pas surprise du mépris que j'ai pour les Moines de Corse , quand vous saurez que ce sont eux qui entretiennent la superstition & le fanatisme du peuple , & que , dans nos dernières guerres , nous n'avions pas d'ennemis plus dangereux à combattre.

Dans les villes on trouve le Corse francisé , tel que je vous l'ai dépeint plus

haut. Ce peuple a tant de dispositions à être policé, qu'au bout de six mois, un jeune Officier Corse ressemble, de la tête aux pieds, à un Officier Français : tous aiment le luxe, la parure & le jeu ; les femmes sont hautes & exigeantes, mais sensibles au cas qu'on témoigne faire d'elles ; il y a six ans, les plus huppées portaient le *mezzero* pour toute parure : c'est une espèce de mantille d'indienne qui couvre la tête & les épaules, & descend jusqu'au bas de la taille comme les petits manteaux ; les femmes d'artisans portoient la *faldète*, c'est leur jupon retroussé par-dessus la tête. Actuellement les premières sont habillées, parées & emplumées à la française ; le second ordre a usurpé le *mezzero* abandonné par le premier, & la *faldète* est reléguée parmi la populace : en général ce peuple a plus de bon que de mauvais ; parmi ses qualités je fais grand cas sur-tout de la tendresse que les pères & mères ont pour leurs enfans ; elle est extrême & leur est même nuisible ; leur éducation s'en ressent.

Vous rappelez-vous, Madame, les tableaux qu'on faisait chez vous de la Corse, les inquiétudes obligeantes que vous & votre aimable famille me témoigniez à ce sujet ? Eh bien ! j'ai parcouru les bois, les montagnes, les lieux les plus déserts, sans escorte, sans précautions, avec quatre ou cinq personnes seulement. Je me suis arrêté dans des villages, j'ai causé avec les paysans ; ils m'ont offert des rafraîchissemens, demandé des grâces, que j'ai été assez heureux de pouvoir leur accorder ; je les ai trouvés sensibles. Deux jeunes orphelines, auxquelles j'avais fait délivrer quelques planches pour recouvrir leur cabane, sont venues embrasser ma botte les larmes aux yeux ; & le Corse n'est pas familier avec les simagrées. Ces bonnes gens m'ont offert de me servir de guides & d'escorte ; j'ai accepté un guide, en leur disant que j'avais trop bonne opinion d'eux pour prendre d'autres précautions, sur-tout ne venant que pour leur faire du bien. Le Podestat & les Pères du commun,

qui sont les Officiers municipaux d'une Communauté, m'ont remercié au nom de la leur, avec une politesse & une éloquence que nous ne trouverions pas communément dans nos villages. Il est bon de vous dire que celui où je me trouvais, passe pour le plus mal-intentionné, & qu'on soupçonne ses habitans d'avoir mis exprès le feu aux makis environnant une forêt du Roi ; je m'en suis plaint, en leur disant que ce ne pouvait être que la canaille de l'endroit qui se fût portée à cet excès, & que je voulais que les Officiers de la Communauté en fissent la recherche & la punition eux seuls ; ils me l'ont promis, & je fais qu'ils s'en occupent. Quand j'ai quitté le village, j'ai demandé ce que signifiaient des enfans que les mères me présentaient : c'est le signe de la satisfaction qu'elles ont de voir quelqu'un. Je vous ai dit que les pères & mères idolâtraient leurs enfans ; sans doute elles croient faire fête à l'étranger en lui montrant ce qu'elles ont de plus précieux,

Ou peut-être aussi n'ont-elles en vue que de satisfaire la curiosité des Bambins.

A propos de Pères du commun, ne trouvez-vous pas ce titre attendrissant & significatif? Le chargé des affaires d'une Communauté n'en est-il pas effectivement, en quelque sorte, le père, ou ne devrait-il pas l'être?

Voilà, Madame, ce qu'une courte excursion dans l'intérieur de la Corse, & l'étude de ce qui m'environne, m'ont pu faire connaître de ce peuple, que je m'aperçois qu'on juge trop légèrement ou trop rigoureusement, & qu'on calomnie souvent. Je n'ai qu'à m'en louer jusqu'à présent, & je suis persuadé qu'il n'y a que manière de le prendre. Il faut l'écouter patiemment; il est verbeux & bouillant, il cherche à surprendre; l'être privé de la force a recours à la ruse; mais deux mots répondus de sang froid à toute sa subtile logique & qui la renversent, impriment à l'orateur tant de respect pour l'homme ferme & juste qu'il

a su éviter le piège , que sa réputation est bientôt faite.

Convenez , Madame , qu'en me demandant quelques lettres , vous ne vous attendiez pas à une histoire aussi longue ; si celle-ci vous a ennuyée , je suis bien coupable & bien mal-adroit ; car j'ai eu un tout autre objet : si vous avez souri à quelques endroits , & réfléchi sur d'autres , je m'estimerai très-heureux : il n'est point d'approbation plus flatteuse que celle d'une femme sensible & éclairée.

Je suis , avec un tendre & respectueux attachement , Madame , &c.



S U P P L É M E N T

A U V O Y A G E D E C O R S E .

Lettre à M. L. C. D. L. R.

QUAND j'ai dit deux mots de la Corse, Monsieur le Comte, je n'en avais encore vu qu'un très-petit canton ; actuellement que j'ai parcouru cette Isle dans toute son étendue, je puis mieux remplir la tâche que vous m'avez imposée, mais non pas avec tous les accessoires que vous paraîssiez désirer. Mes connaissances en politique & en administration sont trop bornées pour hasarder mon jugement sur les principes qui dirigent l'une & l'autre en Corse. Je me bornerai à vous exposer les choses en fidelle historien, telles qu'elles sont ; vous qui êtes accoutumé à conclure en pareilles matières, vous me rendrez un grand service de m'en dispenser en cette occasion.

Vous connaissez trop bien votre histoire, pour que je croie nécessaire de remonter à l'existence la plus reculée de la Corse. La Fable du pays est qu'une femme de Ligurie, nommée *Corfa Bubulca*, y conduisit une Colonie.

Cette Isle, qui se qualifie de royaume, a fréquemment changé de souverain; l'inconstance naturelle à ses habitans en est la principale cause : ils ont appartenu aux Liguriens, aux Phocéens, aux Tyrhéniens, aux Etruriens, aux Carthaginois, aux Romains, aux Goths, aux Sarrafins, aux Papes, aux Génois, aux Pisans, aux Rois d'Aragon, de Sardaigne & de France. Ils ont élu un Baron Allemand pour Roi ; ils l'ont chassé, rappelé, & renvoyé définitivement mourir dans la misère à Londres, où Paoli, plus adroit ou mieux secondé par les circonstances, subsiste d'une pension assez considérable, mais sans espoir de jamais regagner l'estime & la confiance de ses compatriotes. Enfin, ne pouvant plus vivre sous la domination Génoise, les Corfes ont

ont été cédés à la France , qui a été obligée de sacrifier des hommes & de l'argent pour s'en assurer.

Quelque mauvaise opinion qu'on ait généralement de la Corse , elle me paraît cependant mériter l'attention du gouvernement sous deux points de vue.

Premièrement , parce que si les ennemis de la France la possédaient , ils gêneraient de là notre navigation & notre commerce , en croisant à la hauteur d'Antibes , de Toulon , de Marseille , &c.

Ensuite , parce que cette isle est située favorablement pour devenir la première échelle du Levant , & l'entrepôt du commerce de la Méditerranée ; elle n'est qu'à quarante lieues d'Antibes.

En la considérant ainsi , & sans s'arrêter à ce qu'elle a coûté , ni à ce qu'elle coûte encore , il paraît que l'intérêt politique de la France est de la garder , ne serait-ce que pour empêcher qu'elle ne servît aux autres.

Sous ces aspects on doit moins faire attention au produit actuel de cette isle ; il

est médiocre relativement à son étendue : en voici le détail par provinces , en commençant par la pointe septentrionale.

Le cap Corse produit du vin ; c'est presque la seule récolte ; il serait bon si la vigne était mieux cultivée & son fruit mieux travaillé. Ce vin ne peut sortir du pays ni soutenir le transport , qu'il ne soit cuit. Cette branche de commerce est médiocre. Il n'y a ni bois ni mûriers, peu d'oliviers & de grains , presque point de châtaigniers. Le sol de cette province est découvert & aride ; on y trouve de l'or , de l'argent , du cuivre , du plomb , des marcassites , de l'alun de roche , de l'antimoine , de l'amiante & du marbre. On y amasse des feuilles de broussailles qu'on vend aux Génois en pains , pour tanner les cuirs verts. Cet objet d'exportation n'est pas considérable.

La province de Bastia est mieux cultivée ; il y a des grains , du vin , du lin , des oliviers , des mûriers , & d'autres arbres fruitiers , sur-tout beaucoup de châtaigniers , dans la juridiction d'*Ampugnani*.

On trouve des pierres de touche dans le fleuve du *Golo* (fleuve qui tarit en été), & de l'alun de roche dans *la Cazinca*, petit territoire qui touche à la province d'Aléria.

Aléria serait la meilleure province de l'isle si l'air y était plus sain. Son sol est profond, fertile & reposé. Le limon de la mer l'a engraisé, & il porte du froment excellent; mais tout ce qui approche de la mer est marécageux, & exhale, sur-tout pendant Juin, Juillet & Août, des vapeurs si empestées, qu'un homme qui passe la nuit dans cette plaine court risque de la vie. L'air du *Fiumorbo*, qui est la partie montagneuse de cette province, est sain; & ce pays est couvert de beaux bois. Il y a au bas du village d'*Isolaccio* des sources d'eaux chaudes, qui, du temps des Romains, avaient de la réputation. On voit encore les restes des thermes qu'ils y avaient bâtis. A un quart de lieue de la mer, on aperçoit les ruines d'une ancienne ville, qui portait le nom d'*Aléria*; elles consistent en murailles enterrées, & quelques débris de maisons. On voit encore les quatre

murs entiers d'une église ; mais son architecture annonce qu'elle est du quinzième siècle au plus , au lieu qu'Aléria existait du temps des Sarrafins. On prétend qu'elle renfermait alors soixante mille habitans. Près de là les Historiens placent *Accia* , autre ville ; mais il n'en subsiste aucuns vestiges.

Bonifacio & Porto-Vecchio présentent des terrains immenses , dont on pourrait tirer parti pour l'agriculture. Il y a des eaux & des bois ; mais rien n'est cultivé que les environs des habitations.

L'air de Porto-Vecchio est mal-sain pendant l'été , à cause des marais qui l'environnent ; c'est la faute des habitans , qui ont laissé leur port se remplir de vase , sur-tout dans son extérieur : les travaux que l'on ferait pour nettoyer ce port , le rendraient un des meilleurs & des plus beaux de la Méditerranée , & assainiraient le pays ; mais nous avons Toulon & Marseille. Porto-Vecchio n'est qu'un chétif village , quoiqu'on l'appelle ville.

Bonifacio est à la pointe méridionale

de l'isle , vis-à-vis la Sardaigne. Cette ville est située sur une hauteur, & assez bien fortifiée. Près de là sont des grottes curieuses, remplies de cristallisations. Je n'ai rien lu de si bien écrit, que la description que fait Claudien des procédés de la nature pour la composition des cristaux, dans ses épigrammes, quoique ce n'en soit point un sujet (1).

Sartène fait un commerce de vin & de blé; mais ces cultures ne s'étendent pas bien loin. Il s'y trouve aussi des châtaigniers. Cette province est bien située pour le commerce, le golfe de Valinco pénétrant fort avant dans les terres. Les habitans de *Sartène* se sont imaginés qu'ils étaient nobles; depuis que cette chimère les berce, ils passent leur vie à ne rien faire, & cette bourgade n'est remplie que de gueux glorieux. Les montagnes voisines recèlent des marbres.

La Province d'Ajaccio jouirait des avan-

(1) *Possedit glacies natura signa prioris,
Quæ fit parte lapis frigora parte negat, &c.*

tages d'un commerce facile , son golfe étant aussi très-profond , son étendue considérable , & son territoire arrosé & couvert de bois. C'est cependant une des moins cultivées. La ville de ce nom est jolie , les rues alignées & passablement bâties ; c'est la seule qui ait l'air d'une ville Française.

Vico possède les plus beaux bois de l'isle ; le golfe de Sagone , d'un côté , & celui de Porto , de l'autre , en facilitent le débouché. Cette province est ombragée de châtaigniers & d'oliviers ; ses vallons sont arrosés , & , malgré tant d'avantages , la culture y est faible. *Vico* n'est qu'un village , près duquel il y a , à *Guagno* , des bains d'eaux chaudes.

Corté, le centre de l'isle , est dans le même état de langueur , malgré un grand chemin qui conduit à Bastia des eaux , des bois , & des vallons susceptibles de culture. On trouve de l'or , du soufre & du talc dans son territoire. La ville de ce nom , jadis la capitale de l'isle , est une vilaine bourgade toute ouverte , sous l'égout d'une haute montagne , au pied de laquelle elle ne

ressemble pas mal à un vieux nid d'hirondelle abandonné. Un certain M. de Saint-Angelo, qui a fait une carte de Corse, a mis dans son Historique, que, depuis Janvier 1767 jusqu'en Mars 1768, il s'était établi *quarante-sept mille* étrangers à Corté, qui ne peut pas contenir quatre mille personnes. Il faut croire que c'est une faute d'impression, & qu'à l'*errata* on ôterait le mot *mille*. Aussi, pourquoi un Géographe veut-il faire l'Historien, & *sic de cæteris* ?

La Province de Calvi est une des moins propres à l'agriculture, sauf quelques vallons qui débouchent à la mer. La ville de ce nom, située sur un rocher, est assez forte. L'intérieur est à la Corse, c'est-à-dire, comme le quartier des Ursins,

L'Algagliola & l'isle Rousse sont deux petits villages sur le bord de la mer, qui font un peu de commerce.

La Balagne, si vantée par sa fertilité, la voit toute concentrée, ainsi que sa richesse, dans la seule piève de Tuani. L'huile est le principal objet de son commerce, mais il est considérable; on y trouve encore beau-

coup d'amandes. Cette piève de Tuani est un petit vallon de deux lieues de long sur une de large; c'est le jardin de l'isle : mais, de quelque côté qu'on en forte, la Corse reprend son sérieux, & il n'est plus question que de montagnes arides, sur-tout vers la partie du Nebio. Il s'y trouve du porphyre très-beau; on en a tiré pour la chapelle de l'Annonciation de Florence. Il y en a de rouge dans la rivière de Caccia.

Le Nebio n'a de bon que sa vallée, qui aboutit au golfe de Saint-Florent, point actuellement sans défense, & qui m'a paru important pour celle de l'isle : quand on est maître de ce golfe, on pénètre dans le vallon, & l'on s'étend, sans obstacles, sur les hauteurs qui dominent la province de Bastia & la Balagne, d'où l'on peut se porter par toute l'isle; en sorte que les Corfes se regardèrent comme perdus, dès que nous nous fûmes assurés de ces débouchés-là.

Saint-Florent est un chétif village au fond du golfe; l'air y est mal-sain, par la même cause qui fait désert Porto-Vecchio : le même remède se présente, & il

faudrait, je crois, l'employer avant d'entreprendre aucunes fortifications; cependant on demeure toute l'année à Saint-Florent, & le Commandant actuel y est depuis fort long-temps.

De cette courte description, on peut conclure que le commerce de l'isle ne peut être fort actif en ce moment; aussi la balance en était-elle, contre nous, en 1776, d'environ quatre-vingt mille livres par mois, qui sortaient de l'isle pour son approvisionnement en tout genre.

Les droits de douane sont de quinze pour cent sur les objets d'importation venant de l'étranger, & de sept & demi pour cent pris en France (1). De bonnes vues ont sans doute dirigé le Gouvernement; on a eu pour objet d'engager les Corfès à se passer des secours étrangers, en les leur faisant acheter un peu cher : peut-être une franchise générale eût-elle appelé, dans les ports de la Corse, un commerce que

(1) Depuis on a fait des changemens avantageux dans cette partie, & dans plusieurs autres branches de l'Administration,

les entraves fiscales effarouchent toujours. De simples droits d'ancrage auraient pu remplacer, à peu de chose près, le produit des douanes; nous aurions accoutumé les peuples voisins à venir relâcher en Corse, & peut-être cette île serait-elle déjà un des entrepôts du commerce de la Méditerranée comme je l'ai dit, & la première échelle du Levant, si on eût commencé par-là; peut-être aussi me trompé-je, & dois-je me borner à vous exposer des faits sans commentaires, comme je me le suis promis.

L'impôt unique en Corse est la subvention. C'est une taille réelle, les fonds seuls y sont sujets; le Gouvernement a pensé qu'en les taxant il stimulerait l'inertie du Corse: avec toute autre Nation, cela aurait pu réussir; mais celle-ci fait exception aux règles; l'impôt semble la décourager; on vient de changer quelque chose à ce plan d'imposition.

En général, je vois qu'il faut parfaitement connaître le génie du peuple & le physique du pays, pour y asséoir l'impôt; à

plus forte raison, chez une nation nouvellement subjuguée, & qui vivait dans l'anarchie & les horreurs des guerres civiles.

Le Corse ne peut pas se passer de maître, & c'est un titre à sa haine que de le devenir : il est paresseux par tempérament, le climat y ajoute ; il l'est par découragement, c'est le fruit de ses discordes : il faut donc le ménager, & pour tâcher de se le concilier, & pour le ramener insensiblement au goût du travail, qu'on ne lui inculquera jamais brusquement.

La grande objection est que le produit des douanes & de l'impôt territorial diminue les dépenses qu'exige la Corse.

Je réponds qu'il peut être des moyens plus simples & plus faciles de réduire, d'une part, ces dépenses, & de l'autre, de remplacer le montant de ces deux impôts, en soulageant la Nation ; ce doit être l'objet des recherches du Gouvernement. Je suis persuadé que si l'on proposait aux Etats de soulager la caisse civile de l'Isle, des 300,000 livres environ que la France y verse tous les ans, ils s'y

soumettraient ; en ce cas, il ne faudrait pas songer de si-tôt à classer la Corse parmi les provinces productives , mais son temps viendrait.

Il ne faut sur-tout jamais perdre de vue que le Corse est habitué à vivre frugalement ; qu'en conséquence , ne connaissant que peu de besoins , il n'est pas disposé à un travail qui lui produirait au-delà de ce qui lui est strictement nécessaire pour vivre : une pareille Nation donne peu de prise aux calculs politiques. Je crois que le meilleur de tous en ce moment-ci , est d'amener des bras étrangers en Corse. Mais il faut de la sagesse , de l'économie dans l'établissement des Colonies , &c , dans tous les cas , de la fermeté avec les Nationaux ; *ni tort ni grace* doit être la devise de l'administration.

Il ne m'appartient point de parler de la partie militaire ; mais , à en juger par l'état des choses en Amérique & en Europe , & par l'esprit de vertige qui agite les Anglais , & qui leur fait oublier qu'il ne faut jamais sacrifier de l'argent

ni des hommes pour s'emparer d'un pays ouvert, & qu'on peut perdre aussi facilement qu'on l'a conquis, la Corse paraît être le seul point en Europe sur lequel cette Nation puisse méditer des projets de vengeance, & nous obliger à une diversion. Pourquoi continue-t-elle une pension de mille livres sterlings à Paoli ? Cet épouvantail, quoique usé & de peu de ressource, pourrait encore occasionner le massacre de quelques fanatiques du *Niolo*, & nous donner de l'inquiétude, si nous n'étions pas en force dans l'isle.

Le Niolo est un bassin d'environ quatre lieues de long sur deux de large, situé entre les provinces de Vico, Calvi & Corté, & enclavé dans cette dernière ; il a la forme d'un bateau. Tous ses habitans ont l'aspect sauvage, & les manières plus rudes qu'ailleurs. Ce sont des pasteurs errans toute l'année dans l'isle avec leurs troupeaux, que leur pays ne peut nourrir non plus qu'eux. Cet entonnoir est très-important en temps de guerre ; il n'a que quatre issues, dont chacune peut être

défendue contre dix mille hommes avec une poignée de monde : en cas de révolution , ce serait le premier poste à occuper. Les avenues en sont de la plus grande difficulté ; ce sont des sentiers taillés dans le roc , & toujours en pente sur des précipices profonds. Les Corfès connaissent bien l'avantage de la position de ce petit pays. C'est-là que se fit la dernière révolte : elle eût pu avoir des suites ; mais les Niolins se pressèrent trop d'annoncer leur projet , & pas assez d'occuper les quatre gorges qui donnent entrée chez eux. Quand ils y songèrent, nos troupes s'en étaient déjà emparées.

On peut considérer la Corse comme pouvant servir de refuge aux malheureux Grecs schismatiques , tourmentés dans le Levant , & qui , depuis long-temps , soupiraient après un lieu de repos & de protection. La colonie de Carghèse peut devenir le noyau d'établissement plus nombreux , & l'exemple de cette Nation active & industrieuse pourra influencer sur le Corse , qui ne se mettra jamais en mouvement que par imitation.

Nous avons encore les malheureux Aca-diens, sujets fidèles, qui n'ont pas voulu fléchir sous le joug Anglais, & qui languissent épars dans le Royaume. Ils sont à charge au Gouvernement, sans jouir d'une existence assurée. Quelques avances bien dirigées peuvent faire prospérer ces familles infortunées sur quelques parties incultes de la Corse.

Enfin cette isle nourrit beaucoup de cèdres, de pins & de sapins d'excellente qualité, & des plus belles dimensions, propres au service de la marine. La forêt d'Aitone, entr'autres, est une pépinière in-
tarissable de beaux arbres; elle avait déjà cette réputation du temps de Dionisius Affer, & cet Historien dit à son sujet :

*Nulla tamen tellus latissima robora sylvæ,
Sic habilis generat.*

En introduisant une meilleure culture & une meilleure façon, la Corse fournira d'excellentes huiles & de bons vins; les mûriers y réussissent, & on y fait de la soie assez belle. Jadis le tribut des Corfes était en cire, l'éducation des abeilles y est

par conséquent indiquée. On y a fait autrefois du sel, pourquoi n'en ferait-on pas encore ? Voilà, avec le blé que des dessèchemens procureront, ce qu'on peut espérer de cette isle. N'avons-nous pas en France des provinces qui, privées des mêmes avantages de situation, ne présentent pas de plus grandes ressources du côté du sol ?

Il n'y a ni loups ni lapins en Corse ; mais les renards y sont assez forts pour dévorer les jeunes agneaux. Toutes les espèces y sont plus petites qu'ailleurs, & paraissent dégénérées ; le porc, les merles & les pigeons y sont excellens, la volaille & le gibier médiocres, excepté le sanglier, qui n'est ni gros ni féroce. Le poisson de la Méditerranée ne vaut pas celui de l'Océan ; c'est comme le poisson d'étang, comparé à celui de rivière. J'en excepte le thon & le saint-pierre.

La Corse, qui peut avoir trente lieues de long sur une largeur inégale, qui n'en passe pas quinze, contient à-peu-près cent trente à cent quarante mille, tant Nationaux que Français & Etrangers.

On trouve dans cette île , comme vous l'avez pu voir , de l'or , de l'argent , du cuivre , du fer , du plomb , du soufre , de l'antimoine , du basalte , du talc , de l'alun de roche , du cinabre , du jaspe , du porphyre , des marbres de diverses couleurs , & des topases jaunes à formes pyramidales & carrées.

La meilleure pierre à bâtir s'appelle *travertina* ; elle est fort dure & fait parpaing. Il y a beaucoup de cristaux dans les montagnes de Cagna , de la Cazinca & du Niolo.

Il croît du corail blanc & rouge le long des côtes (1) ; le noir n'est qu'un madrépore imparfait. Les rochers du cap Corse sont couverts de coralloïdes : il y a beaucoup de pinnes-marines vers Porto-Vecchio ; on en file la touffe foyeuse. La pierre ollaire est fort commune du côté des deux Poggio , villages du Fiumorbo.

(1) *Sic & corallium quo primum contigit auras ,
Tempore durefcit , mollis fuit herba sub undis.*

OVID. Mét. l. 17.

Pline s'est beaucoup amusé à mentir sur la Corse, mais il n'est pas le seul; en général, les Corfes aiment à raconter des choses merveilleuses de leur île. Voici une énumération abrégée des choses rares qu'ils prétendent qu'elle fournit.

La pierre alleſtorienne; comme elle se trouve dans le corps des vieux coqs, je ne fais pourquoi la Corse la revendique: il y a des coqs par-tout.

L'alicorno; c'est une pierre semblable à la corne d'une licorne: en existe-t-il? au moins n'y en a-t-il pas en Corse. *La pierre d'aigle & celle de vautour*; c'est le *quandros* qu'on trouve dans la tête des vautours: rien d'exclusif encore. *Le bézoard*; on dit que cette pierre se trouve dans le mouffoli, petit chevreuil du pays très-alerte.

La catochite ou caconite; cette pierre s'attache comme de la gomme à la main qui la tient quelque temps: on prétend qu'il y en a vers Algagliola: j'en ai cherché inutilement. J'ai seulement découvert quelques vestiges, qu'on m'a dit être ceux

de l'ancienne ville de Calcuta. Cette pierre a pourtant été célébrée par le même *Dionisius Affer*, que j'ai cité au sujet de la forêt d'Aitone, dans un bouquin intitulé : *De Situ Orbis*, où j'ai lu ces vers-ci :

*Postquam non longè cernentur littora Cygni,
Corfica, quam pariter geminato nomine dicunt,
Nam solam perhibent Catochitem gignere terram.
Corporibus lapis hic ceu glutine fertus adheret, &c.*

La *chelonyte*, ou pierre d'hirondelle, que l'Auteur confond avec la *chélidoine*, qui est une plante bonne pour la vue. Il prétend qu'elle guérit de la folie, de la rage, & sur-tout de la goutte. Ovide ne connaissait vraisemblablement pas cette pierre quand il a dit, *Lib. I. de Ponto* :

*Tollere nodosam nescit Medicina podagram,
Nec formidatis auxiliatur aquis.*

La *chieppa*, pierre que l'aloë a dans sa tête, & qui guérit les fièvres quartes.

Jusqu'à des *pierres de corbeau*, quoiqu'il n'y en ait que dans une île de la Mer-Rouge, où il va les chercher, dit un autre charlatan, pour féconder ses œufs quand ils ont été remués ou qu'ils sont durcis.

L'adianto , autrement *capel veneré* , herbe qui se trouve vers *Biguglia* , village auprès de Bastia. Pline dit que l'eau qui passe dessus purge ; que la plante prise par infusion est diurétique , & résiste au venin. *L. 22, chap. 21.*

Enfin, les enthousiastes de la Corse citent jusqu'aux *pierres de limace* , qui se trouvent dans leur tête , *en pleine lune* , & qui guérissent les fièvres & les maux de dents ; & Pline & Martial vantent le miel de cette île , & disent qu'il purifie les pierres précieuses.

Pour tempérer un peu les idées merveilleuses que ces récits ont dû vous donner de la Corse , je vous renvoie à ce que le collègue de Burrhus en dit. J'ai vu son triste gîte au sommet des arides montagnes du cap de Corse ; il consiste en une tour isolée , d'où l'on découvre les côtes de France & celles d'Italie. Je conviens que la vue est vaste ; mais rien n'en interrompt la désolante uniformité , que les tempêtes qui achèvent d'affliger les malheureux que cette continuelle & rebutante contemplation n'a pas encore endurcis.

Je vous fais grâce de la poudre de corne de chèvre, qui mêlée avec de l'huile de myrrhe, fait renaître les cheveux, & avec du miel empêche le flux de sang & la dyssenterie; & de la vertu de celle de corne de cerf, qui, avec du fiel de vache, porté dans un sachet par une femme, la fait concevoir. Vous me diriez: Où la vertu va-t-elle se nicher? Mais ce racontage a pour objet de vous donner une idée des anciens Historiens Corfes. Jadis dans l'enfance de la physique, la crédulité était la fidelle compagne de l'ignorance; aujourd'hui les ignorans savent au moins douter de ce qui les étonne,

Je finis par l'article des concessions, qui vous intéresse plus que les bagatelles dont je viens de vous entretenir. Il est plusieurs cantons en Corse susceptibles de culture: mais je conseillerais par-dessus tout celles du mûrier, de l'olivier, de l'amandier, de la vigne, & l'éducation des abeilles, le tout sans beaucoup de frais. Il faut avoir des châtaigniers pour la nourriture de vos colons & des porcs; les

chevaux mêmes du pays en mangent. Partout où vous pourrez établir des prairies naturelles , ne négligez pas cette ressource ; ailleurs formez-en d'artificielles , vous aurez des troupeaux parqués & des engrais : alors vous pourrez fertiliser les terres légères & sablonneuses de l'isle, qui, sans ce secours , sont bientôt épuisées. Ménagez les bois ; plantez-en sur-tout de pin , appelé dans le pays *larricio*. C'est une espèce de cèdre très-précieuse par sa beauté & sa bonté ; cet arbre s'élève jusqu'à cent trente pieds , droit & uni comme un jonc ; sa résine est fine & transparente ; son bois fort dur , & propre aux bâtimens de terre & de mer. Le chêne-verd est admirable pour le chauffage , ainsi que le vieil olivier. Les arbres fruitiers avortent , hors le figuier , l'amandier & le châtaignier qui réussissent par-tout.

Cagna & Gradaccio sont les montagnes les plus élevées de la Corse ; cette dernière a un lac assez considérable sur son plateau ; leurs environs sont couverts de bois. Si vous voulez voir tout ce que les

Bollandistes ont raconté de plus affreux de la Thébaïde, descendez dans la vallée de *Cruzzini*; mais non pas comme moi, qui ai manqué d'y périr, en roulant vingt toises de rochers avec mon cheval; j'en ai pour le reste de ma vie, pour avoir voulu aller voir de prétendues futaies de buis, où je n'ai trouvé que de mauvais brins de ce bois, propres au plus à faire des cuillères.

Vous avez exigé, Monsieur le Comte, quelques détails sur la Corse, vous en auriez trouvé de plus satisfaisans dans les histoires modernes, entr'autres dans celle de M. l'Abbé Germanes; mais vous n'en auriez pas eu de plus vrais. Je ne vous cite que ce que j'ai vu; car il n'y a pas cent toises carrées, dans la Corse, que je n'aie parcourues. J'ai acheté mon brevet d'Historien un peu cher, &, je n'en suis pas encore remboursé.

En examinant le terrain des environs d'Antibes, les bois, les pierres, les couches de terre, & jusqu'aux productions du sol, je me suis confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que la Corse avait été sépa-

rée de la Provence par une de ces grandes secousses qui ont bouleversé notre continent ; mais l'analogie ne s'étend pas au caractère des habitans , car le Provençal est aussi actif que le Corse est indolent.

Vous connaissez, Monsieur le Comte, les sentimens d'attachement & de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du troisieme & dernier volume.

920660



Digitized by Google

